3 1761 03526 8143

LA CHINE
ET LES CHINOIS

PAR

LE COMTE D'ESCAYRAC DE LAUTURE

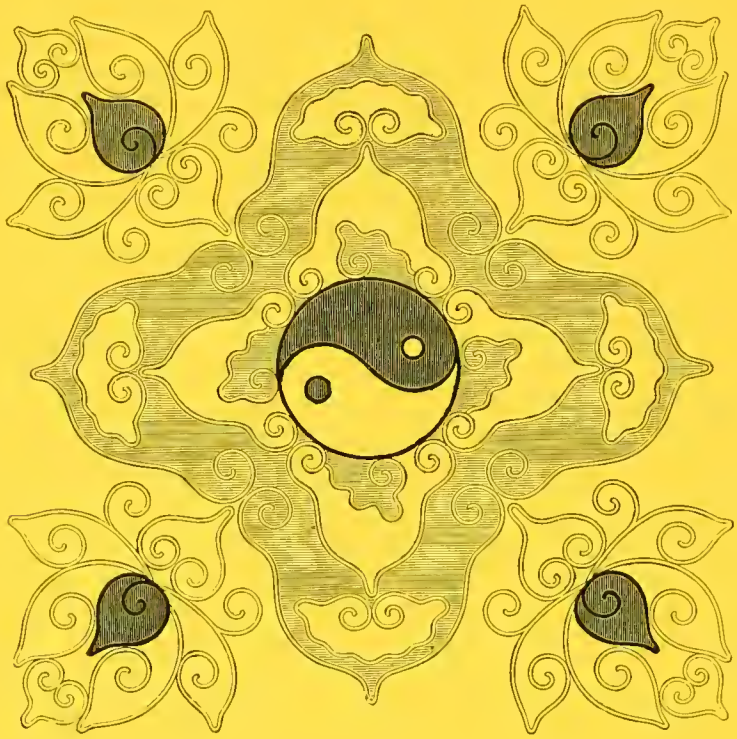
ILLUSTRÉE DE 120 DESSINS ET CARTES

PARIS

ADOLPHE DELAHAYS, LIBRAIRE-ÉDITEUR

6, RUE CASIMIR-DELAVIGNE, 6

1878



OUVRAGES DU MÊME AUTEUR RELATIFS A LA CHINE

EN VENTE A LA MÊME LIBRAIRIE

DE LA

TRANSMISSION TÉLÉGRAPHIQUE

DES

CARACTÈRES CHINOIS

(Avril et Mai 1862)

—

Deux cahiers, même format que les *Mémoires sur la Chine*.

PRIX, **2** FR. **50** C.

ON THE

TELEGRAPHIC TRANSMISSION

OF THE

CHINESE CHARACTERS

(May 1862)

Résumé du travail précédent, même format. — PRIX, **1** FR. **50** C.

CHINESE TELEGRAPH ON MORSE'S SIGNALS

(January 1863)

Un grand tableau autographié. — PRIX, **1** FRANC.

D'après ce système, sans rien changer aux télégraphes ou aux signaux actuellement en usage, tous les caractères chinois peuvent être transmis avec deux ou trois fois moins de signaux que n'en exigerait leur transcription alphabétique, laquelle serait à peu près inintelligible, ou la traduction d'une même dépêche en une langue européenne quelconque.

Paris. — Typographie de J. Best, rue Saint-Maur-Saint-Germain, 15.

LIBRARY
JAN 26 1973
UNIVERSITY OF TORONTO

MÉMOIRES SUR LA CHINE

RELIGION

AVANT-PROPOS

La Chine, l'un des plus anciens empires du monde, a des formes et des notions religieuses qu'elle n'a point empruntées : elle a successivement reçu les cultes et les dogmes qui comptent le plus de disciples sur la terre et sont suivis par les peuples les plus célèbres. La religion, non plus que les hommes, n'est pas affranchie de cette modification profonde que la Chine impose à tout ce qui l'aborde ; et comme aucune de ses formes importées n'a cessé de se maintenir sur quelque point de la Chine et parmi quelques-unes de ses populations, l'étude de la religion des Chinois serait l'étude de la religion tout entière, sous tous ses aspects et dans toutes ses phases.

Ce sujet, trop étendu, dépasse mes lumières et mon ambition. Je ne saurais ni exposer tant de faits, ni décider tant de questions ; je ne ferai qu'effleurer un sujet si vaste, et, cependant, je ferai plus peut-être pour l'étude des religions chinoises que beaucoup d'hommes plus savants et plus compétents que moi n'avaient encore fait.

D'une part, en effet, les sinologues européens se sont attachés à l'histoire et à la littérature, dédaignant des superstitions et des livres que la Chine lettrée dédaigne elle-même.

D'autre part, les missionnaires ardents, et naturellement exclusifs en matière de culte comme en matière de foi, ne se sont occupés des religions autres que la leur que pour les combattre ; même pour en démontrer l'erreur, ils ne se sont point donné la peine de les bien étudier : ils ont lutté et luttent encore contre des dieux imaginaires, comme les chrétiens de diverses sectes luttent eux-mêmes, en Europe, contre un catholicisme ou un protestantisme aussi différents de ces formes chrétiennes que les illusions de la malveillance peuvent l'être de la vérité.

Empressés à maudire les cultes chinois, il semble que les missionnaires en voudraient renverser les signes sans les voir. Tous les faux dieux, disent-ils, sont des démons. Ils les détestent donc; ils en fuient la vue, ils en éloignent leurs troupeaux. Il y a dans cette conduite la marque d'une conviction sincère et même d'une piété prudente. Elle ne saurait, toutefois, avoir pour résultat le progrès d'une étude digne d'intéresser le philosophe et le moraliste, gens que l'erreur ou le mensonge irritent moins, parce qu'ils y savent trouver encore quelque chose d'utile et de vrai.

Dans ce travail, on trouvera, pour la première fois, un tableau des principales divinités chinoises; quelques détails trop incomplets sur le culte de ces divinités; une courte analyse des notions bouddhiques de la Chine, de ses doctrines sur l'enfer et la métempsycose; enfin quelques détails sur les musulmans chinois.

MOUVEMENT RELIGIEUX

Unité du culte. — Religion primitive. — Religions prophétiques. — Impuissance des dogmes. — Premières divinités. — Unité divine. — Culte symbolique. — Fanatisme.

L'homme est religieux ; il l'est parce qu'il pense ; il contemple le vaste monde, la nature variée, parfaite, animée ; il admire l'inexplicable miracle de sa propre existence, de sa libre pensée ; et, pénétré de sa faiblesse, agité par la crainte, ému par le mystère qui l'environne, il s'incline devant la puissance qui crée, détruit et renouvelle ; il en implore ces biens qu'elle répand ou refuse. Tributaire de la mort, rebelle à cette idée, il cherche, par des sacrifices et par la pratique du bien, que le Maître excellent et suprême doit aimer, à en obtenir, sinon le rachat de sa vie, du moins le don d'une vie nouvelle, pareille ou différente, terrestre et matérielle, ou céleste, glorieuse et sans fin.

Le monde, l'homme et sa pensée, se ressemblent trop partout pour que les religions humaines puissent beaucoup différer : les germes en sont innés, le développement instinctif. Les philosophes y voient une faiblesse humaine, une aberration de tout le genre humain, à la fois malade et trompé ; les âmes pieuses y reconnaissent le passage de la grâce divine, la trace d'une révélation incomplète et confuse, rudiment premier de la foi confié à l'homme afin qu'il puisse, raisonnable et libre, marcher lui-même à la conquête de la sagesse et de la vérité.

Cette étroite ressemblance des idées et des formes religieuses par toute la terre a frappé les explorateurs de chaque continent nouveau. Sur la nature de l'Être divin, sur les suites de la mort, peu de solutions sont possibles. Il est donc naturel que plusieurs peuples aient à la fois adopté les mêmes solutions : mais la similitude se

poursuit dans les objets du culte et dans sa forme, dans les plus minces détails, et jusque dans les superstitions les plus grossières. Hérodote croyait en Égypte reconnaître ses dieux ; le peuple romain voyait les siens partout. Les Germains, dit Tacite, honorent surtout Mercure ; ils sacrifient à Hercule et à Mars. Une partie des Suèves sacrifient à Isis. Apulée va plus loin : Isis est pour lui une déesse germaine. Cette illusion des anciens se retrouve chez les modernes : de païenne elle est devenue chrétienne. Nous voyons dans Camoes les premiers Portugais s'agenouiller dans l'Inde devant une idole : « Si tu es le vrai dieu que j'adore, dit l'un d'eux, reçois mes prières. » Le grand historien de la conquête du Mexique, Solis, nous montre le culte des Mexicains suivant de point en point le nôtre et jusque dans une sorte de communion, invention sacrilége du diable. Les religieux qui visitèrent les premiers l'Asie mongole, les premiers missionnaires de la Chine, placés en face d'images qui leur rappelaient des images connues, en face de prêtres vierges et tonsurés comme eux, crurent aussi que le démon avait imaginé ce moyen de combattre le christianisme. En 1567, Guillaume de Choul, gentilhomme érudit, disait déjà que plusieurs des cérémonies de notre religion sont d'origine égyptienne ou romaine : dans de certaines limites, cette proposition est vraie. Rome chrétienne a gardé de l'ancienne Rome quelques formes et quelques pratiques qui, n'appartenant point exclusivement au culte de Jupiter ou de tout autre dieu, mais faisant, au contraire, partie du culte naturel, universel, primordial, devaient avoir droit de cité dans de nouveaux temples.

On peut trouver encore quelques rapports entre certaines doctrines égyptiennes et quelques-uns de nos dogmes : mais si des choses si profondément séparées paraissent, au premier abord, semblables et copiées l'une de l'autre, il ne faut pas se contenter d'un rapide examen ; il faut aller au fond des choses : les différences alors se feront voir.

Les anciens donnaient aux dieux qu'ils rencontraient les noms de leurs propres dieux ; mais les Grecs et les Romains avaient plusieurs Jupiters, plusieurs Vénus, plusieurs Hercules, différents l'un de l'autre, et dont les légendes diverses n'avaient que l'unité du nom. Arrien nous fait remarquer que le Bacchus thébain n'est pas le Bacchus d'Athènes, fils de Jupiter et de Proserpine, et que l'Hercule égyptien n'est ni celui des Grecs, ni celui des Tyriens. Ici les attributs et le rôle divin pouvaient être les mêmes ; quelquefois il n'y a de commun qu'une simple apparence. Ainsi une femme tenant un enfant dans ses bras peut, dans les temples chinois, rappeler à des chrétiens la sainte Vierge. Cette femme, cependant (Sæñ-tsö kwan-yin), n'a point la même légende : l'enfant qu'elle tient dans ses bras n'est pas même le sien ; c'est un enfant qu'elle donne aux femmes stériles.

Il faut donc, avec soin, distinguer ce qui appartient à toutes les religions et ce qui est propre à chacune d'elles. Les couvents, le célibat, le jeûne, les macérations, les sacrifices, les offrandes des parfums, de la lumière, du feu, des prémices de la terre, l'agenouillement, les prosternations, les processions, le chant, les litanies, les purifications, l'eau lustrale, le chapelet même, se retrouveront à peu près partout. Partout aussi se retrouveront certaines doctrines, certains principes, certains mythes, et la personnification sous une forme humaine de la divinité suprême ou des divinités inférieures, des génies ou des anges qui président aux phénomènes de la nature ou reçoivent et exaucent certaines prières des hommes.

Autour des prophètes, nous verrons partout se grouper des saints, des ermites, des stylites, des confesseurs. La sainteté sera partout la même; car l'homme ne veut et ne peut la voir que dans le renoncement aux choses du monde et le sacrifice de soi-même, ce dépouillement de l'humanité qui élève l'homme à Dieu, et ne lui laisse toucher la terre que pour entendre et transmettre au ciel les prières du peuple pécheur.

Ainsi le genre humain a une religion, et, quelques noms divers que ses diverses manifestations puissent recevoir, cette religion forme un seul tout : elle est comme une haute montagne coupée de vallées profondes, couronnée de rochers à pic, soulevée d'un même sol, couverte des mêmes arbres, mais inégalement éclairée : ici frappée par le soleil, là demeurée dans l'ombre; ici riante, fleurie et belle, là sauvage, aride, effroyable.

Le premier culte, chez tous les peuples, a pour objet la nature ou la personnification des phénomènes naturels; c'est pourquoi j'appellerai ce culte naturel, bien qu'il n'ait aucun rapport avec la religion appelée du même nom, religion si peu naturelle qu'elle n'a jamais eu d'existence que dans l'esprit de quelques philosophes très-cultivés.

Le ciel et la terre, le soleil, les astres, le feu, les montagnes, les fleuves, le tonnerre, voilà ce qu'adorent les premiers hommes; bientôt ils honorent aussi les mânes de leurs aïeux, de leurs législateurs, de ceux qui leur ont enseigné quelque art nouveau ou les ont soustraits à de grands périls.

Il n'y a là ni doctrine arrêtée, ni dogme; les légendes sont vagues et variables. Il peut y avoir des prêtres, ou plutôt des sorciers, mais le sacerdoce est sans puissance; le peuple peut craindre les dieux et fréquenter leurs autels, mais il n'y a point, à proprement parler, d'Église.

Des sages paraissent, et la religion prend un corps; parfois ces sages, comme Numa, Solon, Confucius, et comme les philosophes grecs, se contentent de rendre hommage au culte établi, ou, sans le discuter, exposent leurs idées et cherchent à démontrer par le raisonnement ce qui leur a paru vrai. La foule peut accepter l'en-

seignement de ces philosophes, mais seulement comme on accepte des opinions humaines : cet enseignement n'a rien de sacré et ne s'impose à personne.

Parfois aussi ces instituteurs du genre humain placent leur doctrine et leur mission sous l'invocation divine : ils se disent envoyés du ciel; leur parole n'est qu'un écho céleste; leurs prescriptions sont les ordres de Dieu; ils ouvrent le ciel à leurs disciples, et l'enfer sous les pas de leurs ennemis.

Leurs enseignements, les oracles divins, sont recueillis dans un livre : on en déduit toute une doctrine, qui reçoit de quelques-uns de ses premiers apôtres, ou d'un conseil de tous ses adhérents, un symbole définitif. Une Église se fonde, gouvernée par une hiérarchie sacerdotale conservatrice de la foi : cette Église est nettement limitée et définie comme son dogme. Confiante dans sa mission, elle est exclusive; elle marque ses disciples et les reconnait; elle croit le reste des hommes égarés sur une pente dangereuse et tente de les sauver; elle voit dans les autres religions des blasphèmes impies, et croit accomplir un saint devoir en travaillant à les détruire.

Il y a dans la religion des formes et des images d'une part, des livres et des systèmes de l'autre. La religion naturelle ne connaissait que le symbole sensible; la religion révélée introduit le symbole écrit : le premier symbole survit en se transformant. L'effet de toute religion révélée et de tout livre est d'abord d'épurer, de spiritualiser le culte; l'excès de cette tendance conduit à la biblolâtrie, comme l'excès de la tendance opposée conduit à l'idolâtrie : de part et d'autre il ne reste qu'une idole écrite ou figurée. En se spiritualisant, le culte élève l'homme et le rapproche de Dieu; mais l'esprit humain tend à regagner la terre, à y appeler Dieu, à l'y retenir dans ses temples, à en fixer l'image sur la toile et le marbre, comme le livre en fixait le nom à l'aide de signes et de sons non moins matériels, non moins indignes de la puissance suprême que la toile ou le marbre.

Ainsi le livre et l'image, le culte de l'esprit et celui des sens, l'un grave comme la justice, nu comme la vérité, l'autre riant comme l'amour et riche de poésie, luttent incessamment au sein des religions révélées. Plus elles s'éloignent de leur berceau, plus le livre s'efface et plus l'image se multiplie: la foi devient plus humaine, le culte fait oublier le dogme, la poésie use le fanatisme; la religion se rapproche de son point de départ, de sa forme naturelle, spontanée. Une réaction se produit souvent alors, une réforme s'effectue; le livre reparait, et la doctrine intolérante vient de nouveau régenter le monde.

Il ne faudrait, du reste, pas croire qu'une de ces formes successives de la religion soit beaucoup plus favorable que l'autre au développement du génie humain. La philosophie traverse d'ordinaire ces formes, restant la même dans tous les temps, et parlant le même langage dès que la parole lui est laissée. Quant à l'art, quant à la

poésie, ils ont assurément deux formes; mais la poésie et surtout l'art aiment les dieux et leurs légendes : ils vivent de cette fantaisie, au sein de laquelle la philosophie se sent elle-même plus à l'aise. Les Grecs polythéistes sont encore nos maîtres : c'est de leurs leçons qu'est sortie la renaissance. Tous les dieux n'ont pas eu leur Homère ou leur Phidias; mais on peut demander ce qu'a produit le Coran. L'éminent orientaliste Fresnel considérait l'islamisme comme ayant seulement abruti les Arabes, et j'ai trouvé moi-même le peuple musulman trop barbare pour ne pas croire qu'il soit, depuis des siècles, en décadence.

Les naturalistes ont prétendu classer les êtres naturels en un certain nombre de groupes, et l'ignorance croit ces groupes nettement séparés par la nature. On classe de même les solutions diverses que les problèmes religieux et moraux peuvent recevoir : on suppose toujours des doctrines bien tranchées; on attribue à chaque religion quelqu'une de ces doctrines, et chaque peuple, suivant la religion qu'il professe, est déclaré imbu de telle ou telle doctrine, dirigé par tel ou tel principe qui doit amener tel ou tel résultat. On commence, par exemple, par admettre, premièrement, que l'athéisme et la croyance à l'anéantissement final peuvent exister à l'état de dogme nettement formulé; secondement, que c'est là ce que professent les religions et les philosophies de la Chine; troisièmement, enfin, que les Chinois se dirigent exclusivement d'après ces enseignements philosophiques ou religieux. On suppose alors les Chinois beaucoup plus dépravés qu'ils ne le sont, et l'on attribue leur dépravation à l'influence des principes qu'on leur a prêtés.

Cette argumentation spécieuse ne saurait résister à l'examen : sur quelques textes mal entendus parfois ou torturés on a bâti une religion, et l'on s'est hâté d'y enfermer un peuple. Il suffirait de lire davantage et d'interroger plus de docteurs ou de prêtres pour s'apercevoir que ces questions si rapidement tranchées par ceux qui les effleurent, ou sont encore agitées, ou sont depuis longtemps regardées comme insolubles et reléguées dans l'oubli.

La révélation divine est mesurée à la faiblesse humaine; le raisonnement n'a pas toujours la méthode, la foi n'a pas toujours la puissance qu'on leur suppose : non-seulement les premières notions religieuses de tous les peuples sont très-confuses, mais encore les systèmes religieux qui paraissent le mieux définis n'échappent pas entièrement à la contradiction, ou tout au moins à un certain mélange de notions qui semblent contradictoires. Dieu est un pur esprit, et cependant, d'après saint Paul, c'est en lui que nous sommes, que nous existons, que nous nous mouvons. D'après les théologiens musulmans, il est la cause de la vie, la vie et l'être vivant, et cependant il n'a point de substance ni de forme; l'âme vit seule, séparée du corps, et

cependant le corps ressuscite; l'homme est libre, mais Dieu est prescient et dispense la grâce. Ainsi, autour de nous tout est apparente confusion, obscurité profonde et, comme le dit bien l'Église, mystère.

Si l'on consultait le menu peuple, on verrait qu'il ne sait rien de ces fameuses doctrines, ou qu'il les met en doute et se dirige par d'autres lumières communes à tous les hommes.

De deux choses l'une, en effet : ou le peuple se mêle de théologie, alors il se dispute, et le principe contesté perd toute vraie puissance; ou, comme cela est plus ordinaire, il ignore entièrement les subtilités de la théologie, il prend des prêtres sa religion tout d'une pièce, et sans s'en rendre compte, sans se croire et sans être infidèle, la remet à sa taille et l'accommode à sa raison.

De ce qu'un principe est proclamé hautement par des hommes il ne s'ensuit pas nécessairement que la conduite de ces hommes y soit conforme. L'homme est essentiellement inconséquent : le plus fataliste n'est pas le moins prudent, et le plus démocrate n'est pas le moins vaniteux; l'inquisition eut pour devise les grands mots de justice et de miséricorde; la terreur peuplait ses prisons au nom de la liberté, et sa fraternité faisait ruisseler de sang l'échafaud. On dit les musulmans fatalistes, parce que la prédestination est un dogme de l'islam, et l'on explique ainsi leur apathie, leur décadence : comment, alors, expliquera-t-on l'activité et les progrès des Genevois, des Hollandais, auxquels Calvin a enseigné aussi la prédestination?

Est-ce dans le discours sur la montagne, qui prêche si hautement l'indifférence aux choses de ce monde, que l'Europe chrétienne a puisé cette ardeur qui déborde de tous côtés?

Quel sens politique attribuera-t-on au christianisme? Oserait-on dire qu'il est communiste? Il a pourtant eu cette tendance. Oserait-on le dire républicain, ami de la démocratie, de l'aristocratie, de l'autorité d'un seul? Ce serait mentir à toute l'histoire. Le christianisme a vécu avec toutes ces choses sans les combattre; il a survécu à plusieurs d'entre elles sans avoir contribué à les détruire.

Admet-il l'esclavage, en impose-t-il l'abolition? Cela se discute encore : les mêmes clergés maudissent en Europe et admirent en Amérique une même institution; ils se fondent, ici et là, sur les mêmes livres; et si nous, Européens, déclarons l'esclavage odieux au christianisme, nous ne pouvons encore nier que le christianisme ne l'ait, depuis dix-huit siècles, laissé vivre et s'étendre. Suivons-nous bien nous-mêmes l'esprit de l'Évangile? Sommes-nous sûrs d'être meilleurs que ne le sont les juifs sectateurs d'une loi plus dure? Savons-nous même si les juifs pharisiens, qui croyaient à l'immortalité de l'âme, étaient plus charitables et plus sages que les saducéens, qui n'y croyaient pas?

Dans la confusion de la loi divine et des lois humaines, dans la discipline des religions, dans le pouvoir que s'arrogent les prêtres, dans l'abus qu'ils font de ce pouvoir, on trouvera la cause de plus d'une révolution, de la décadence de plus d'un peuple; mais on ne trouvera jamais rien de pareil dans ces dogmes indécis comme les nuages, et promenés dans le ciel au-dessus de la demeure des hommes. Quand ils sont imposés par la force, ou plutôt quand la protestation est réduite à se taire devant la force, l'esprit humain se trouve abaissé; mais il ne l'est point par le dogme, il l'est seulement par la force : c'est le saint-office, et non le catholicisme, qui a détrôné l'Espagne.

L'esprit de système prétend tout définir : il suppose que certaines divisions de la race humaine sont nécessairement vouées, les unes au polythéisme, les autres au monothéisme, comme elles sont les unes jaune clair, les autres jaune foncé. Non-seulement, cependant, le monothéisme des uns n'est pas toujours très-pur, ni le polythéisme des autres très-grossier, mais encore il suffit d'ouvrir l'histoire pour voir que le polythéisme fut la première religion des monothéistes les plus fameux. Moïse, pour arracher Israël aux idoles, dut l'entraîner dans le désert, où plus d'une idole le suivit; les Arabes, les Égyptiens, les Turcs, tous les musulmans presque furent polythéistes; le temple de la Mecque fut pendant des siècles un temple d'idoles, et ce sont des arguments grecs qui ont renversé les autels du paganisme hellénique.

La notion de la Divinité une, double, multiple, ou partout répandue, ne se présente point d'abord à l'esprit de l'homme avec une netteté complète. Témoin de l'existence du monde, l'homme lui cherche une cause, un auteur; il compare la création à ses faibles ouvrages; il voit dans les dieux des potiers façonnant l'argile terrestre, animant la fange humaine. Cette image est naïve : l'image plus moderne d'un Dieu architecte et horloger, comparaison de l'infini au mesquin, est seulement plate et, en face des progrès de l'esprit humain, ridiculement impie. Le pasteur voit dans son Dieu un patriarche, et selon la forme politique à laquelle il s'est plié, l'homme cultivateur ou citadin imagine un Dieu roi ou une république de dieux. Le Dieu ou les dieux n'ont jusque-là que la puissance indispensable à la création et au maintien de ce que l'homme aperçoit de la terre, de ce qui la couvre, et de ces astres dont l'immense mesure échappe à la première ignorance. Il est naturel que les dieux se multiplient en même temps que de nouveaux objets se découvrent; le Dieu unique, souverain et tout-puissant, est une conception tardive de l'esprit humain. Si chaque tribu adore presque toujours un seul Dieu, ce n'est pas qu'elle nie ou mette en doute l'existence d'autres dieux : elle a seulement le sien, qui la protége contre les autres, et quand elle triomphe de ses ennemis, elle proclame son Dieu vainqueur des autres dieux.

Ce Dieu de la tribu ou de la nation, ce n'est pas absolument son unique Dieu, ou du moins l'unique objet de son culte : c'en est seulement l'objet principal. Il y a encore les dieux, ou les génies, ou les fées, qui président aux montagnes, aux forêts, aux rivières, aux limites des champs; il y a les dieux pénates, gardiens des demeures; ceux qui surveillent et protégent chaque homme; les mânes, enfin, ou les esprits errants des aïeux. Le Dieu national est comme un pénate de la patrie : c'est à lui que s'adresse le culte public. Il suffit au peuple: un Dieu plus grand, créateur du ciel et de la terre, est trop au-dessus de ses petites querelles pour qu'il songe à l'invoquer; la conception en est trop haute et trop abstraite pour que de grossiers sauvages s'arrêtent à la considérer. Après une victoire, cependant, un roi, un sage, un prophète, peuvent, reconnaissants à leur Dieu, convaincus de sa puissance, proclamer qu'il est le seul Dieu, le Dieu tout-puissant, le Dieu éternel, celui qui est; qu'on n'en doit point adorer d'autres et qu'on n'en doit point faire d'images.

Tel le Dieu des Hébreux se révéla à Moïse. La conception de ce Dieu immatériel est l'abstraction la plus haute à laquelle la raison humaine puisse s'élever; elle la surprend et la confond d'abord. Quand Socrate contesta les dieux de pierre et de bois, on l'accusa d'athéisme: quand il parla d'un Dieu vivant et véritable, quoique sans figure et sans corps, on l'accusa d'adorer les nuées. Les Romains firent aux juifs le même reproche : ces juifs ne connaissent, d'après Lucain, qu'un Dieu vague (*incertus Deus*); ils n'adorent, d'après Juvénal, que les nuages et la lumière ou la divinité (*lumen, numen?*) du ciel. Un Chinois intelligent et instruit me disait de même un jour : « Nos dieux sont plus vrais que le vôtre, en ce que le ciel, la terre, les astres, sont réels, tandis qu'un pur esprit n'est que la négation même de la matière, de la vie, de l'existence; c'est quelque chose qui ne peut se concevoir, un vain rêve, une simple illusion. »

La connaissance nette et certaine de Dieu n'est donc pas innée chez l'homme : des philosophes ont pu y atteindre ou en approcher; ils ont pu faire accepter leurs idées du vulgaire; nulle part cependant dans le monde l'affirmation de Dieu n'est aussi nette, aussi générale que chez les juifs, les chrétiens et les musulmans. Pour la plupart des peuples, le Dieu suprême est le Dieu inconnu, inaccessible, sourd aux prières de la faible humanité. Des philosophes ou des poëtes l'ont tiré des rangs de l'Olympe pour le vêtir d'une pourpre que le peuple ne connaît point. Pan, Éros, Jupiter et Vénus, avaient été chacun le grand dieu de quelque petit peuple; puis ces dieux et les autres étaient venus se confondre dans les temples d'Athènes et de Rome. Les poésies attribuées à Orphée en font sortir Jupiter : il est le principe et la fin, le soleil et la lune, la terre et la mer, la matière et l'esprit, le monde et l'âme du monde.

Lucrèce, le poëte de l'athéisme épicurien, place son poëme sous l'invocation de

Vénus, mère des dieux et des hommes, incessante rénovatrice du monde. Le paganisme mourant galvanisait ainsi les statues de ses dieux, afin d'en laisser aux siècles à venir une plus noble image : les fables inventées par des pâtres devenaient la traduction des pensées les plus hautes, adroitement glissées sous leur grossier tissu. L'adolescence naïve, belle, ardente, sous les traits de Pâris, dédaignait la puissance offerte par Junon, la sagesse apportée par Minerve, pour tomber à genoux devant l'Amour quand Vénus déliait sa ceinture. N'est-ce pas là tout le drame séduisant et vrai de la jeunesse? N'est-ce pas la poésie, la philosophie même? C'est tout cela, sans doute; mais qui pourrait dire que la légende ait songé à l'y mettre? Qui oserait dire que les Crétois, eussent-ils ou non dans leur île le tombeau de Jupiter, aient jamais songé qu'il fût tout ce qui existe, l'âme et la loi de tout ce qui est?

On peut admettre que la connaissance de Dieu a toujours existé dans l'âme humaine et la conscience des peuples, mais qu'elle y fut d'abord comme à une sorte d'état latent. Quand cette connaissance arrive enfin à se formuler nettement dans l'esprit de l'homme, il peut arriver qu'elle s'en empare entièrement, qu'elle le passionne, ou que, son apparition se liant à de grands triomphes, à une expansion considérable d'un peuple, ce peuple qui croit lui devoir sa grandeur y reste ensuite fidèlement attaché. Il peut évidemment arriver aussi que l'idée nouvelle, lentement acquise et répandue par de simples philosophes parmi des peuples riches et amis de la paix, n'exerce pas une action aussi puissante et ne se grave pas aussi profondément dans les cœurs. Dès que l'homme connaît l'existence d'un Dieu suprême, il paraît naturel qu'il l'adore seul : il arrive néanmoins, peu à peu, que ce Dieu paraît trop haut et trop grand pour être atteint par les prières des hommes. On imagine alors des intermédiaires, des intercesseurs, des saints, des anges, des génies; et tous les petits dieux du temps païen, affublés de quelque nouveau nom, reparaissent dans les temples comme ministres du Dieu qui les avait chassés. La pureté du culte divin coïncide avec le triomphe du livre et de la doctrine; avec l'éclat du livre et de la doctrine diminue l'éclat de l'unité divine. Les images succèdent à la parole, et les cultes secondaires usurpent la place du culte suprême peu à peu délaissé.

Un certain culte peut consister dans la contemplation constante de l'idée abstraite de Dieu; mais ce culte surnaturel répugne aux habitudes des hommes : dans le Dieu sans forme, ils ne voient plus que le néant, ce qu'ils appellent, suivant les temps, l'athéisme de Socrate et celui de Bouddha. La généralité des hommes assigne à son culte une époque dans le temps, un lieu dans l'espace, un nom, une figure écrite, une image peinte ou sculptée dans la matière. Quelle différence peut-on voir entre adorer Dieu dans le sabbat et dans un temple et l'adorer à travers le marbre? Les juifs n'ont point d'images, mais le nom du Seigneur est écrit dans leurs temples.

Ces signes grossiers sont-ils plus le Seigneur que le Jupiter de Phidias? Les musulmans n'ont point non plus d'images, mais ils dirigent leur culte vers un certain point de la terre; et pour le diriger ainsi, ils se servaient jadis d'une pierre dressée vers laquelle ils se tournaient en priant. Ils ont, dans leurs mosquées, remplacé cette pierre par une sorte de niche : c'est ce qu'on nomme le *mehrab,* indicateur de la direction Kibla, qui, après avoir été Jérusalem, est, depuis la prise de la Mecque, la Kaaba d'Abraham (1). Ainsi les prétendus iconoclastes ont gardé des symboles; leurs yeux et leur pensée veulent encore des images. Mais telle est l'inconséquence des hommes, telle est l'indécision de leur esprit, qu'inclinés devant l'image ils protestent contre elle, en subissant une forme, condamnant toutes les autres, le plus souvent même condamnant chez autrui les pratiques de leur propre culte.

L'idolâtrie, c'est-à-dire la croyance en la divinité de l'image elle-même, croyance que diverses sectes s'attribuent l'une à l'autre, et que toutes me semblent avoir toujours repoussée, n'existe probablement pas dans le monde. Les simulacres des dieux ne sauraient être les dieux. Des esprits prévenus commencent par supposer que les Chinois adorent les idoles; ils leur reprochent ce culte grossier, qui n'a d'existence que dans leur imagination surexcitée; ils déclament contre l'inanité de la pierre et du bois, et quand ils peuvent renverser une idole, ils rient du dieu impuissant à se défendre. Ont-ils donc oublié qu'il n'est point de culte sur la terre, les leurs compris, dont à quelque moment de l'histoire les symboles et les livres n'aient subi patiemment des injures semblables? Ne savent-ils pas que le christianisme est officiellement qualifié en Chine de kya kyao et de syé kyao, c'est-à-dire de religion fausse et de religion dépravée?

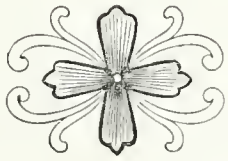
On a dit que le fanatisme était entré dans le monde avec Moïse; qu'il était venu des juifs aux chrétiens et aux musulmans : sans doute, les trois grandes religions qui acceptent la révélation mosaïque ont tour à tour étonné le monde par leur orgueilleux isolement, par leur apostolat armé, par leurs bûchers et leurs massacres; sans doute, si les Romains, les Chinois, les Japonais, ont versé le sang chrétien, ce n'est point à leurs dieux qu'ils en faisaient l'offrande : la politique seule armait leurs bourreaux. Mais ces peuples et leurs religions ne sont pas seuls dans le monde : il ne faut oublier ni Zoroastre, qui voulait que l'infidèle fût coupé en deux, ni les brahmanes, qui ont proscrit le bouddhisme et l'ont chassé de presque toute l'Inde. L'accusation

(1) On m'a montré dans le Haram-Chérif, ou sanctuaire, de la mosquée d'Omar, à Jérusalem, des mehrabs de pierre qu'on prétend avoir appartenu à David, à Salomon, etc. Ce n'est là qu'une invention musulmane; mais elle fait bien voir comment on concevait autrefois le mehrab.

qu'on jette à Moïse est donc fausse : le fanatisme n'est pas juif, chrétien et musulman : il est commun à toutes les religions révélées : il agite leurs premières heures, ensanglante leurs premiers triomphes ; il disparaît quand leur vie s'épuise, et on ne le rencontre point auprès de ces cultes indécis et traditionnels, sans prophète et sans livres, que nous appelons païens et idolâtres.

Le fanatisme n'est pas l'essence, mais un mal ordinaire des religions révélées ; c'est un accident que l'exubérance de leur vie entraîne, et dont elles ne sont garanties que par l'indifférence qui les entoure ou la force sociale qui les comprime. Le bouddhisme eût eu ses jours de fanatisme en Chine, s'il n'était tombé là au milieu d'un peuple sceptique, bien que superstitieux, et impossible à passionner pour une philosophie nuageuse. Quant à la force sociale, elle ne peut arrêter le fanatisme dès que la majorité du peuple est fanatique. Ceux qui gouvernent les peuples peuvent invoquer la divinité de leurs droits, la légitimité de leur possession ; ce ne sont là que des mots : dans aucun siècle, ni dans aucun pays du monde, les princes n'ont pu, dans les grandes questions qui divisaient leurs peuples, faire autre chose qu'obéir à la majorité ; les plus puissants d'entre eux ont pu seulement amener l'esprit public, par de lentes manœuvres ou quelque coup hardi, à vouloir ce qu'ils voulaient : alors ils ont pu le faire, jamais avant. Charles IX n'était pas plus libre de proclamer à Paris la liberté religieuse qu'aucun prince de l'Europe ne le serait aujourd'hui de rétablir l'inquisition ou de fermer même une Église nouvelle.

Le rôle de la puissance publique commence seulement alors que les partis, épuisés par la lutte, désirent une trêve, ou que les vainqueurs satisfaits ont perdu toute colère : alors un prince sage, s'élevant au-dessus de son rôle ordinaire de mandataire d'un peuple imbécile et cruel, s'inspirant des principes éternels de la justice et non plus des clameurs variables de la foule, donne la paix religieuse, montre que l'institution du trône est seulement politique, que les lois humaines régissent seulement les choses humaines, et que l'État doit être neutre dans la querelle des dieux. Cette paix religieuse, ou plutôt cette trêve perpétuelle imposée à des âmes ardentes, qui peu à peu s'accoutument à l'idée de ne point se combattre, est aisément maintenue quand le peuple en a compris l'ineffable bienfait ; quiconque y porte atteinte se voit condamné de tous.



RELIGION DES CHINOIS

Confusion religieuse. — Indifférence générale. — Monothéisme en Chine. — Noms de Dieu. — Cosmogonie. Le ciel et la terre. — Culte impérial. — Culte de Confucius.

Comme les Romains retrouvaient en Germanie leurs dieux, nous sommes tentés de retrouver partout des institutions semblables aux nôtres. Nous avons en France trois cultes principaux : ces cultes ont chacun leur symbole de foi, placé sous l'attentive sauvegarde d'un pontife, d'un concile, d'un synode. Tout enfant qui vient au monde est, par le baptême ou la circoncision, rattaché à l'un de ces cultes; de sorte que tous les Français sont catholiques, protestants ou juifs de naissance, restent tels aux yeux de la statistique, quels que puissent devenir leurs sentiments personnels sur les matières religieuses. Les mots de culte et de religion rappellent en conséquence à notre esprit quelque chose de nettement déterminé. Nous ne concevons point de religion sans symbole de culte et sans fidèles; et si l'on nous dit qu'il existe en Chine trois religions, nous supposons à l'instant même qu'il y existe trois systèmes religieux parfaitement distincts, et que la population de la Chine se partage entre eux, de telle façon que tout Chinois est nécessairement disciple de Confucius, de Bouddha ou de Lao-tsö.

Rien n'est plus contraire à la vérité qu'une telle imagination : la religion de Confucius est une philosophie vague, accompagnée d'un culte purement officiel et respectueux. Cette philosophie n'exclut les doctrines religieuses d'aucune secte; ce culte n'exclut aucun autre culte. La religion dite de Lao-tsö ou du Tao n'est que le naturalisme primitif et le culte des héros, qui s'accompagne de superstitions diverses. Lao-tsö avait une doctrine; mais elle n'était ni plus religieuse, ni plus précise que celle de

Confucius, et il y a longtemps que les prêtres tao-ssö en ont perdu la tradition. Le bouddhisme enfin s'est, en Chine, profondément altéré; ses livres dogmatiques ou liturgiques, phonétiquement transcrits en chinois, ont cessé de présenter aucun sens; ses prêtres en ouvrent rarement d'autres : sans foi arrêtée, sans doctrine, ils accomplissent quelques cérémonies dont ils ne cherchent point à pénétrer le sens.

Le bouddhisme et la religion du Tao se sont mêlés. J'ai cité ailleurs un pontife japonais du Sintö (ou Hien-tao, c'est-à-dire de la religion du Tao) (1) qui avait rempli ses propres temples d'images bouddhiques. La même chose s'est partout produite en Chine : Bouddha, Kwan-yin, les dix-huit disciples, ont leurs images dans des temples du Tao, comme les dieux ou les génies tao-ssö dans les temples bouddhiques. Ovide disait que Rome était hospitalière à tous les dieux; il en est de même de la Chine. Tibère, d'après Tertullien, proposait d'élever des autels à Jésus-Christ. Nous savons par Lampridius qu'Adrien lui en éleva; nous savons par Adrien lui-même que les habitants d'Alexandrie mêlaient le culte de Sérapis à celui du Christ. C'est ainsi qu'en Chine Medhurst a vu dans un temple un buste de Napoléon. Quelques missionnaires ont dû à la sainteté de leur vie une distinction pareille, qu'ils étaient sans doute, comme saint Paul, loin de rechercher. Saint Antoine est pris par les Chinois pour le dieu du feu. Le Lié-syen-tuuen, enfin, ouvrage qui traite des dieux et des saints, rapporte les légendes défigurées de Moïse, de Jésus-Christ, de la sainte Vierge. Il ne faut donc pas s'étonner si le même temple renferme les idoles de deux cultes, et si le même tableau présente à la vénération publique les images de Lao-tsö, de Bouddha, de Confucius, et celles de tous les dieux et de tous les saints qui jouissent de quelque popularité.

Le culte de Confucius est un culte officiel. Ni les tao-ssö, ni les bouddhistes, n'hésitent à se prosterner dans ses temples : les premiers chrétiens chinois s'y prosternaient eux-mêmes; les musulmans et les juifs continuent à le faire. La surveillance des temples plus particulièrement consacrés à Confucius est dévolue d'ordinaire à deux agents subalternes de l'administration, qualifiés de kyañ-yu et de mun-tao : mais la garde des temples dits des lettrés est confiée aux prêtres du Tao ou à ceux de Bouddha, suivant qu'il plaît au gouvernement local de favoriser davantage les uns ou les autres.

Les temples tao-ssö et bouddhistes ne servent pas d'auberge seulement aux dieux, ils en servent aussi à tous les voyageurs, quel que soit leur culte. Ricci et ses compagnons y vécurent longtemps; les missionnaires protestants les ont fréquentés de même, et ont plus d'une fois employé les prêtres des idoles à distribuer des Bibles et

(1) Chen-tao signifie le Tao des Chen ou la voie des dieux; c'est exactement la religion des tao-ssö.

des *tracts*. La superbe impartialité religieuse de ces prêtres passerait sans doute pour la preuve d'une tolérance éclairée parmi ceux qui n'admirent chez les prêtres que l'absence de la foi.

Il faut remarquer, enfin, que les cultes chinois n'ont rien qui rappelle ces sacrements qui nous font entrer dans l'Église à notre naissance, nous y rattachent pendant notre vie, nous y ramènent à la mort. Aucun Chinois ne naît précisément bouddhiste ou tao-ssö : il peut arriver que, dans son enfance, il soit par crainte de quelque maladie voué à Bouddha ou à quelque dieu : il arrive plus ordinairement que dans ses maladies, dans ses embarras, dans ses périls, il visite certains temples et certains autels, passant des uns aux autres, suivant que les événements accroissent ou diminuent sa confiance ; mais cela ne le constitue ni tao-ssö, ni bouddhiste. La première réponse d'un Chinois à qui l'on demande quelle est sa religion est d'ordinaire qu'il n'en a pas, n'étant pas prêtre. C'est ainsi qu'un malade européen qui consulte les homéopathes n'est pas pour cela qualifié d'homéopathe.

On ne s'étonnera donc pas si les Chinois disent que les trois religions sont une seule religion (san kyao i kyao), ou encore qu'il y a trois religions et une seule raison ou une seule divinité (san kyao i tao). On pourrait presque dire que dans ce bizarre mélange la doctrine appartient à Confucius, les objets du culte au Tao, et les préceptes pieux à Bouddha. Quoi qu'il en soit de cette proposition, qu'il ne faudrait pas examiner de trop près, la Chine n'a qu'une religion, et, cependant, elle a des cultes innombrables, qui se grouperaient aussi bien en dix religions qu'en trois s'ils ne vivaient, comme à Rome ceux de Vesta, de Jupiter, de Mars, d'Isis, en pleine paix les uns avec les autres.

Les religions révélées ont eu peu de succès ; le bouddhisme a dû se transformer pour nourrir ses prêtres. La paix religieuse existe donc en Chine ; elle n'y a presque jamais été troublée. La neutralité religieuse de l'État est complète, le fanatisme est contenu ; les missionnaires étrangers sont suspects et ont pu être poursuivis parce qu'on voyait en eux autre chose que des apôtres, mais le gouvernement est indifférent à tous les cultes : il en parle d'ordinaire, dans les documents officiels, sur le ton d'un profond mépris ; quelquefois même il ne dédaigne pas d'en faire ressortir le ridicule. Loin d'être, de la part d'un gouvernement, la marque d'un esprit libéral, une pareille intervention dans ce qui est vrai ou faux n'est point son affaire, c'est le plus odieux abus d'un pouvoir confié pour d'autres objets ; mais cette intervention reste une violence inutile, personne même ne répond : les bonzes ne sauraient que dire s'il leur était permis de se défendre ; ce n'est point leur faire grand mal, ni peut-être grand tort, que de les traiter de coquins et de considérer comme les plus vils d'entre les hommes ceux qui en sont au moins les plus fainéants. Il faut

observer, d'ailleurs, que ni le raisonnement, ni la raillerie, n'ont jamais fait de tort à la superstition.

Dans le Jupiter tragique de Lucien, Jupiter, condamné par un philosophe qui lui reproche ses turpitudes et raille sa divinité, finit par perdre courage : « Après un affront pareil, dit-il à Mercure, je n'oserai plus me montrer. — Bah! dit Mercure, ne vous reste-t-il pas les femmes, les esclaves, la canaille grecque et tous les Barbares! » C'est en vain que la critique s'attaque aux mensonges les plus grossiers, sa voix n'est entendue que des philosophes et leur apporte seulement l'écho de leur pensée; le vulgaire reste enchaîné, par la misère qui l'accable et par l'ignorance qui l'aveugle, aux boutiques célestes où se débite l'espérance. C'est là que le Chinois, comme le Grec et le Romain, paye de sa dernière obole l'oracle qui lui prédit une prochaine opulence; c'est là qu'il achète la paix d'une conscience bourrelée, la guérison de ses maux, une métempsycose heureuse. L'espérance est la moitié de sa foi; son culte est comme une loterie : pour petite qu'elle soit, il y a une chance de gain, et le rêve de ce gain vaut mieux pour celui qui souffre que toutes les certitudes ou les incertitudes de la philosophie.

Des doctrines vagues, un culte varié, voilà ce qui caractérise le paganisme ancien comme le paganisme chinois. Le paganisme n'a pas la vie puissante des religions prophétiques; mais, comme tout ce qui dans la nature ou dans les créations humaines est rudimentaire et grossier, il a cette vitalité persistante qui défie le temps. Indifférente à toutes les doctrines, la Chine est seulement superstitieuse, comme la Grèce d'autrefois et la Sicile actuelle; ses prêtres ne diffèrent pas plus les uns des autres que les Franciscains, voués au divin François, ne diffèrent des Dominicains, voués à saint Dominique; elle n'a pas deux religions, mais seulement deux ordres mendiants.

Quelle idée les Chinois se font-ils de la Divinité? On assure, en Europe, qu'ils sont polythéistes; le dix-huitième siècle les avait proclamés déistes; quelques-uns, enfin, disent qu'ils sont athées. Il serait bien remarquable, cependant, que tant de siècles et tant d'hommes se fussent mis d'accord sur le plus grand problème qu'ait jamais agité l'esprit humain, et qu'ils en eussent accepté une solution aussi nette que celles qu'on qualifie de déisme, de polythéisme, d'athéisme, abstractions de l'esprit dont le sens est facile à saisir, mais dont on trouverait difficilement quelque exemple complet dans le monde.

Bien que les Chinois paraissent n'avoir fait des idoles que sous l'un des derniers empereurs de leur seconde dynastie (Hañ wu-i), ils ont été polythéistes à leurs premiers jours, en ce sens au moins qu'ils rendaient un culte aux montagnes, aux fleuves,

aux astres. Dans leurs plus anciens livres, cependant, et dans les récits de leurs premiers règnes, nous voyons l'existence du Dieu créateur reconnue; nous voyons un culte offert à ce Dieu. Ce Dieu reparaît dans des explications religieuses et dans des ouvrages philosophiques appartenant à toutes les époques et à peu près à toutes les écoles.

Les jésuites l'avaient reconnu; le révérend J. Legge D. D., le savant Medhurst aîné, l'ont reconnu de même. Une lettre du père Prémare, dont la récente publication est due à M. Pauthier, met hors de doute non le monothéisme des Chinois, mais l'existence en Chine des doctrines monothéistes. Prémare est, sur la Chine, la plus grande autorité peut-être qu'on puisse invoquer : le témoignage de ce prêtre aussi sincère que pieux ne sera jamais suspect qu'à des esprits prévenus; l'on ne saurait, d'ailleurs, nier l'existence des textes chinois dont il s'appuie et dont je vais présenter un extrait.

Le Hwo-wen, dictionnaire rédigé par Hyu-min au premier siècle de notre ère, dans l'explication du premier caractère (I, un), s'exprime de la sorte : « Au commencement, il n'y avait que le principe unique, le Tao; il fit et sépara le ciel et la terre; il modifia et perfectionna tout ce qui est. »

« Il n'y a pas, dit le Li-ki, deux seigneurs suprêmes (Tsun-mañ). »

« L'homme, dit Kŏñ-mi, doit au ciel (Tyen) sa naissance; c'est le ciel qui nous donne le corps et l'âme... L'homme étant ainsi fait, le ciel ne cesse pas de l'assister. »

Tmŏ-mi, expliquant le mot Ti (seigneur), qu'il rencontre dans un livre ancien, dit : « Ti est le souverain maître du ciel et de la terre. »

« Le ciel, dit le Ji-kyañ, est élevé au-dessus de tout; il est simple, il est juste, il est esprit, il est intelligence; sans avoir besoin de regarder, il voit tout, non-seulement dans ce qui est public... mais même dans les réduits les plus obscurs... Le ciel entend tout, voit tout; il éclaire tout, il examine tout, sans que rien puisse lui échapper. »

« Il est éternel, immuable, dit le Ji-ki; il est la vérité même, il n'erre jamais, il est la justice même. »

Le Hŏ-kiñ déclare que le ciel a seul l'intelligence absolue... « Craignez la colère du ciel », dit-il ailleurs. Et encore : « Tout ce que nous faisons est écrit dans le cœur du Hañ-ti. » « Comme s'il avait écrit tout cela sur un registre », dit Tmŏ-mi.

Nous lisons encore dans le Ji-ki : « Le Seigneur excite par des mouvements secrets les méchants à changer de vie. »

D'après Moñ-tsö (Mencius) : « Quelque méchant que soit un homme, s'il se lave de ses crimes il peut offrir des sacrifices à Hañ-ti. »

Le ciel n'abandonne que ceux qui l'ont abandonné. « Il récompense les bons, dit Tuu foñ-tuiñ, et punit les méchants... mais il les punit sans haine et sans colère : c'est la raison qui exige leur châtiment. »

« Sitôt que le jour déterminé sera venu, lit-on dans le Hli-kiñ, nul homme ne pourra vaincre le ciel et lui échapper. »

Voilà donc dans les livres de la Chine les plus anciens, les plus renommés, et chez ses philosophes les plus connus, la notion d'un Dieu unique, suprême, voyant tout, créateur du monde, récompensant les bons, châtiant les méchants; et l'on est bien contraint de reconnaître que si ce Dieu diffère de celui de Moïse, c'est seulement en ce qu'aucun prophète ne parle en son nom et n'impose son culte exclusif.

Quand, descendue des philosophes, elle atteint le peuple, la notion divine n'est plus si pure. Prémare cite cette chanson populaire :

Le ciel a un cœur; sa mémoire ne le trompe pas. Devant lui, la vertu est vertu, et le crime est crime.

Le ciel a une bouche; il parle sans parler comme nous.

Quand il est content, il ne rit point; quand il se fâche, il ne dit point d'injures.

Le ciel a des yeux; il nous connaît tous. Devant lui, ce qui est faux est faux, ce qui est vrai est vrai.

Le ciel a des oreilles; il entend clair. On peut lui dire ce qu'on veut; il ne rebute personne.

On a pu remarquer que, bien que dans ces citations diverses il soit question d'un même et seul Être suprême, il s'y trouve désigné par divers noms. Il est connu sous d'autres noms encore : ainsi on l'appelle Ti, seigneur: Hlañ-ti, le seigneur suprême; Xao-tyen mañ-ti, le seigneur suprême du ciel élevé; Yu-xwañ, le souverain sublime; Xwañ-xwañ mañ-ti, le seigneur suprême, souverain des souverains; Kyen yuen, la source de l'être ou l'essence première; Tuen-tsae, le véritable absolu; Hlyuen-myuen mañ-jen, immatériel, infini, suprême; Tui-liñ, le très-intelligent: Tyen, le ciel; Li, la loi, l'origine, l'esprit; Tao, la raison, la loi, le verbe; Tai-ki, enfin, la matière animée par l'esprit.

Il est donc inexact de dire que le vrai Dieu n'a pas de nom en chinois : il en a comme dans nos langues, où nous l'appelons non-seulement Dieu, mais encore le Seigneur, le Tout-Puissant, le Créateur, l'Éternel, l'Être suprême. Dans nos idiomes modernes, comme en latin, en grec, en hébreu, comme en chinois, le mot de ciel est employé comme synonyme de celui de Dieu. Leu mi-lyu dit à cet égard : « Le Kyen yuen est invisible et ineffable; mais il n'y a rien qu'on voie mieux et dont on puisse tant parler que le ciel : c'est pourquoi le I-kiñ prend si souvent le ciel pour un de ses symboles; mais l'être désigné par le caractère Kyen ne se borne pas au ciel, qui

n'est qu'une faible image de quelques-unes de ses perfections. » Les Chinois disent aussi que le caractère Tyen, ciel, est formé du caractère Ta, qui signifie grand, grandeur, et du caractère I, un, placé au-dessus du premier : on y retrouverait donc l'expression des idées d'unité supérieure et de grandeur qui conviennent à Dieu; mais ces analyses de caractères sont puériles.

Le mot de Tyen, ciel, reçoit en chinois plus d'acceptions encore que dans nos langues : il signifie le ciel visible, le jour, la raison; mais il est clair que quand on parle d'un ciel juste, vrai, qui voit tout, assiste et juge les hommes, il ne s'agit point de l'espace dans lequel se meuvent les astres. « On ne saurait, dit saint Justin, imposer de nom à Dieu. » « Le Tao n'a pas de nom, dit de même Lao-tsö; il ne prend de nom que quand il se divise. » Dieu est anonyme, car nos langues ne sauraient trouver de nom qui rende sa majesté; il est polyonyme, car tout ce qui dans nos langues exprime quelque chose de sublime et de parfait peut servir à le rappeler. C'est ainsi que les monothéistes arabes désignent Dieu non-seulement par le mot d'*Allah*, mais encore par cent adjectifs. Ce mot d'Allah désignait jadis de faux dieux; il en était de même du mot correspondant chez les Hébreux, et du mot *Deus* en latin. En changeant de religion, les peuples ne changent point de langage; et si les mots chinois que je traduis par celui de Dieu ne sauraient représenter le Dieu suprême, parce qu'ils peuvent ou ont pu représenter autre chose, je demanderai comment le mot Dieu, ou *Deus*, que nous employons au pluriel pour désigner les créations de la folie humaine, et dont on s'est servi pour glorifier à Rome les plus scélérats d'entre les tyrans, pourrait convenir davantage à l'Être suprême. Nos langues humaines bégayent la langue du ciel : il suffit que notre esprit comprenne le Dieu sans nom, et, sous l'imparfait symbole, sache le reconnaître.

De ce que le monothéisme existe en Chine, il ne s'ensuit pas que d'autres doctrines, que l'athéisme ou le panthéisme n'y existent aussi.

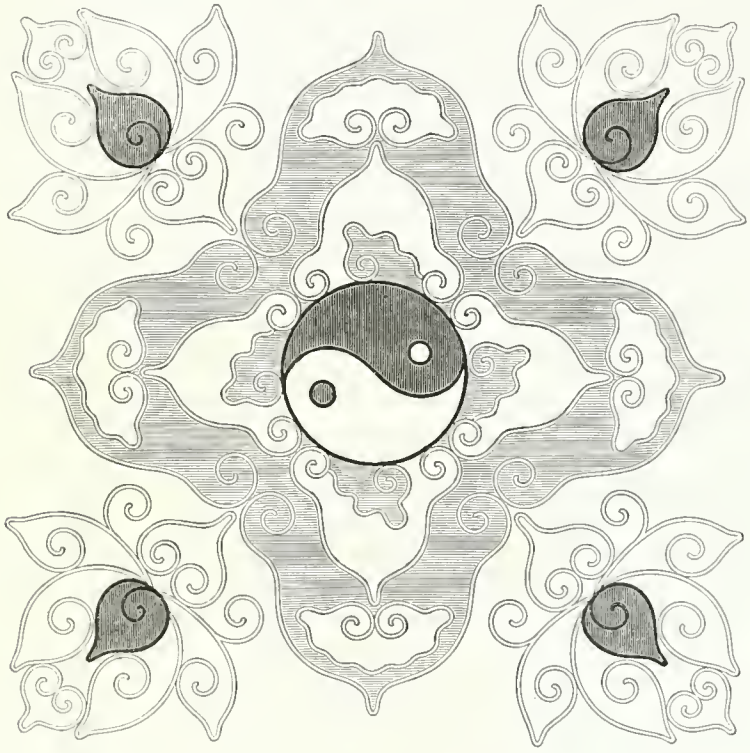
« Ce qui est et ce qui n'est pas, c'est le ciel », dit Moñ-tsö. D'après Lao-tsö, le non-être est la source de l'être. Cela revient à dire que Dieu est une simple abstraction de l'esprit.

D'autres philosophes n'ont vu, en dehors de la matière, que le vide qu'elle remplit, ou le mouvement qui l'anime, ou la loi de ce mouvement; ou il n'y a point pour eux de divinité, ou cette divinité se confond avec la matière dont elle est seulement la vie.

Le système cosmogonique des Chinois est très-obscur : ceux qui en ont traité ne s'accordent ni sur le fond des choses, ni sur le sens des mots qu'ils emploient. Les philosophes de ce pays sont comme les métaphysiciens de l'Europe; ils ne s'enten-

dent pas toujours eux-mêmes, et il devient bien difficile de comprendre et d'analyser leurs doctrines.

Tmeu-lyen-ki, appelé aussi Tmeu-tsö, mort l'an 1073 de notre ère, a fait le premier un système physique encore assez suivi. D'après ce système, il y a dans l'univers le Li, ou Tao, principe immatériel, et le Tmi, principe de la matière. La matière se présente sous cinq formes, qui se rapportent à l'eau, au feu, au bois, au métal, à la terre. Dès qu'elle prend une forme, elle devient corps, meñ; il faut pour cela le mouvement, qui croît et décroît, qui constitue l'expansion yañ ou la rétraction yin.



UNION DU YAÑ ET DU YIN DANS LE TAI-KI.

La durée du yañ s'appelle tsñ ; la durée du yin s'appelle tsiñ : alternativement le yañ et le yin dominent, et pendant des périodes immenses le monde croît et décroît. C'est l'opinion de Tmu-mi et de son école que le monde est éternel : sans commencement et sans fin, il renaît et meurt de nouveau, c'est-à-dire se transforme sans cesse. « Nulle chose n'est sortie de rien, nulle chose ne peut devenir néant », dit Lucrèce. Ovide nous montre les terres et les mers se succédant sans fin. Ces doctrines, que l'Europe connaît, sont professées en Chine, d'une part, par des philosophes qui, sans se dire Indo-Germains, ont reçu d'un long passé ce que l'Indo-Germanie croit inventer

de nos jours ; et, d'autre part, par le bouddhisme, traîné peut-être à la remorque de la philosophie chinoise.

L'union du yañ et du yin s'appelle Tai-ki, c'est-à-dire ce qui est vaste, mais fini. Si l'on conçoit le Li uni au Tai-ki, ou dans le Tai-ki, on a l'unité trine, à laquelle l'historien Ssö-ma tsyen dit que les anciens rois offraient des sacrifices. On peut admettre aussi que le Li et le Tui sont indépendants du Tai-ki. On peut opposer au Tai-ki, conçu comme la matière dans le chaos, le Wŭ-ki, c'est-à-dire ce qui n'est pas fini, l'infini, l'immatériel, ou regarder le Wŭ-ki et le Tai-ki comme une même chose. Si tout ce que je dis là n'est pas clair, ce n'est pas à moi qu'on peut s'en prendre. Si je développais plus longuement ces doctrines, ou si l'on en poursuivait l'étude, on les verrait devenir de plus en plus incompréhensibles ; elles sont comme une caverne où l'obscurité croît à mesure qu'on avance, et comme il n'y a point de trésor au fond de la caverne, il est préférable de s'arrêter sur le seuil.

Je dois cependant exposer en quelques mots la doctrine des deux principes yañ et yin, doctrine qui paraît fort ancienne.

Le yañ est le principe mâle, le yin le principe femelle ; le yañ est le soleil, le yin la lune : l'un préside à l'année depuis le solstice d'hiver jusqu'à celui d'été, l'autre pendant les six mois suivants. Le yañ est le bon principe, c'est le principe des présages heureux ; le yin est le mauvais principe, le principe des présages malheureux : alternativement, les générations, les lieux de la terre, les êtres de la nature, les mois, les jours, sont soumis au yañ ou au yin. C'est à l'équinoxe de printemps alors que le yañ est dans toute sa force, que la végétation reprend ; c'est à l'équinoxe d'automne, quand le yin est tout-puissant, qu'on doit exécuter à mort les criminels. Du nombre de yañ et de yin de divers degrés fournis par l'année, la saison, le mois, le jour de la naissance, le nom, etc., on déduit l'horoscope de chaque individu. La superstition des jours heureux et malheureux est, en Europe, aussi ancienne au moins qu'Hésiode. Le yañ et le yin, rapprochés sur un même cercle et se pénétrant l'un l'autre, forment le Tai-ki, dont la figure se retrouve partout en Chine (1).

Les cinq éléments (2), les cinq points cardinaux, les cinq couleurs, etc., les quatre saisons et les deux principes, sont associés de la façon suivante, le sud étant placé en haut, ou, comme disent les Chinois, en avant, et le nord en bas, ou en arrière du tableau :

(1) Pour la tracer, un cercle étant dessiné, on suppose dans le sens vertical un diamètre, et, par le milieu de chacun des deux rayons dont il se compose, on décrit deux demi-circonférences, l'une en haut, l'autre en bas ; le cercle est ainsi divisé en deux parties égales qui se débordent l'une l'autre.

(2) La théorie des cinq éléments chinois est très-inférieure à celle des quatre éléments des Grecs, qui représentaient les produits de la combustion, c'est-à-dire les résultats d'une analyse imparfaite.

YIN	FEU automne rouge sud Mars	
BOIS été violet est Jupiter	TERRE jaune centre Saturne	MÉTAL hiver blanc ouest Vénus
	EAU printemps noir nord Mercure	YAÑ

Le yañ et le yin ne sont pas tant des forces opposées que des forces successives et des forces concordantes dont l'union produit tout ce qui est.

Le ciel est yañ et la terre est yin. Ici le ciel ne parait plus être le Dieu unique et souverain; il semble ne plus être que la partie la plus subtile de la matière confondue dans le Tai-ki, c'est-à-dire dans le chaos, que l'une des deux puissances auxquelles la création vivante est due. L'union du ciel et de la terre a produit d'abord l'homme, qu'on dit aussi formé des parties les plus subtiles des cinq éléments. Au ciel, à la terre, à l'homme, se rattachent trois sortes d'êtres surnaturels : les Hen, les Ki et les Kwey. On ne cite d'ordinaire que les premiers et les derniers; en les associant, on les appelle Kwei-men, ce qui pourrait se traduire les esprits (ou les mânes) et les génies. Par Kwey, on entend aussi les diables, les démons; les anciens appelaient démons des esprits familiers semblables aux Kwey : le sens de ces mots correspondants a donc suivi des variations pareilles en Asie et en Europe.

Le ciel et la terre, le yañ et le yin, que le Hts-kiñ qualifie de père et de mère, s'unissent éternellement; mais cette union est plus active à l'équinoxe du printemps : c'est par la matière subtile, tui, du ciel et de la terre, par leur *pneuma*, leur *spiritus*, leur souffle, tui (1), qu'ils entrent en contact. Tout alors dans la nature reçoit une

(1) Notre langue n'a pas un mot qui rende bien ces acceptions diverses. Les langues dites sémitiques ont les mots *rouhh, ruach*. Callery a traduit : « Ce mois-ci les vapeurs du ciel tombent, celles de la terre montent; le

nouvelle vie; c'est ce qu'enseigne le Li-ki dans le chapitre Yué-liñ : il nous montre au premier mois du printemps l'empereur, accompagné des grands de l'État, allant ouvrir le sein de la terre avec la charrue sacrée transportée dans son char. « C'est en ce mois, ajoute le Li-ki, que le souffle du ciel descend en bas, que le souffle de la terre monte en haut; le ciel et la terre s'unissent, les germes des plantes se développent. »

Ainsi s'exprime un des plus vieux livres de la Chine; et cependant Virgile a dit les mêmes choses et dans les mêmes termes : « Le père tout-puissant, l'éther, descend dans le sein de la terre son épouse joyeuse, et le mélange de ces deux grands principes donne la vie à tous les êtres. »

Si, en effet, la conception de Jupiter, telle que la présente le fragment attribué à Orphée, n'est autre chose que l'unité panthéistique, ce n'est pas la conception primitive des Grecs : Zeus était le ciel, le dieu brillant, le père de la lumière; « c'était, d'après Euripide, l'immensité sublime de l'éther qui enveloppe la terre de toutes parts »; c'était l'époux de Héré, et les fêtes appelées Hiérogamies célébraient au printemps la sainte et féconde union du ciel et de la terre.

Le culte du couple immortel avait gardé des autels à Samothrace et à Sparte; on jurait par les deux divinités mères à Magnésie et à Smyrne. L'Inde avait le même culte et prenait de même à témoin ceux que le Rig-Véda appelle les deux grands parents du monde. La Chine a connu dès les temps les plus reculés cette formule du serment; elle s'y retrouve encore : les affiliés de la société secrète appelée la Triade s'engagent devant le ciel et la terre, les dieux des montagnes et des torrents, les esprits des six fleuves, le grand dragon, etc.; Agamemnon jurait par Zeus, le soleil, les fleuves, la terre, et ceux qui jugent les morts; mais ici la terre n'a plus que le quatrième rang. Le ciel et la terre étaient adorés par la plupart des peuples de l'Europe barbare; on en a retrouvé le culte en Amérique, chez les Comanches par exemple; il existe de même à la Nouvelle-Zélande : c'est donc un culte universel, auquel l'esprit humain est, à ses débuts, naturellement conduit, et cet exemple fait voir combien il est déraisonnable d'attribuer aux diverses races des tendances religieuses diverses, à chacune d'elles un système religieux particulier.

M. A. Maury s'empresse de faire remarquer, dans son Histoire des religions de la Grèce antique, que le culte du ciel et de la terre n'est point spécial aux peuples indo-européens. On pourrait ajouter que rien ne montre que les peuples dits indo-

ciel et la terre sont en harmonie, les plantes ouvrent leurs bourgeons, etc. » Je crois que le mot *tchi*, que Callery rend par vapeurs, ne saurait, en raison de la nature religieuse et mystique du récit, être traduit que par matière subtile, esprit, souffle; et au lieu de l'harmonie du ciel et de la terre, il faut voir leur union dont l'ouverture des bourgeons est le résultat.

européens l'aient pris les uns des autres : la similitude des noms donnés au ciel, par exemple, prouve simplement la parenté de leurs langues, et l'analogie qu'on remarque entre les légendes et le culte de ces peuples ne paraît pas beaucoup plus grande que celle qui les rattache aux légendes et aux cultes de l'extrême Asie, de l'Amérique du Nord, de la Nouvelle-Zélande.

Le culte du ciel et de la terre paraît d'abord n'être que l'adoration de la nature, dans laquelle l'homme distingue la terre qu'il habite de la voûte azurée et peuplée d'astres qui enveloppe et domine cette terre. Confucius, cependant, dans le Tmæñ-yæñ, nous fait connaître que c'est au Hañ-ti, c'est-à-dire à l'Être suprême, que s'adressent les cérémonies des sacrifices célestes et terrestres. Le ciel et la terre ne sont donc que les manifestations sensibles du Hañ-ti. On adore le Hañ-ti en s'humiliant devant ses œuvres : c'est ainsi, sans doute, que Hun sacrifiait au Hañ-ti, comme cela est dit dans le Hæ-kiñ. On peut admettre même que tout culte a l'Être suprême pour dernier objet; que les astres et les génies ne sont que des signes par lesquels Dieu se rend accessible, et que des intermédiaires par lesquels il se laisse atteindre. Ainsi, quand Mencius dit que tout homme peut sacrifier au Hañ-ti, peut-être n'en faut-il pas conclure qu'il lui puisse offrir un sacrifice direct, ou même présenter ce sacrifice au ciel, qui est la plus pure image de la Divinité et qui a pour pontife le souverain.

Le ciel est certainement considéré comme supérieur à la terre. Par le seul mot de ciel on peut entendre les deux choses, comme on peut entendre la Divinité même. D'après l'empereur Kañ-mi, les sacrifices offerts au ciel ne s'adressent qu'à Dieu; le ciel et Dieu sont une même chose. On exprime par deux mots différents, sæy et paé, les cultes rendus au ciel et à la terre. Ces cultes ne sont donc point du même degré : l'empereur se qualifie seulement de céleste (tyen-tsö); le pontife japonais prend le même titre (ten-zi); et peut-être le dieu des Turcs et des Mongous, Tanri, n'est-il autre que Tyen-örl ou Tyen-ri, c'est-à-dire Tyen, le second monosyllabe, qui se prononce *ri* dans certaines contrées de la Chine, étant, dans le nord, employé fréquemment, de la même façon que tsö, à la détermination des substantifs.

L'empereur est le pontife des sacrifices célestes, et c'est en cela qu'il est dit tyen-tsö et meñ tyen-tsö, ou saint enfant du ciel, vénérable émanation du ciel. « Les magistrats sont les ministres du roi, dit Ö lin-tmuen, expliquant un passage du Hæ-kiñ, et le roi est le premier ministre du Seigneur. » Agamemnon et Abraham étaient aussi les pontifes de leurs peuples.

Hun, dans le Hæ-kiñ, sacrifie à Hañ-ti; mais il sacrifie aussi aux montagnes, aux fleuves, etc. Ces sacrifices s'étendent, dans le Li-ki et dans le Tmeæ-li, qui a moins

d'autorité, à cinq Ti, ou cinq seigneurs, dont les noms diffèrent dans les deux livres, et qui paraissent personnifier les cinq points et les cinq éléments. On a dit cependant, depuis, que la religion des trois premières dynasties, c'est-à-dire des Hya, des Hañ et des Tmeu, embrassait seulement le ciel et la terre; que les Tsin, qui succédèrent aux Tmeu, introduisirent le culte de quatre Ti, culte qui appartenait à leur petite nation, et que les Xan y ajoutèrent le cinquième Ti, auquel était attribuée la couleur noire; que plus tard on reconnut six ciels ou six noms du ciel, et que le nombre des grands sacrifices varia de deux à neuf.

Les Tao-ssö ont toujours eu une tendance marquée à personnifier la Divinité et à en multiplier les personnifications : ils ont imaginé trente-trois ciels, et ont mis dans le trente-troisième Yu-xwañ ta-ti; mais au-dessus de ce dieu ils ont encore placé trois seigneurs, Ti, ou même trois Hañ-ti, ou peut-être un Hañ-ti et deux Ti. Ces inventions ont paru impies et déraisonnables aux philosophes : l'empereur señ Xwei-tseñ avait proclamé la divinité de Yu-xwañ mañ-ti; il mourut captif des Tartares, et ses malheurs furent regardés comme un châtiment du ciel. « Il y a très-certainement un souverain seigneur, dit Tmu-mi, car le ciel, très-fort et très-rapide, roule naturellement sans cesse... Mais ce n'est point ce que les Tao-ssö disent, qu'il y a trois seigneurs très-purs, qui ont tels et tels habits et qui sont assis de telle et telle manière. »

La dynastie des Miñ abolit le culte de Tai-yi, celui des cinq seigneurs et celui des six ciels. On avait le plus habituellement sacrifié aux deux solstices, soit en même temps à la terre et au ciel, soit au ciel au solstice d'hiver, et à la terre au solstice d'été. Le sacrifice du solstice d'été a paru moins important que l'autre, et je crois qu'il est tombé en désuétude.

Les objets principaux du culte impérial sont le ciel, la terre, les aïeux (tyen, ti, tai); on peut y ajouter le soleil, la lune, les étoiles, les patrons de la dynastie et de l'empire : tous ces êtres célestes reçoivent des sacrifices ou offrandes de premier ordre (on distingue quatre ordres de sacrifices ou offrandes).

D'après une note de Medhurst, la dynastie actuelle accomplit la cérémonie du solstice d'hiver sur un autel rond, placé sur une plate-forme élevée de trois étages (1). Le sommet de l'autel est réservé à la tablette de Hañ-ti; les tablettes des ancêtres de l'empereur sont placées à droite et à gauche; celles des esprits qui président aux phénomènes de la nature, reléguées au second étage, ne sont honorées que par des

(1) Les lieux élevés ont été partout le théâtre du premier culte : les autels ont été placés quelquefois, comme au Mexique, au-dessus de massifs en maçonnerie, quelquefois au-dessus d'échafaudages assez élevés; les prières et les sacrifices se sont généralement accomplis à ciel ouvert; quelquefois le toit des temples a été ouvert, afin que le culte pût monter jusqu'au dieu.

sacrifices ou offrandes du second ordre. L'empereur, tandis que l'encens brûle, évoque l'esprit du Seigneur; il offre lui-même l'encens, s'agenouille trois fois, se prosterne neuf fois, en fait autant devant les tablettes de ses ancêtres; enfin il présente successivement à Hañ-ti et à ses ancêtres les offrandes sacrées.

On n'admet aux cérémonies du culte impérial ni les prêtres des diverses sectes, ni les femmes; on admet ces dernières, cependant, aux sacrifices offerts à la divinité qui préside à la culture de la soie. Ceux qui prennent part aux cérémonies s'y préparent par la retraite dans un lieu pur, l'emploi de vêtements purs, l'ablution, un jeûne de trois jours : pendant ces trois jours, ils ne doivent ni juger des criminels, ni s'occuper des malades, ni être en deuil, ni fréquenter les fêtes, ni entendre la musique, ni cohabiter avec des femmes, ni user de boissons fermentées, ni manger des oignons, de l'ail, des poireaux.

Des prohibitions analogues et ces purifications se retrouvent dans les cultes de l'antiquité grecque et romaine et dans la plupart des autres. C'est une maxime constante de l'humanité qu'il faut être pur pour s'approcher des dieux. Les rapports sexuels, le contact des cadavres, sont généralement regardés comme des souillures dont il faut se purifier; quelques peuples y ajoutent le contact des animaux carnivores ou de ceux qui se repaissent d'ordures. La purification, qui lave souvent aussi des crimes, est une cérémonie purement symbolique. On a découvert, de nos jours, que les ablutions, la circoncision, etc., étaient des institutions hygiéniques : on n'a pas montré, toutefois, que les chrétiens fussent, en Orient, soumis à plus de maladies que les musulmans; et il est permis de douter que l'hygiène ou la propreté puissent retirer quelque profit des ablutions de sable pratiquées dans le désert, des aspersions de sang en usage chez les anciens, des lotions d'urine de bœuf recommandées par Zoroastre à celui qui a touché un cadavre, ou des frictions avec la bouse de vache, qui constituent la purification par excellence aux yeux des Indous.

Suivant que l'empereur rend son culte au ciel, à la terre, au soleil ou à la lune, il est vêtu de bleu, de jaune, de rouge ou de blanc : les autels du ciel sont ronds, ceux de la terre carrés; les tableaux sur lesquels sont inscrites les prières sont, suivant le culte, de la même couleur que le vêtement impérial; les caractères qui les couvrent sont rouges pour les cultes du ciel et du soleil, noirs pour les autres.

On appelle kyao les sacrifices offerts au ciel, et tɤ ceux offerts à la terre; les autres, qui ont pour objet le dieu lare de l'empire Tɤ-ti, le dieu des récoltes, ou les cinq puissances, sont offerts par les ministres ou les magistrats.

La succession des inclinaisons du corps (pae, ou tmu-kɤñ), des agenouillements (kwey), des redressements (min) et des prosternations (ko, ou ko-mao, ou ko-to), constituerait exactement ce que les musulmans appellent le *rikat,* si la proportion des

inclinaisons n'était plus grande et celle des prosternations plus faible chez les musulmans, qui s'inclinent deux fois, s'agenouillent une fois et se prosternent deux fois.

Les quatre ordres de sacrifices (tsö-ssö) et d'offrandes, ou les trois ordres ta, tuæñ et syao, consistent, pour le premier, en veaux gardés pendant quatre-vingt-dix jours; pour les deuxième et troisième, en taureaux et bœufs gardés trente jours; pour le quatrième, en porcs et moutons gardés dix jours. Les animaux sont apportés après avoir été tués. J'ignore ce qu'on fait de leur chair, qualifiée de tsö fæ jao.

On présente d'autres offrandes, et surtout des pièces de soie.

Le culte impérial se perd dans la nuit des temps. Continué de siècle en siècle et d'année en année, comme une fête d'un caractère plus officiel que religieux, comme une innocente cérémonie, l'esprit public s'y est assez habitué pour que la naïveté des premiers âges n'éveille plus les sourires de l'incrédulité; mais il avait fallu cette naïveté première pour fonder un tel culte, comme il faut aujourd'hui pour le maintenir le témoignage des siècles qu'il a traversés.

Ce fut donc une étrange idée que celle de la Convention, qui, en même temps que la France prenait les mesures décimales des Chinois, voulut lui imposer un pastiche de la religion du ciel et de la terre; ce fut une farce vraiment triste, et dans laquelle l'esprit humain joua un singulier rôle : il y eut au printemps la fête de la jeunesse, en été celle de l'agriculture, en automne celle des vieillards. Robespierre devint pontife, tout comme le fils du ciel : en ce temps comme toujours, quand le pouvoir parlait, ses salariés lui faisaient écho; tant que le culte artificiel dura, ce culte eut donc des dévots. La loi contraignit un instant le public à s'y associer par la fermeture des boutiques; mais le peuple de Rabelais n'y entra pas davantage, et le culte de Robespierre fut enterré sous les éclats de rire, comme une mascarade de carnaval.

On peut considérer le culte du Tao comme embrassant tous les cultes secondaires de la religion de l'État dite des lettrés et du bouddhisme : je confondrai donc en un même chapitre les objets de ces divers cultes, sans décrire, donc, les vingt-quatre cultes ou autels (tan) de la religion de l'État; je noterai seulement ici les cultes officiels du dieu des lettrés, Wen-tuañ ti-tuun; du dieu de la guerre, Kwañ fæ-tsö, et du dieu Tueñ-xwañ, qui préside à l'administration de la Chine et a des temples dans chaque chef-lieu de fæ et de myen. Confucius, bien que le Tao ne lui soit pas fermé, doit être traité à part : sa gloire se refuse aux simagrées d'une superstition vulgaire. On voit rarement son image dans les temples; elle n'apparaît que dans des tableaux : on ne saurait dire qu'elle y tient la place d'honneur, mais elle en occupe d'ordinaire le milieu, et c'est sur elle que les regards se portent le plus.

Je ne parlerai ici ni de la vie, ni des ouvrages, très-connus presque tous, traduits et faciles à aborder, de Confucius; j'aurai occasion d'en dire ailleurs quelques mots. Je

ne parlerai pas davantage de son école. Traitant seulement de son culte, je dirai que ce culte embrasse aussi les principaux disciples du grand philosophe, et je le décrirai brièvement.

Confucius a, dit-on, en Chine, environ seize cents temples : ce serait un peu plus d'un temple par tan-tuex ou myen (1), ou, comme disent les missionnaires, par sous-préfecture. Le principal de ces temples est dans le Hfan-tsñ, au lieu même où s'élève le tombeau de Confucius (2), c'est-à-dire dans le myen de Tuu-fx, qui dépend de Yen-tuex fx. Ce temple, qualifié, comme les autres temples dédiés à Confucius, de tui-meñ myao, ou temple du très-saint (ou très-sage), et aussi de x-kiñ po-mö, est desservi en ce moment par quarante-quatre individus, descendant tous de Confucius et entretenus aux frais de l'État, qui leur reconnaît un rang officiel ; les trois principaux jouissent du troisième rang de la hiérarchie chinoise. J'ai entendu dire que les descendants de Mencius ou d'autres philosophes pouvaient être admis au service de ce temple ; mais il n'y en a pas de trace dans l'annuaire, qui donne à tous les employés ou officiers du temple le nom de famille de Kxñ, qui rappelle leur descendance de Kxñ fx-tsö ou Confucius.

Kxñ tuex-xwan, descendant du philosophe à la soixante et onzième génération, a recueilli et publié sous Kyen lxñ, sous le titre d'Annales du très-saint, une histoire de son ancêtre et de sa famille. Sa piété filiale va jusqu'à dire que Confucius est l'égal du ciel (yu tyen wey i) : il fait commencer sa généalogie à Kyé, frère de l'empereur Yao, et jusqu'à Kxñ mx-leañ, père du philosophe, compte soixante-deux générations de sages, d'hommes d'État et de héros. Cette généalogie, comme bien d'autres, est mensongère et inadmissible ; mais il n'en demeure pas moins probable que la famille de Confucius, qui semble avoir eu son temps été un gentilhomme, qui sans doute savait, ce que tant de gens aujourd'hui titrés ne savent pas, le nom de son grand-père, est la plus ancienne du monde. Avant la révolution, il fallait, parmi nous, pour être homme de qualité, c'est-à-dire pour montrer qu'on était noble sans le concours des rois, remonter seulement à l'année 1400 : il y eut à peine neuf cents familles qui purent le faire, et la faveur en aida sans doute quelques-unes. La plupart des maisons saxonnes ou normandes se sont fondues en Angleterre, et se survivent seulement par des substitutions : la noblesse romaine s'évanouissait de même ; l'Italie a encore des patriciens qui disent en venir : cette gloire, assurément, mérite qu'on la revendique. Il

(1) Il y a cent quarante-sept des uns et treize cent trois des autres ; mais il y a de plus quelques tin qui peut-être ont aussi des temples de Confucius.

(2) Le tombeau de Confucius est un immense tumulus. Dans le nord de la Chine, comme dans l'Asie centrale, on ne connaît guère que cette forme de sépulture ; le rang du mort détermine la dimension de son tumulus.

est certain, cependant, que bien qu'en fondant la république on eût, pour compléter un sénat de trois cents membres, anobli cent soixante-quatre plébéiens, bien que depuis on ait compté mille familles patriciennes, déjà au temps de César les maisons anciennes étaient rares, comme elles le sont parmi nous.

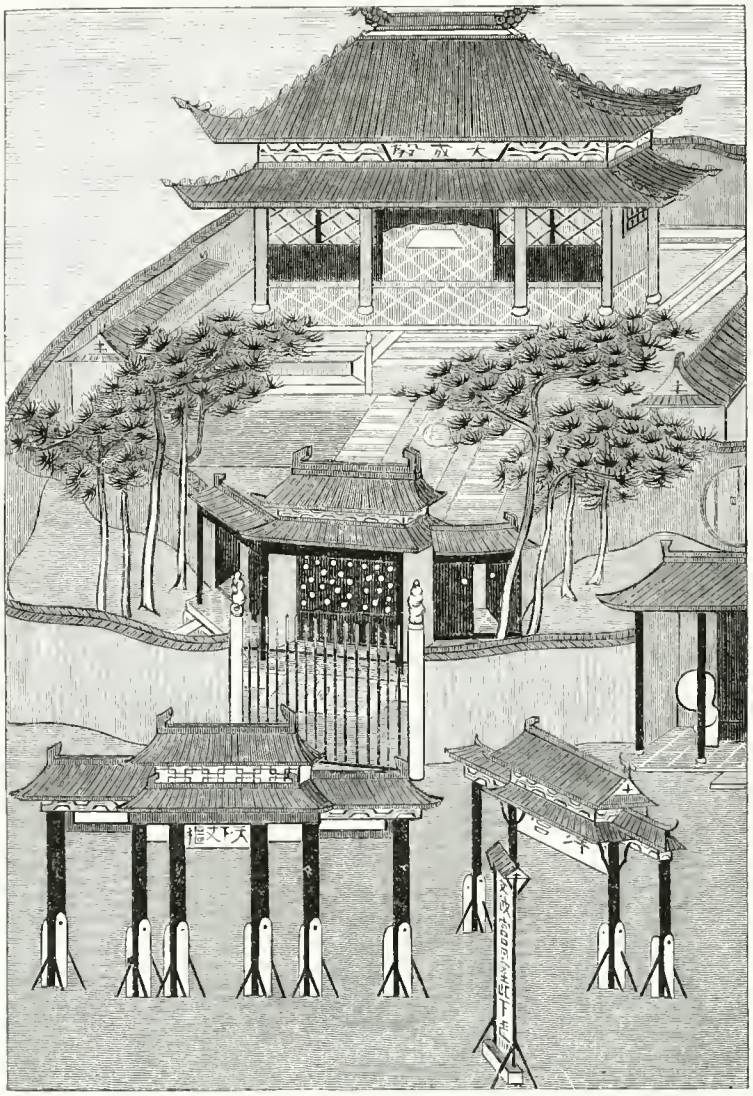
La maison de Confucius compte vingt-quatre siècles, c'est-à-dire deux fois plus que celle de Mahomet. Recueillie dans un hospice, ou si l'on préfère une académie, elle brille de peu d'éclat; cependant elle vit, et dans ce pays sans noblesse, qui connaît seulement ces titres dont le souverain affuble ceux qui l'amusent, un si grand fait a dû être remarqué. On dit donc en Chine qu'il y a trois maisons (san kya-jen kya) : celle de Confucius, celle du chef du Tao, enfin celle de l'empereur.

A l'entrée des temples de Confucius, on lit ordinairement une dédicace qui peut se traduire par : « Au pivot de la science sur la terre »; au-dessus de la porte du sanctuaire : « Chapelle de la grande excellence ou de la grande perfection »; dans l'intérieur du temple : « Hommage au maître de tous les âges ». L'autel porte des flambeaux et un brûle-parfums, mais point d'images; on y voit seulement les tablettes de Confucius et de quatre sages qualifiés de Ta-myen. La tablette de Confucius porte : « Siége (ou trône) du plus sage (ou plus vénérable) des lettrés du passé, Kæñ-tsö »; sur les autres, par ordre de prééminence, de gauche à droite, et du fond vers le devant de l'autel, on lit des dédicaces analogues : à Yen-tsö, qualifié de Fæ-meñ; à Tsæñ-tsö, qualifié de Tsæñ-meñ : à Ssö-tsö, qualifié de Hæ-meñ : et à Môñ-tsö (Mencius), qualifié de Ya-meñ, Confucius ayant seul le titre de Tui-meñ, qui indique sa supériorité. Des deux côtés du temple, à hauteur ou en arrière de l'autel, sont placées les tablettes des soixante-huit sages dits Hyen-tuö, qui, avec les quatre précédents, complètent le nombre de soixante-douze.

On donne à Confucius un grand nombre d'autres titres du même genre, ou d'une valeur officielle et nobiliaire, qui lui ont été attribués à diverses époques par des écrivains ou par le gouvernement, qui en a fait un prince, avec à peu près autant de raison que Napoléon eût voulu faire de Corneille un sénateur. Il y a des grandeurs qui rencontrent des hommes encore plus grands qu'elles, et il n'est pas sage d'appeler l'attention publique sur la disproportion qui existe entre le génie et les distinctions dont les princes disposent.

Les magistrats sacrifient ou font des offrandes à Confucius au commencement du printemps et de l'automne. D'après un ouvrage intitulé Hieñ-myao tui, ces sacrifices, qui appartiennent à la classe des sacrifices moyens, comprendraient plus de 62 000 victimes par an, dont 27 000 porcs et 27 000 lapins, des moutons des cerfs et quelques taureaux. On offrirait de plus, dans les temples de Confucius, 27 600 pièces d'étoffes de soie.

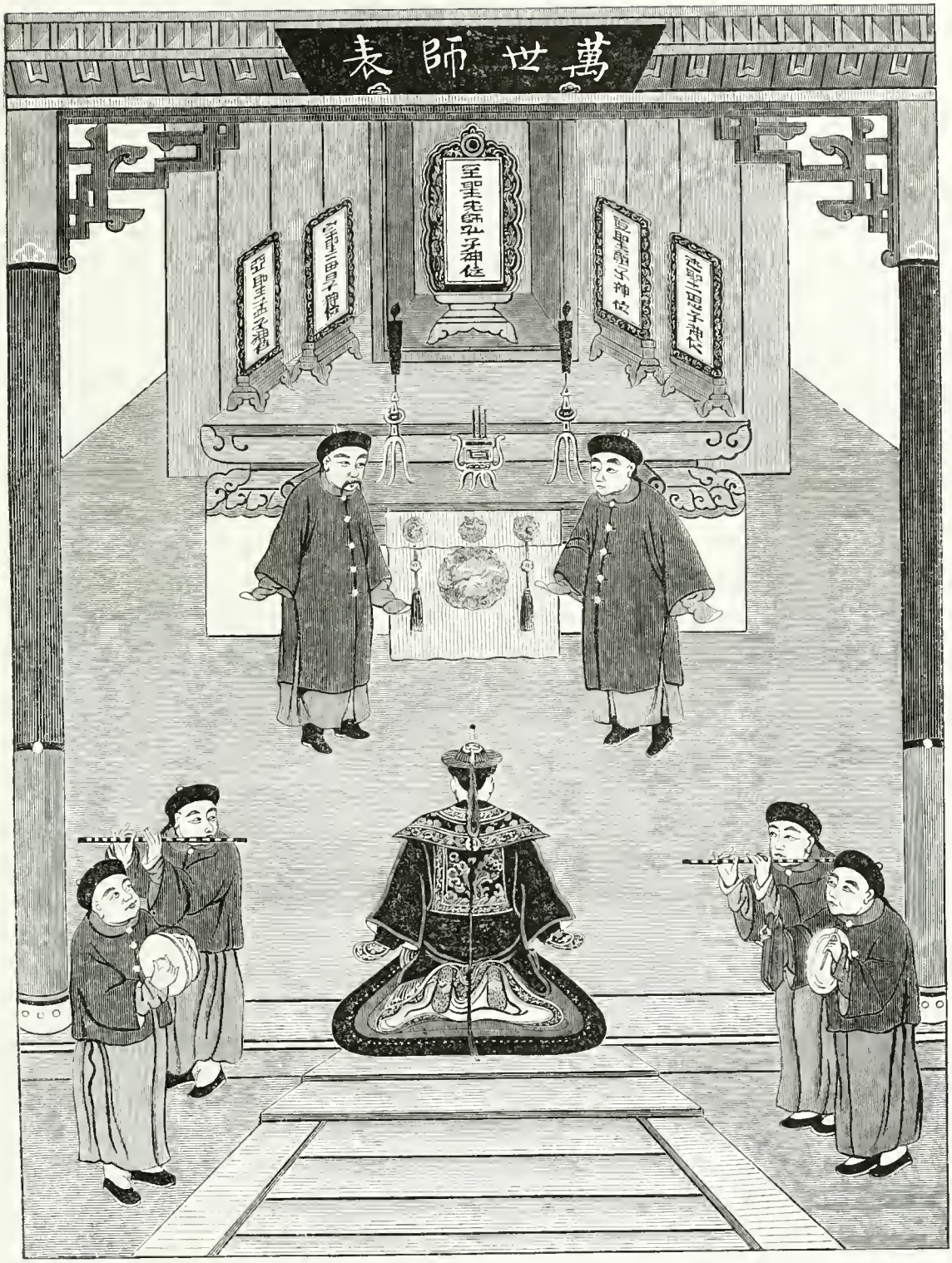
On exécute en l'honneur de Confucius les mêmes évolutions paé, kwei, ko, qu'en l'honneur du ciel ou des ancêtres. La flûte (yo), les cymbales (siao-pao), le tambourin (ka), accompagnent les hymnes et les prières : les maîtres des cérémonies se tiennent



TEMPLE DÉDIÉ A CONFUCIUS.

devant l'autel, les mains couvertes par le bout de leurs manches, attitude respectueuse usitée en Chine comme dans l'Asie musulmane en présence de la Divinité ou des supérieurs.

Les ministres du culte de Confucius sont des employés de l'État; ils doivent en



MAGISTRAT HONORANT CONFUCIUS.

Tablettes de Tsouū-tsö.
Moū-tsö.

Tablette de Confucius.

Tablettes de Yen-tsö.
Ssö-tsö.

général être syew-tsay, ou ce que les missionnaires appellent bacheliers. Dans les grandes villes, il y en a d'ordinaire trente-deux, dont seize, qualifiés de yo-señ, sont chargés de la musique, à laquelle on attache une grande importance, et seize, qualifiés de wu-señ, sont chargés de la conduite des cérémonies, qu'ils dirigent par des commandements et des gestes : on en fait habituellement officier huit de chaque espèce à la fois. Des professeurs attachés au li-pu ou ministère des rites, ou des magistrats, donnent quelquefois des leçons publiques de musique et de cérémonies soit dans un temple, soit dans l'édifice consacré aux examens, myo-kuñ, et dans la salle des offrandes.

D'après Kañ-mi, le culte de Confucius a seulement une valeur politique : les sacrifices semblent lui donner une valeur religieuse. Mais l'Asie a d'autres mœurs que l'Europe : le symbolisme y a des formes plus hardies que les nôtres. Les Chinois offrent des viandes à leurs morts illustres; nous offrons aux nôtres des couronnes et des fleurs : ces offrandes sont pieuses et se justifient par le sentiment qui les dicte; mais les morts n'ont pas plus besoin de fleurs que de nourriture. Nous avons en Europe le culte du drapeau : on le salue de la tête et de l'épée, du bruit de la mousqueterie et du canon; on va le chercher avec une certaine pompe; la musique joue en son honneur : ce n'est assurément qu'une loque de soie; mais cette loque est le symbole de la gloire militaire, et le sang des héros coule sur ses autels. Si ce culte n'est pas superstitieux, si nous n'y voyons pas une idolâtrie et une impiété, il me semble que nous devons juger avec quelque indulgence le culte de Confucius, culte inoffensif d'ailleurs, et pour lequel il n'a jamais été versé de sang humain. Il arrive souvent parmi nous que des magistrats civils ou des officiers et des soldats non catholiques assistent à des cérémonies catholiques, un *Te Deum* par exemple : ces cérémonies ne constituent pour eux qu'un hommage rendu à leur pays ou au souverain de ce pays. Il ne me parait pas que le culte de Confucius, imposé aux magistrats chinois, ait à leurs yeux une signification plus religieuse : je ne pense pas qu'en dehors de sa famille, Confucius ait des adorateurs qui l'assimilent au ciel. Je crois donc regrettable que la cour de Rome ait vu un acte d'idolâtrie dans des pratiques puériles accomplies avec régularité et indifférence.

OLYMPE CHINOIS

Rôle des dieux. — Titres divins. — Dieux principaux. — Trinités diverses. — Premiers hommes. — Le Pa-kwa. Astres et météores. — Dieux protecteurs. — Génies célestes. — Dieux pénates. — Héros et sages.

J'ai montré que la notion d'un dieu éternel et tout-puissant était, depuis les temps les plus reculés, répandue en Chine : ce dieu, toutefois, est le dieu inconnu ; c'est le dieu indéfinissable, dont la main humaine ne peut tracer le vrai nom et dont les temples ne peuvent recevoir l'image. Inaccessible aux prières des vulgaires mortels, il accueille seulement, et par quelque délégation peut-être, les prières de l'empereur, qui le représente auprès de la race humaine : mais comme la puissance de ce dieu se révèle par des créations sans nombre et variées, elle s'exerce par des ministres qui sont des anges, des génies, ou, comme les appelle la pauvreté de nos idiomes, des dieux. Ces dieux plus près de nous, ces dieux dont quelques-uns ont traversé la vie de ce monde, connaissent les besoins de l'homme et compatissent à ses peines : ils agréent le dévot le plus humble et la plus modeste offrande ; ils ont des remèdes pour tous les maux ; ils aident le marchand dans son commerce ; ils donnent de la pluie aux légumes et du soleil aux blés : quelquefois même, plus indulgents, ils favorisent des joueurs qui s'aident eux-mêmes, ou des pirates que nos navires poursuivent.

Il y a peu de livres de dévotion chinois dans lesquels on ne rencontre la mention d'une divinité suprême qui intervient à la naissance ou à la mort des personnages divinisés, et dont ils reçoivent le rang qu'ils occupent dans le ciel. Les images des dieux et les tableaux, appelés tsuñ-men, qui représentent l'olympe, sont plus explicites encore : ceux qui paraissent gouverner l'assemblée des dieux, ceux qui, dans cette assemblée, tiennent le rang le plus haut, Yu-xwañ ta-ti et Lin-pao, par exemple,

sont habituellement représentés en adoration devant l'Être suprême, qu'on ne voit pas. Ils tiennent, en effet, à deux mains un objet allongé, d'ivoire ou de jade vert, appelé kwey, qui est le symbole de cette adoration. Au temps des Min, on s'approchait de l'empereur avec un objet analogue, appelé tuao-xu, sur lequel on fixait ses regards et qu'on plaçait devant sa bouche lorsqu'on répondait au fils du ciel. Les envoyés cochinchinois se sont présentés ainsi devant Napoléon III.

Certains personnages bouddhiques, Ti-tsan wan, par exemple, sont ordinairement figurés, sur les mêmes tableaux, avec les mains jointes.

La fantaisie, mère des dieux, est si féconde qu'on ne saurait dire leur nombre. La Chine est un de ces pays où il est plus facile de trouver un dieu que de rencontrer un homme. Quelques-uns de ces dieux imaginés par les mythologues vivent seulement dans quelque livre; d'autres ne sont connus que dans une province, un district, une ville. Il me serait impossible de présenter ici un tableau complet de l'olympe chinois, et je ne saurais m'égarer dans le labyrinthe sans issue des apothéoses locales : je traiterai donc seulement des divinités les plus connues; j'exposerai ce que j'ai pu savoir de leur légende la plus populaire, en même temps que les gravures ajoutées à ce travail montreront comment on les figure, et permettront à ceux qui visiteront la Chine de les reconnaître.

D'un livre à l'autre les légendes varient, comme le caprice ou la dévotion des auteurs. La même incertitude règne dans toutes les religions primitives : Hésiode, Homère, Ovide, ont chacun leur théogonie; il en existait d'autres de leur temps; chaque poëte et chaque temple avait probablement la sienne. Mais l'imagination a des bornes; il y a des fables plus répandues et plus acceptables que d'autres. On voit donc, en Chine comme ailleurs, les mêmes mythes revenir plusieurs fois, accompagnés de noms différents. Plusieurs dieux chinois, par exemple, sont conçus dans le sein d'une femme par l'opération d'un rayon de soleil ou d'une fleur et à la suite d'une vision céleste; leur naissance, qui a souvent lieu après une gestation de quatorze mois ou davantage, est signalée par de grandes lueurs et par des émanations parfumées qui se répandent au loin. Tous les dieux et les saints sont d'une intelligence précoce; dès l'âge le plus tendre, ils entendent tous les livres; quelques-uns luttent ou contre un dragon qu'ils écrasent, ou contre les diables qu'ils renferment dans l'enfer. Les fables de l'hydre de Lerne, du serpent Python, de la défaite des Titans, celle même des pommes d'or du jardin des Hespérides, se retrouvent dans la mythologie chinoise; non qu'on les y ait portées, mais parce que ces fictions étaient naturelles à l'esprit humain.

Une certaine disposition à croire à la métempsycose a, de plus, amené les mythologues à attribuer à un même personnage, Lao-tsö ou Kwan-yin, par exemple, plu-

sieurs apparitions et incarnations successives, et à supposer, de plus, que des femmes saintes pouvaient se confondre dans Kwan-yin ou devenir Kwan-yin, comme des hommes saints deviennent Bouddha. Je ferai remarquer ici que les légendes des dieux et des saints chinois, loin d'être immorales comme celles des dieux grecs et romains, sont, au contraire, empreintes d'une morale assez pure : la bienfaisance, le sacrifice de soi-même, la vie ascétique, sont les principales marques de la divinité et de la sainteté aux yeux des Chinois.

Les personnages de la hiérarchie céleste reçoivent différents titres.

Celui de Hleñ ou Hlön, donné à Confucius et aux sages, comme à l'empereur, est le plus sérieux et le plus estimé : on peut le traduire par *saint* ou *vénérable*.

Celui de Pŭ-sa, ou Boddhisattva, appartient à certains personnages bouddhiques, comme celui de Sön, ou saint, à des personnages moins importants : ce dernier titre est souvent donné aux religieux. Le titre de Tsŭ-ssö paraît avoir la même valeur que celui de Pŭ-sa.

Dans la religion ou plutôt dans l'olympe du Tao, on distingue des Hlañ-ti, ou des Ta-ti, ou des Ti, c'est-à-dire des souverains, des seigneurs, des archanges; des Wañ, c'est-à-dire des rois, des princes ou des anges. Saint Augustin, si je ne me trompe, a dit qu'il en était des dieux comme des bêtes, qui sont mâles et femelles : les Chinois ont des génies ou divinités mâles, des génies ou divinités femelles; les premiers sont appelés Hlen, et les autres Nyañ-nyañ. Ces génies président à des phénomènes naturels ou dispensent diverses faveurs. Ils sont célestes et bons; ils appartiennent au Yañ. On leur oppose les diables, Kwey, qui sont terrestres et méchants et appartiennent au Yin. Cette façon de concevoir les Hlen et les Kwey n'est pas celle des philosophes, mais c'est celle des temples et du peuple. Un proverbe voudrait que les Hlen ne fussent rien de plus que les hommes : on leur adresse cependant des prières et on leur fait des sacrifices ou des offrandes. Les Kwey sont redoutés, mais on ne leur offre point de sacrifices; on les combat plus qu'on ne les conjure; leur rôle est très-infime, et si les faux dieux, au lieu d'être une création de l'esprit, sont des démons, j'oserai demander ce que peuvent être les faux diables.

Le titre de Syen est donné à un certain nombre de personnages célestes; les Chinois citent surtout les huit Syen, mais on pourrait en compter au moins une douzaine de plus sans sortir des régions bien connues de l'olympe. Tous les Syen paraissent avoir vécu sur la terre; l'existence de quelques-uns paraît récente. Il y en a de mâles et de femelles. « Avancer en âge et ne pas mourir, disent les Chinois, c'est être Syen. » Ils disent encore qu'il y a cinq choses qui sont Syen : le ciel, les dieux, la terre, l'eau et l'âme humaine. On peut, dès lors, considérer le mot Syen comme signifiant immortel, impérissable.

Les principaux dieux ne reçoivent aucun des titres qui précèdent : ces titres seraient au-dessous de leur dignité : à plus forte raison ne saurait-on les employer, comme on l'a proposé pour le mot Hien, à la définition du dieu suprême. Plusieurs génies qui président à des phénomènes naturels portent seulement le nom de ces phénomènes, qu'ils personnifient entièrement.

Quelques astres sont, sous leur propre nom, l'objet d'un culte ; d'autres ont pour gardiens des hommes ou des femmes célèbres, des héros, d'anciens empereurs : la même pratique avait cours chez les Grecs.

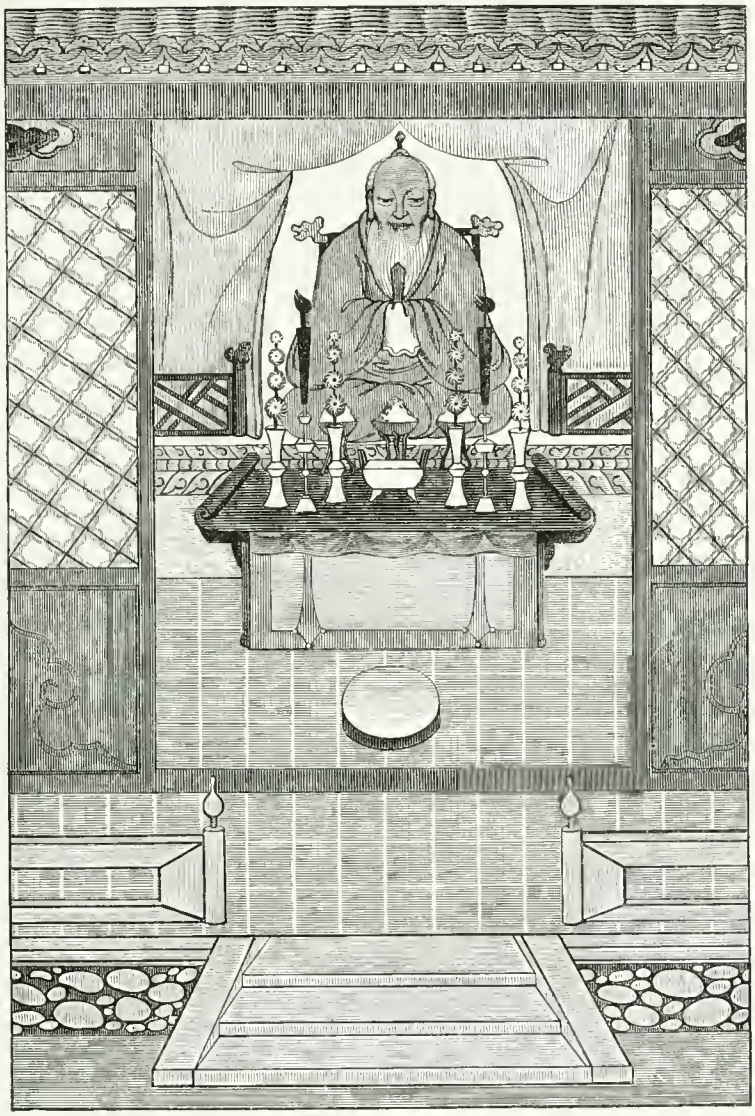
Quelques titres peuvent être indifféremment attribués, tantôt isolément, tantôt ensemble, à une même divinité. Tyen-xo, ou la reine du ciel, peut être qualifiée de Nyañ-nyañ : mais on n'oserait qualifier ainsi Kwan-yin, qui est Pɤ-sa ; le dieu de la guerre, Kwañ fɤ-tsö, est appelé quelquefois Hieñ-men kwañ fɤ-tsö pɤ-sa, ou le saint génie Kwañ fɤ-tsö boddhisattva : étrange accumulation de titres incompatibles les uns avec les autres, autant qu'avec le personnage auquel la dévotion les applique.

D'après l'ouvrage intitulé Hien syen tɤñ-kyen, qui donne avec un certain développement les légendes des génies et des saints, Hyuen-myuen mañ-jen, c'est-à-dire l'éternel, immatériel, suprême, donna par son souffle naissance à cinq êtres qualifiés de Xwa-men et de ȣ fan, c'est-à-dire les cinq points, parce qu'ils gouvernent : Hɤei-tmin-tsö le nord, Xwañ-lao le centre, Tmen-tsin-tsö le sud, Mɤ-kɤñ l'est, et Kin-mɤ l'ouest. Ils règnent aussi sur les cinq éléments, les cinq planètes, etc.

Mɤ-kɤñ, appelé aussi Tɤñ wañ-kɤñ, était mâle : c'est le roi des Hien ou génies ; Kin-mɤ, appelée aussi Si wañ-mɤ, était femelle : c'est la reine des Nyañ-nyañ. Mɤ-kɤñ et Kin-mɤ peuplèrent le monde, non point à l'aide du procédé dont l'idée se présenterait le plus naturellement à l'esprit, mais par une opération de haute alchimie : ils tirèrent d'un mélange chauffé dans un fourneau deux enfants dont l'un, Yin-örl, était mâle, et l'autre, Tsa-nyu, était femelle. Ce nouveau couple donna le jour à deux individus de chaque sexe ; la seconde génération en produisit le double ; la troisième, cinquante-six, etc. Pour les philosophes, ces enfants sont des monades.

Hyuen-myuen mañ-jen est figuré dans le Hien syen tɤñ-kyen ; je ne l'ai, toutefois, jamais rencontré dans les temples, ni sur les tableaux de l'olympe. Le haut de ces tableaux est occupé presque toujours par Yu-ti ; quelquefois, cependant, on y voit deux personnages plus importants que lui : ce sont Yuan-mö, qui paraît être le chef nominal de toutes les sectes chinoises et est parfois confondu avec Hyuen-myuen mañ-jen, et Liñ-pao, que beaucoup regardent comme le plus grand des dieux. On considère assez généralement Lao-tsö comme une incarnation de Liñ-pao. Yuan mö et Liñ-pao portent au sommet de la tête une petite couronne de forme particulière ; ils sont assis sur des trônes fermés par une bande semi-circulaire, au milieu de

laquelle on voit une tête d'animal qui se rattache par un pied à trois griffes au bas du trône; on peut y voir aussi une sorte de ceinture ou d'anneau : quelquefois tous deux tiennent des kwey; quelquefois aussi Yuan-mö a la main levée comme pour



AUTEL DÉDIÉ A LAO-TSÖ, OU LAO-KYUN.

Dans les tableaux, Lao-tsö est souvent représenté à cheval sur un bœuf.

bénir, et Liñ-pao tient l'espèce de sceptre appelé jɤ-i. Ces deux divinités, de même que Yu-ti, ont habituellement la tête ceinte d'une auréole.

Yu-ti, ou Yu-xwañ ta-ti, appelé quelquefois Yu-xwañ mañ-ti, est regardé comme le dieu de Confucius ou son protecteur céleste; c'est le roi du ciel et le grand juge des

morts. D'après une de ses légendes exposée dans le *Chinese Repository*, il est fils d'une reine qui, ayant eu une vision de Lao-tsö, se trouva enceinte de vingt mois. Le corps de Yu-ti était lumineux en naissant. Dès son enfance, il se signala par sa bienfaisance; devenu roi, il confia le gouvernement de l'État à ses ministres et se retira dans les montagnes de Pɤ-miñ pour y mener la vie d'anachorète. C'est de là qu'il fut enlevé au ciel, où il jouit d'une existence sans fin.

On dit qu'il a reparu trois mille deux cents fois sur la terre pour enseigner le peuple, soigner les malades, répandre la paix et le bonheur autour de lui. Son culte, qui est ancien, parait n'avoir acquis beaucoup d'importance que depuis Tmin-tsɤñ des Sɤñ, c'est-à-dire depuis le commencement du onzième siècle de notre ère. On le représente sur un trône surmonté d'un dais : il est richement vêtu et porte une coiffure d'un genre particulier; il tient un kwey vert; derrière lui, deux serviteurs, l'un mâle, nommé Kin-tɤñ, et l'autre femelle, nommé Yu-nyu, qui personnifient peut-être des étoiles, tiennent des sortes de grands éventails appelés tmö-yen, sur lesquels sont quelquefois figurés des espèces de trèfles. Près de Yu-ti se tiennent quatre personnages qualifiés de Tyen-ssö, ou docteurs célestes, comme les pontifes du Tao, et coiffés comme Yu-mö et Liñ-pao. Il est défendu par deux guerriers appelés Lin-kwan ou Wan-lin kwan, et Wɤ-kyu; le premier est rouge, le second est noir. Il a de plus un courrier nommé Tyen-tsao, qu'on figure à cheval, tenant sur un kwey les pétitions que les mortels ont adressées à Yu-xwañ ta-ti en les brûlant sur ses autels.

Le Sɤ meu ki mentionne un personnage confondu quelquefois avec Yu-ti, mais moins connu, et dont je ne parlerai que parce que sa légende, que le *Chinese Repository* a reproduite, présente un singulier amalgame de faits empruntés à d'autres légendes, ou du moins qui s'y retrouvent. Ce personnage, appelé Hyuen-tyen mañ-ti, s'était incarné trois fois sous les trois empereurs : il revint sous Xwañ-ti, miraculeusement conçu par une reine. A sept ans, il comprenait tous les livres. Ayant quitté ses parents, il embrassa la vie ascétique : Dieu lui apparut alors. On lui prête une taille énorme et une figure étrange. Il fut enlevé au ciel, où les cinq Hañ-ti, envoyés par les trois purs, San tsiñ, vinrent le recevoir. Ayant eu à combattre le roi diabolique des neuf cieux, il le vainquit : le roi diabolique se métamorphosa en tortue et en dragon; mais Hyuen-tyen mañ-ti écrasa ce dragon. Il renferma ensuite les diables dans la caverne de Foñ-tɤ. Il triompha aussi du roi des singes : ce trait indien complète sa légende.

Les cinq Hañ-ti sont les Ɤ fan dont j'ai parlé plus haut : on les a qualifiés de Hañ-ti à une certaine époque et dans certains livres; mais ces livres ne font point autorité. Les trois purs, San tsiñ, pourraient être Yuen-mö, Liñ-pao et Yu-ti; en général, cependant, on en fait trois êtres à part, à savoir : Yu-tsiñ, Hañ-tsiñ et Tai-

OLYMPE CHINOIS (Ire PLANCHE).

Tai-yin. Yu-xwañ ta-ti. Tai-yañ.
Tsi sin. Kwei-sin. Tao-mou. Leou sin.
Tchen-wou ta-ti. Fou-chi. Ti-tsañ wañ. Liñ-pao.

Ce tableau, non plus que les suivants, ne comprend pas tous les personnages secondaires mentionnés dans le texte. Le texte fera reconnaître ceux qu'il a été possible de placer dans le dessin.

tsiñ ; ils sont encore appelés Yuen-mö tyen-tsun, Hyuen-myao tyen-tsun et Tai-mañ Lao-tuun, c'est-à-dire le principe antérieur honoré dans le ciel, l'être mystérieux honoré dans le ciel, et le très-haut Lao-tuun, ou Lao-kyun, c'est-à-dire Lao-tsö.

Il y a d'autres trinités encore ; il y a les trois Yuen : Hañ-yuen, Tuañ-yuen et Hya-yuen ; ou le principe d'en haut, c'est-à-dire céleste ; le principe moyen, c'est-à-dire terrestre, et le principe d'en bas, c'est-à-dire le principe des eaux. D'après le Hen-syen tañ-kyen, Hañ-yuen est une divinité femelle qui entre en rapport avec Xo-tö, ou la terre reine, femelle aussi, qui représente la terre, et il n'est pas question des deux autres Yuen.

Il y a une trinité représentative du ciel, de la terre et de l'homme, San tsay : on appelle collectivement les trois individus qui la forment San kwan ta-ti.

Il y en a une aussi représentative des trois religions ; elle se compose de Hö-kya wen-fo, ou Bouddha ; Tai-mañ lao-tuun, ou Lao-tsö, et Ta-tueñ tui-ueñ, ou Confucius : leurs auréoles sont appelées Hen-kwan, et, par les bouddhistes, Fo-kwan.

Tai-yi, honoré aussi d'une auréole et coiffé comme Liñ-pao, rappelle une théorie philosophique et cosmogonique dont j'ai parlé plus haut.

Parmi les divinités primitives, ou les génies primitifs, il faut citer les cinq montagnes, ö yo, qui portent les noms des cinq points, les trois empereurs céleste, terrestre et humain, et enfin les premiers habitants de la terre.

Pan-kö, qui avait devancé les trois empereurs, avait vécu dix-huit mille ans, croissant de six pieds par jour : il avait taillé les cieux ; des débris de son corps s'étaient formées les montagnes, les rivières, etc., mythe qui rappelle celui d'Ouranos ; il avait écrit l'histoire du monde sur la carapace d'une tortue, que malheureusement on n'a pas retrouvée. La Chine a des épilogueurs comme la Grèce : les derniers Grecs disaient que les plus célèbres de leurs dieux n'étaient que d'anciens rois, et s'empressaient de signaler l'emplacement réel ou prétendu de leurs tombeaux. On a dit aussi en Chine que Pan-kö, après avoir eu dix-sept enfants, mourut à Tsin myen xo-kyen fö, dans le Tui-li, et qu'on y montre encore son tombeau. Je ne sais si on le montre, mais l'expérience m'a convaincu qu'il n'est pas, en ce genre, de chose qu'on ne puisse montrer.

Xwañ-lao enseigna aux hommes l'art de lier des radeaux : les uns allèrent vers l'orient, les autres vers l'occident, etc. ; la Chine, point de départ, resta le royaume du centre, Tuañ-kwo.

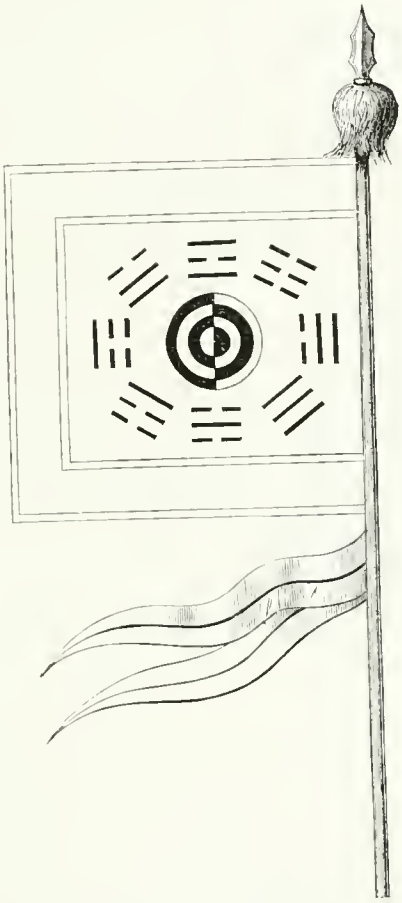
Yeö-tsao mö construisit le premier des cabanes ; il disparut âgé seulement de trois cents ans, enlevé sans doute au ciel comme Romulus, le Mohdi et dom Sébastien de Portugal.

Sö-jen mö découvrit l'art d'allumer le feu et celui de cuire les aliments.

Syen-yuan mö fit les premiers chariots; de son temps vivait Kwan-mao lao-jen, qui disparut à l'âge de trois mille ans : c'est un des patrons de la longévité.

Tmɤ-yɤñ mö est cité après Syen-yuan dans divers ouvrages.

Fɤ-mi, ou Fɤ-mi mö, avait, dit-on, le corps d'un serpent, la tête d'un homme, des yeux ronds, deux cornes et deux dents de morse. Sa fable a été regardée cependant,



LE DRAPEAU DES HUIT ARMÉES.

par des gens qui se prétendaient graves, comme le commencement de la certitude historique. Sa femme s'appelait Nyu-wo; son instituteur, nommé Tsañ-ki, inventa l'écriture (1); Fɤ-mi lui-même inventa les pa kwa, c'est-à-dire ces huit figures, composées chacune de trois traits simples ou doublés par rupture, qui donnent naissance à d'autres figures de quatre traits, etc. Leibniz y a vu des nombres écrits dans un système d'arithmétique binaire; la Chine n'y a jamais vu que la représentation de

(1) On attribue encore cette même invention à un certain Tsañ-chyé, qui vivait sous Xwañ-ti.

quelques idées simples, telles que le nom des éléments ou de quelques objets communs, et ceux des huit principaux airs de vent. La ligne pleine est yañ, la ligne brisée est yin : deux lignes pleines sont tai yañ, ou le yañ parfait ; deux lignes brisées tai yin, ou le yin parfait. Le ciel est représenté par trois lignes pleines ; la terre, par trois lignes brisées. Je donne ici, d'après un ouvrage chinois sur l'art de la guerre, ces huit figures entourant un tai ki, telles qu'elles sont placées sur le drapeau des huit armées, c'est-à-dire de l'armée réunie tout entière sous un seul chef. Le signe placé en haut marque le midi ; celui placé en bas, le nord, etc. Du Halde a attribué à ces signes une valeur géographique et des positions respectives différentes. Je ne sais sur quoi il s'est basé pour le faire : le dessin ci-joint est extrait d'un ouvrage chinois très-étendu, où il se trouve accompagné de l'explication que j'en donne ici, explication qui s'accorde entièrement avec celle que je trouve dans les commentaires du Hы-kiñ et d'autres anciens livres.

Hön-nыñ mö, appelé aussi Yen-ti, cultiva le premier la terre.

Kыñ-sön syuen-yuen travailla le premier les cinq métaux, fabriqua des outils, des armes, et jusqu'à des balances, remplaça les feuilles d'arbres et les peaux de bêtes par des vêtements tissés et cousus. On lui donne aussi le nom de Xwañ-ti : il était assisté d'un secrétaire ou instituteur du nom de Ta-jao. C'est sous le règne de ce Xwañ-ti qu'on commença à compter par cycles.

Le soleil, ou le génie du soleil, est adoré sous le nom de Tai-yañ sin-tuun, et la lune, ou le génie de la lune, sous celui de Tai-yin sin-tuun : on appelle un autre génie solaire Ji-kыñ, et un autre génie lunaire Yué-kыñ. Le culte du soleil conduit habituellement à celui du feu, représentation terrestre de la puissance solaire. Ce culte est un de ceux que la raison peut le mieux s'expliquer. Le soleil, en effet, est, d'après le témoignage non rectifié de nos sens, le plus beau et le plus grand des astres : l'instinct et la science nous disent que c'est par lui que tout se meut et vit dans le monde ; que c'est par lui que circulent l'air et les flots, menés de l'équateur aux pôles, ramenés des pôles vers l'équateur, l'eau soulevée en nuages et portée de l'Océan à ces cimes élevées d'où elle redescend en torrents et en fleuves. On ne doit donc pas être surpris de voir le culte du soleil, culte officiel, mais délaissé, moins important en Chine que dans d'autres contrées, s'y présenter cependant, comme chez les anciens, sous plusieurs formes. En outre des génies du soleil et de la lune, en effet, une divinité existe, qui porte et gouverne ces deux astres : Tao-mы, ce qui signifie peut-être la mère des constellations appelées Tao, traverse le ciel sur un char rapide ; comme à plusieurs autres dieux ou déesses, on lui donne souvent trois yeux ; elle a huit bras ; deux de ses mains sont jointes pour prier et bénir ; les autres portent le soleil, la lune, un globe d'où s'échappe le feu, une bannière, une lance, un arc :

quelquefois les bouddhistes, au lieu de l'arc, de la lance, du feu, etc., lui donnent un livre, une fleur de lotus, un vase, une cloche, et la font asseoir sur le lotus. Souvent aussi, au lieu d'un char, elle monte une sorte de cylindre tournant. Tao-mɤ est accompagnée d'ordinaire de deux suivantes, Tɤñ nyu, dont l'une tient un plat qui paraît contenir une tête de porc, et dont l'autre tient un éventail. On voit encore derrière elle Yuen-kin-nyañ, qui paraît présider à la confection des étoffes de soie et qui porte un kwey, et Tsyañ-kwan, satellite à visage sombre, armé seulement d'une espèce de crosse.

Les astres le plus particulièrement honorés sont ensuite :

Tsö-wei sin, ou l'étoile de Tsö-wey, la première du ciel, accompagnée de son valet Noé-kyen ;

Pei-tao tsi sin, ou les sept étoiles de la Grande-Ourse : on compte encore sept autres astres, qui sont le soleil, la lune et cinq planètes ;

Nan-tao leɤ sin, ou les six étoiles de la constellation appelée Nan-tao ou Tao du Sud. Les catalogues sont trop incomplets et trop variables pour me permettre d'établir la synonymie de cette constellation, non plus que celle des deux étoiles Tsö-wey et Noé-kyen.

Loei-tsɤ est le dieu du tonnerre ; il a sous ses ordres Loei-kɤñ, qui lance la foudre en frappant une fusée avec un marteau, et Tyen-mɤ, appelée aussi Tyen-mön, qui produit les éclairs et fait entendre les roulements du tonnerre à l'aide de deux disques de métal. Il a de plus un secrétaire, ou pan-kwan : il est difficile d'imaginer ce qu'il en peut faire, à moins qu'il ne lui fasse tenir un registre d'observations météorologiques ; celui-là au moins serait sérieux parmi tant d'autres qui, rédigés au hasard des souvenirs, servent seulement à mystifier la science.

Wañ-mɤ, la mère reine, la première femme du ciel, est représentée à cheval sur un paon ou un foñ-xwañ.

Tmeñ-wɤ ta-ti règne sur toutes les eaux, douces ou salées. On le représente assis, la tête nue et une épée à la main : à ses pieds on voit une tortue autour de laquelle s'enroule un serpent rouge (1) ; un guerrier placé derrière lui déploie un étendard où se peint une constellation de sept étoiles qui est peut-être la Grande-Ourse.

Kin-lɤñ-ssö ta-wañ, figuré à l'avant d'un navire, son épée à la main, accompagné de deux guerriers dont l'un porte son étendard, gouverne la mer et les dragons. Les dragons, cependant, ont un roi de leur espèce, Xaé-lɤñ wañ ; mais cet aborigène, ce

(1) Cette tortue est un des quatre animaux fabuleux. Les trois autres sont le dragon, le ki-lin et le foñ-xwañ. D'autres animaux ont, du reste, leur fable. L'union de la tortue et du serpent est un des mythes les plus anciens de la Chine.

OLYMPE CHINOIS (2e PLANCHE).

Kwan-yin. Wañ-mou. Loei-tsou.

Fou. Yao-wañ. Xaé-louñ wañ. Kin-louñ-ssö ta-wañ.

Lou Chao Tañ kin-yuañ ti

natif, est soumis à Kin-lʊñ-ssö comme un roi barbare pouvait l'être à Pompée ou comme un sultan asiatique peut encore l'être au gentilhomme anglais qui règne à Calcutta.

C'est le roi des dragons qui envoie la pluie et Sao-tsin-kʊ qui ramène le beau temps et la sécheresse. Le feu a sa personnification dans Xʊo-men : son visage et ses vêtements sont de la couleur du feu ; il a un œil au milieu du front : il tient à la main une boule ou un disque d'où s'échappent des flammes ; il a deux assistants, dont l'un est militaire et l'autre civil.

Confucius est quelquefois représenté sur les Tsʊñ-men (tableaux qui représentent le panthéon chinois) : son visage est un peu bronzé ; ses cheveux et sa barbe sont très-noirs ; ses yeux sont vifs, son front bombé vers le milieu. Il va sans dire que ce n'est qu'un portrait de convention. Cette représentation de Confucius répugne d'ailleurs à ses disciples ; elle n'existe pas dans ses temples, et a souvent été interdite par l'autorité.

Le dieu des belles-lettres est Wen-tmañ ti-tmun : sa robe est habituellement violette ou jaune ; il tient à la main un jʊ-i ; il est accompagné de son disciple Tmʊ-i et de deux Шʊ-tʊñ. Une sorte de diable noir ou rouge, couronné parfois d'un cercle d'or que ferme une fleur de lis ou une étoile, touche, avec un pinceau rouge, le front de ceux qui doivent réussir dans les examens : on l'appelle Koï-sin ou Kwei-sin ; on le regarde comme personnifiant l'étoile polaire.

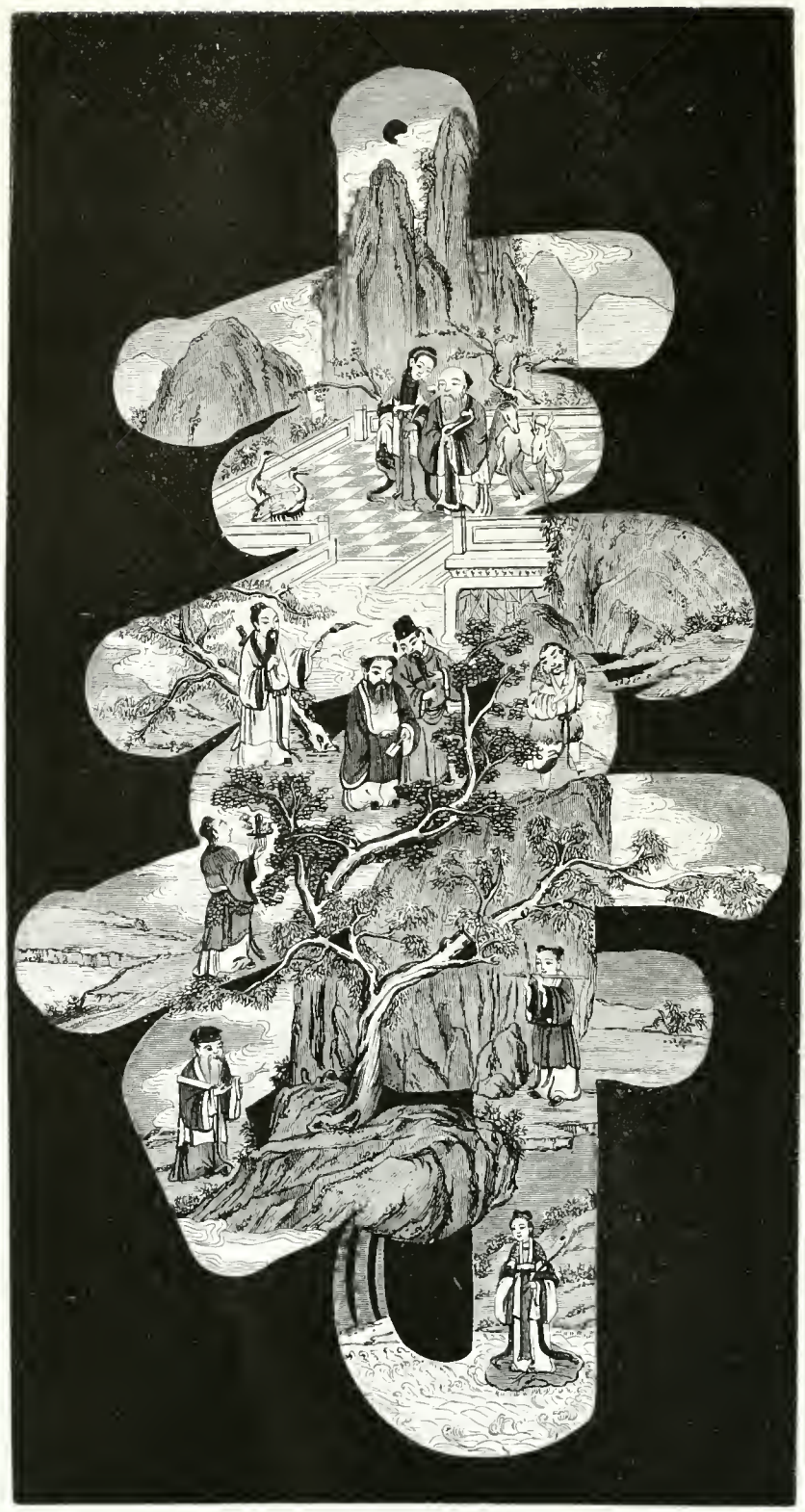
Le dieu de la guerre est Kwañ-fʊ-tsö. C'est en même temps un personnage littéraire : aussi l'appelle-t-on quelquefois Wen-wʊ-meñ-men, le saint génie littéraire et guerrier. Il est assisté de son fils adoptif, Kwañ-piñ, et d'un soldat à figure rébarbative, qui est armé d'une pertuisane et s'appelle Tmeʊ-tsan.

Leʊ-moñ tsiañ-kyun, ou le général Leʊ-moñ, Yañ-kyen et d'autres héros chinois, sont aussi l'objet d'un certain culte, de la part surtout des militaires.

Les militaires ont aussi des dieux qui leur dispensent la fortune : ce sont les Ɣ-lʊ tsaï-men. On les représente sous les traits de cinq guerriers richement vêtus, portant des lingots ou des objets précieux, et suivis d'un porte-étendard.

Les non-militaires vénèrent deux autres divinités chargées également de distribuer la richesse entre les mortels : ce sont Tsaï-men, ou mieux Fʊ-to tsaï-men, qui tient un lingot d'or à la main, et Hoan-tan, personnage à figure sombre, qui tient le même objet et porte de plus le bâton appelé pyen. Tsaï-men a deux assistants nommés Tmao-tsaï tʊñ-ssö et Li-mö syen-kwan : le premier donne des héritages, des trésors ; le second préside à la vente dans les boutiques.

Hoan-tan est servi par Kin-lun, qui tient une roue d'or d'où s'échappent des flammes, et Jʊ-i, qui tient une sorte de sceptre. Les noms de ces deux assistants sont



LE CARACTÈRE CHAO.

Syen-touñ-nyu, Nan-tchi lao-jen.
Lu-touñ-piň, Xan-tchouñ-li, Tsae-kwo-kyeou, Tyé-kwai-li.
Lan-tsae-xo. Xan-syañ-tsö.
Tchañ-kwo-lao. Xo-syen-kou.

ceux des objets qu'ils portent. Le premier est souvent coiffé d'un bonnet en forme de tête d'éléphant, et le second d'un bonnet surmonté d'un lion bleu. Tsaï-men a, de plus, un courrier nommé Ma-kwñ. Tsaï-men est peut-être le dieu ou le génie chinois qui a le plus d'autels : il a pour chapelles toutes les boutiques et pour dévots tous les Chinois, grands appréciateurs de l'argent, ardents au travail qui le procure comme au plaisir dans lequel il se dissipe.

Trois Sin, génies ou étoiles, à savoir, Fw, Lw et Hfao, donnent le bonheur ou le bien-être, l'avancement, la longévité. La prospérité a encore son génie à part, qu'on appelle Fw-tsö : c'est à peu près le même personnage que Fw; on le représente cependant à part.

Le caractère mao, longévité, tracé de cent manières différentes ou d'une grande dimension, se détachant sur un fond de couleur foncée et couvert d'images de dieux ou de génies, est offert à des gens âgés, ou par des enfants à leurs parents, comme un souhait de longue vie. Je donne ici la réduction d'un grand tableau de ce genre.

Tuañ-syen est le génie de la fécondité; on le représente armé d'un arc.

Xwa-men préside aux fleurs; Hli-men à la joie.

Deux jeunes enfants appelés Xo-xo örl mön-syen, ou simplement Xo-xo, dont l'un porte une boîte et l'autre une fleur de nénuphar, apaisent la colère, dissipent les soucis, et rappellent ces vers d'Alfred de Musset :

> Combien peuvent sur nous, pour guérir toute peine,
> Ces deux signes jumeaux de paix et de bonheur,
> Jeunesse de visage et jeunesse de cœur !

Un autre génie, appelé Low-xaé, remplit souvent le même rôle. On lui attribue la pêche et la possession de la grenouille à trois pattes, appelée tuan, qui est un talisman des plus précieux.

Huit petits génies (Pa syen) représentent encore la gaieté, le bien-être, la longévité, etc. Je crois inutile de raconter leurs légendes; leurs noms sont : Xan-tuwñ-li, Xo-sien-kw, Xan-siañ-tsö, Tsao-kwo-kyew, Lu-twñ-piñ, Tuañ-kwo-lao, Tié-kwaï-li, Lan-tsaé-xo. On peut y ajouter Nan-tui lao-jen et Syen-twñ-nyu.

Le génie de la médecine est Yao-wañ : on le représente tenant une fiole et accompagné d'un disciple qui porte ses livres. On voit quelquefois auprès de lui un tigre et un dragon qui, ayant été guéris par lui, se croient obligés de vivre toujours à ses côtés. Il y a encore un dieu protecteur des médecins nommé Liñ ta-ti.

Yen-kwan-men, qui est mâle, et Yen-kwan nyañ-nyañ, qui est femelle, guérissent les maux d'yeux; ils portent un œil à la main.

LES HUIT GÉNIES (PA SYEN). — D'APRÈS UN TABLEAU CHINOIS.

Xan-tchouñ-li.
Xo-syen-kou.
Lu-touñ-piñ.
Xan-syañ-tsö.
Tyé-kwai-li.
Tsao-kwo-kyeou.
Lan-tsaé-yo
Tchañ-kwo-lao.

Tmen-tsö nyañ-nyañ et Hla-men guérissent la rougeole ou une maladie analogue.

Tao-men guérit la variole.

Tɤ-tyen ta-ti guérit les maladies contagieuses en général.

Tsɤi-men nyañ-nyañ préside aux accouchements.

Sɤñ-tsö nyañ-nyañ donne aux femmes la fécondité.

Etc., etc.

Parmi les protecteurs des arts utiles, nous trouvons encore :

Lɤ-pan et Tmañ-pan, patrons des forgerons, maçons, charpentiers, etc.; Tsao-tmun, qui préside à la cuisine, comme Tmu-men à la fabrication du papier; Tmu-nyu-sin, au tissage; Xwañ-pɤo, à la filature du coton; Li-tae-pa, ou Li-pa-pae, à la fabrication du vin, ou plutôt des eaux-de-vie de riz, de sorgho et de blé, que boivent les Chinois. On le représente souvent entouré de grains, de fourneaux et d'alambics.

Parmi les dieux lares et pénates, patrons des lieux habités ou de l'agriculture, je citerai :

Tmeñ-xwañ : suivant qu'il préside au gouvernement de tout l'empire, d'une préfecture ou d'une sous-préfecture, on l'appelle Tɤ, Fɤ, ou Hlyen, Tmen-xwañ. C'est un personnage officiel : il a ses temples dans tous les chefs-lieux de province, de district, et dans la plupart des villes; il en a trois à Pékin. On lui donne le titre de Lao-yé, comme à certains magistrats. On voit à la porte de ses temples les quatre lions de pierre qui décorent l'entrée des ya-mön, ou habitations des magistrats, et dans la principale cour des mêmes temples le vase ou brûle-parfums de bronze appelé meñ-yu tiñ. Un dicton populaire dit qu'on peut tromper les magistrats, mais qu'on ne saurait tromper Tmeñ-xwañ. Je parlerai plus tard du rôle de Tmeñ-xwañ comme juge des morts et intercesseur.

Ɤ-men-mɤ, tenant un jɤ-i et accompagnée de son serviteur Kya-yuan, a d'ordinaire autour d'elle ses cinq fils, ou Hlön-men, et leurs cinq femmes, Ɤ-mön nyañ-nyañ, qui sont les gardiens des champs et des tombeaux.

Il y a aussi les génies des cinq directions ou points, Ɤ-lɤ men; le génie des communes, Hlö-men ou Hlö lao-yé; celui des hameaux, Tɤ-ti lao-yé :

Celui du sol, des maisons et de la propriété, T'ɤ-ti men, qu'il ne faut pas confondre avec le précédent;

Tsin-tsyen tɤñ-tsö, qui garde les puits; Ma-men, Nyeɤ-men, Hlö-men, ou les génies des chevaux, des bœufs, des serpents.

Les deux génies des portes, Men-men : l'un, qui est blanc et d'un visage agréable, s'appelle Tsin-mao-pao, et encore Tsin-kyɤñ : il porte une sorte de bâton nommé kiyen; l'autre, qui est noir et d'une figure repoussante, s'appelle Yu-tmu-kɤñ, et encore Xɤ-kyen-tö : il porte une autre espèce de bâton nommé pyen.

OLYMPE CHINOIS (3e PLANCHE).

Xo-xo.
Tcheñ-xwan, Li-chö.

Kwañ-fou-tsö, Kouñ-tsö, Wen-tchañ ti-tchun, Choan-tan, Tsai-chen.

Tyen-tsao.

Nan-tchi lao-jen, Syen-touñ-nyu.

Ou-lou tsai-chen.

Loou-xae.

T'aï-man mö kan-tan détourne le mauvais œil et le mauvais souffle. On place souvent, devant les boutiques ou les champs, son idole faite en pierre et très-pesante, afin d'empêcher le bonheur de s'enfuir, comme un presse-papier empêche un papier d'être emporté par le vent.

Tsañ-men est le génie des greniers; Tao-men, celui du riz, qu'on appelle tao lorsqu'il n'est pas vanné.

Xɤ-men et Too-men président à l'emploi des mesures appelées xɤ ($^1/_2$ tan) et too ($^1/_{10}$ de tan).

Kyañ-tai-kɤñ, général et ministre de Wɤ-wañ, fondateur de la dynastie des Tmeɤ, tient les diables en respect et distribue aux génies les emplois célestes.

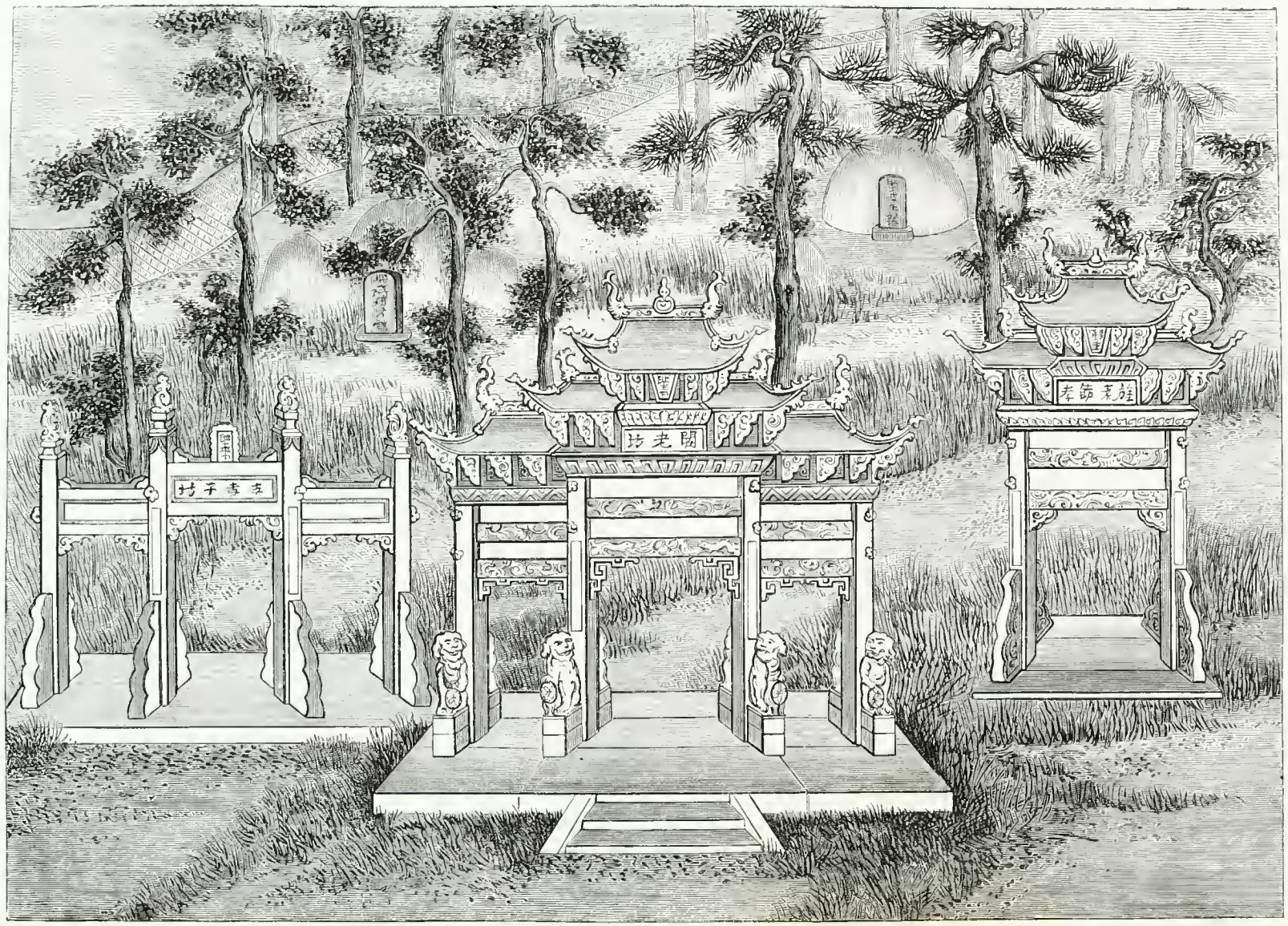
Tmɤñ-kwé est le premier d'entre les morts : on le représente quelquefois s'amusant à faire partir des fusées sur la tête d'un diable qui paraît très-effrayé.

Enfin, les Chinois admettent toujours parmi leurs dieux et figurent au milieu de l'olympe, sous des traits de convention, l'empereur régnant, l'empereur actuel (Tañ-kin xwañ-ti).

Il arrive souvent que des héros, des hommes bienfaisants, des femmes d'une grande vertu, sont élevés au rang des dieux, ou plutôt proclamés saints, canonisés : le sentiment public y suffit quelquefois; quelquefois aussi l'initiative vient du gouvernement : un décret impérial suffit à nommer ou à révoquer un saint. C'est à des généraux morts en défendant une ville ou en livrant une grande bataille que ces honneurs sont le plus souvent décernés : ces généraux deviennent alors les patrons des villes dans lesquelles s'élèvent leurs autels. Xɤñ-meñ ta-wañ est ainsi le défenseur de Canton : lorsque la ville est menacée par quelque ennemi, c'est à lui que le peuple vient demander secours.

Un exemple montrera comment on arrive à la sainteté. En 1840, Tmen xwa-tmeñ, général chinois, avait à défendre Wɤ-sɤñ contre les Anglais. C'était un homme pieux, compatissant aux autres, dur à lui-même, et dont les habitudes étaient des plus simples; les paysans, qu'il protégeait contre toute violence, l'appelaient le vieux Bouddha, Lao-fo. Il avait déployé une grande activité dans ses préparatifs; mais l'inégalité des armes ne lui laissait aucune chance de vaincre. Quand le jour du combat fut venu, il revêtit ses vêtements de cour et adressa des prières ferventes au ciel et à la terre. Il combattit avec un grand courage : criblé de balles, il succomba en invoquant le ciel et le visage tourné dans la direction de la demeure impériale. Le peuple consterné criait alors : « Le grand mur (le boulevard) de la Chine est brisé; qu'allons-nous devenir! »

Dix jours après sa mort on retrouva son cadavre, qui, dit son biographe, Hya sañ-tsö, de Sɤñ-kyañ fɤ, n'était nullement décomposé. L'empereur ordonna qu'il lui



ARCS COMMÉMORATIFS ET TOMBEAUX.

A la piété filiale de Li.

Par décret à un ministre

A la piété conjugale

fût élevé des tablettes dans les temples de deux villes, et accorda certains honneurs à sa famille. Une statue qui, dit-on, lui ressemble beaucoup, en fut faite, et, vêtue comme il l'était, a été placée dans le temple de Tuen-xwañ, à Chang-haï. Le bruit se répandit aussi dans le pays que Tuen xwa-tuen avait fait connaître aux visiteurs du temple de la divination de Ssü-kyañ qu'il avait, à son arrivée dans le ciel, été promu à la dignité de second général du tonnerre.

Il y a dans cette histoire, comme dans toute histoire humaine, quelque chose de noble et quelque chose de ridicule : la fin gâte le commencement. Il n'en est pas moins certain qu'en tout pays la mémoire de ce soldat modeste et dévoué eût été honorée par le prince et par le peuple ; et il faut songer que ce que nous regardons comme le plus glorieux peut paraître ridicule à d'autres. Caïus Duillius marchait, dit-on, dans Rome, précédé d'un joueur de flûte ; c'était un grand honneur en ce temps-là. Nous avons bien aussi notre joueur de flûte, qui fera sourire ceux qui nous suivront, et parmi nos histoires il y a plus d'une fable : nous ne sommes ni les moins menteurs, ni les moins crédules d'entre les hommes.

On rencontre souvent des arcs, pai-fañ, commémoratifs de la vertu d'un magistrat, de la chasteté d'une vierge ou d'une veuve, de la piété filiale ou conjugale. Une inscription verticale, placée en haut du monument, indique à qui il est dû ; on y lit habituellement les mots : Hfön tuu, *Par décret saint,* c'est-à-dire par ordre de l'empereur. Une inscription horizontale, placée un peu plus bas, fait connaître l'objet du monument. Dans la gravure ci-jointe, on remarquera trois arcs : celui qui est à gauche est dédié à la piété filiale de Li (Li myao-tsö fañ) ; celui du milieu, à un ministre (Kwo-lao fañ ; le mot de Kwo-lao est rendu, dans le langage actuel, par celui de Ta-muo-ssö). On voit figurer à la base de ce monument, ou fañ, les quatre lions officiels. L'arc, enfin, qui se trouve à droite porte les mots : Tsin pyao tsyé-myao, qui signifient : « Moi (l'empereur), je manifeste ou j'honore la piété des épouses. »

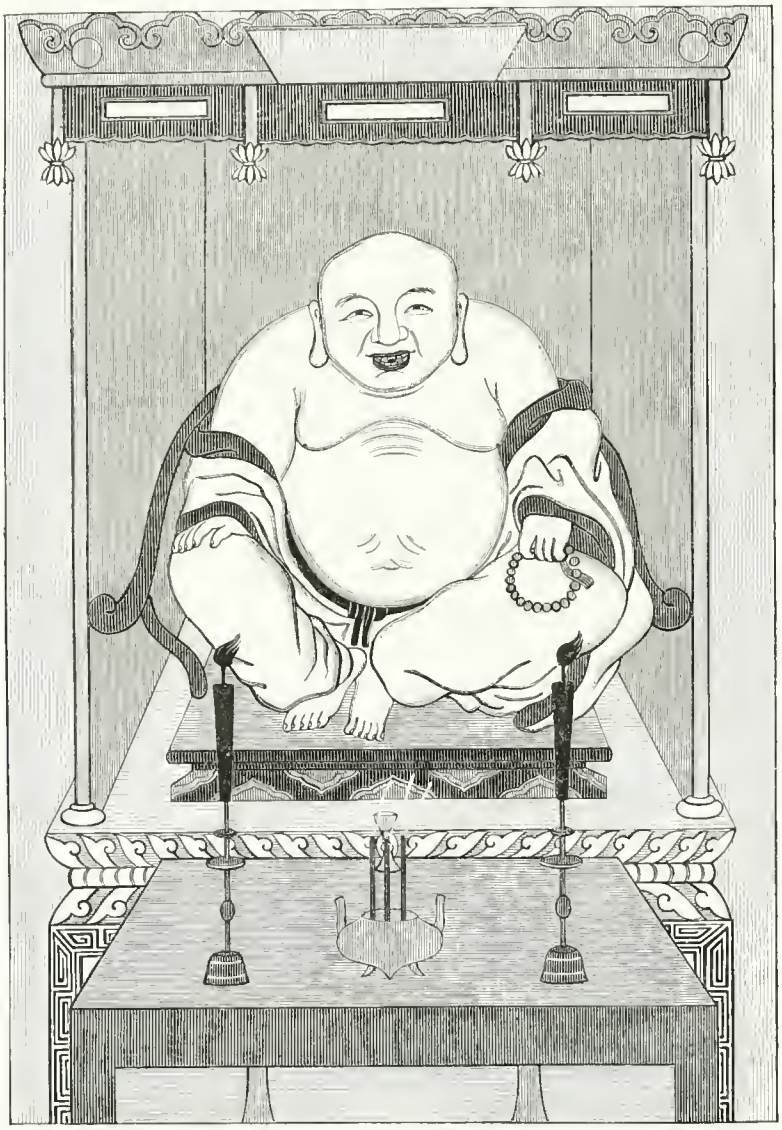
BOUDDHISME CHINOIS

Date de Bouddha. — Légende de Bouddha. — Apôtres bouddhistes. — Caractère du bouddhisme. — Doctrine bouddhique. — Préceptes moraux. — Kwan-chö-yin. — Diverses Kwan-yin. — La reine du ciel. — Les dix-huit saints.

Le personnage que les Chinois appellent Hö-kya a-ni fo, et que nous appelons, comme les Indous, Bouddha ou le Bouddha, naquit à Kapila-Vastu, dans l'Inde centrale, près des montagnes du Népaul. Les Chinois et les Japonais placent sa naissance au onzième siècle avant notre ère; d'autres Asiatiques, au septième ou sixième seulement; dans un discours sur l'histoire du bouddhisme, lu à Boston. M. le professeur Salisbury la rapporte à l'an 320 avant Jésus-Christ.

La dernière de ces dates me paraît trop rapprochée de nous; la distance qui sépare les autres est peut-être plus apparente que réelle : les Chinois et les Japonais placent, en effet, la naissance de Bouddha au huitième jour du quatrième mois de la vingt-quatrième année de Tmao-wañ des Tmcu. D'après la chronologie connue en Europe et assez acceptée en Chine, publiée sous le titre de San yuen kya-tsö, la vingt-quatrième année de Tmao-wañ serait l'année 1028 avant notre ère; mais on doit remarquer que plusieurs des princes mentionnés après Tmao-wañ ont été nommés pour la première fois dans des ouvrages très-postérieurs à leur temps, ce qui rend leur existence extrêmement douteuse; que la durée moyenne des règnes, au nombre de trente et un, qui suivent celui de Tmao-wañ et appartiennent à la même dynastie, serait d'environ vingt-cinq ans, tandis que pour les époques mieux étudiées de l'histoire chinoise elle est seulement de seize ans et demi. En réduisant à une moyenne de seize ans et demi les trente et un règnes, on placerait la naissance de Bouddha au commencement du huitième siècle avant notre ère; et si l'on supprimait les règnes les plus douteux, vers le milieu du septième siècle.

Le Bouddha appartenait à la caste des guerriers et à la tribu de Çakya, en chinois Hiö-kya. Sa mère, Maya, était l'épouse d'un petit roi; elle lui donna le nom de Siddharta.



AUTEL DÉDIÉ A FO (BOUDDHA).

La statue de Fo est dorée.

Dans la théorie bouddhique, comme dans la théorie cosmogonique des Chinois, le monde croît, décroît et se renouvelle sans cesse. Des bouddhistes ont dit qu'on pourrait exprimer son âge par l'unité suivie de quatre mille et quelques centaines

de zéros; c'est-à-dire, dit Rémusat, par une ligne de chiffres ayant 44000 pieds de long. C'était une façon grossière de faire entendre qu'il n'a pas commencé. L'humanité croît et décroît comme le monde; la notion de la sagesse, la pratique du bien, diminuent pendant de longs siècles : un instructeur céleste, un Bouddha, paraît alors, qui rappelle les hommes à la vertu. Avant Siddharta, pendant onze de ces périodes immenses appelées Kalpas, il en avait déjà paru soit un, soit quatre, soit sept, suivant les uns; soit des milliers, suivant d'autres. Peut-être n'étaient-ce là que les apparitions successives d'un même Bouddha : les uns disent que Bouddha doit reparaître; d'autres, qu'il a reparu souvent; d'autres, enfin, qu'il est constamment présent sur la terre : le pontife du Thibet en serait une incarnation.

Les légendes chinoises racontent que Bouddha vint, pour sauver les hommes, prendre une forme humaine dans le sein de Maya, qui le porta quatorze mois. Des prodiges accompagnèrent sa naissance : il rugit comme un lion ou un tigre, et en reçut le nom de Çakya sinha (lion ou tigre de Çakya); les dieux et les esprits se réjouirent et lui rendirent hommage. Il était d'une beauté extraordinaire : ses perfections, qui ne nous paraîtraient pas telles, ont été énumérées et décrites dans les livres de sa secte : il suffit de dire ici qu'il avait une protubérance au front, les cheveux bleus et bouclés, les ongles bronzés, et la peau de la couleur de l'or; ses statues sont en conséquence dorées, et l'on croit qu'il apparaît toujours sous les traits d'un homme d'or. A l'âge de sept ans, il possédait toutes les connaissances humaines. Élevé en prince, uni à une princesse accomplie, il fut d'abord le roi de la jeunesse; peu à peu, cependant, il arrivait à reconnaître l'inanité des choses terrestres : ne trouvant dans la matière rien de fixe ni de durable, il n'y vit rien de vrai, ni rien qui doive être estimé; il se réfugia donc dans l'idée abstraite de l'être sans limite, sans forme, sans substance, et, protestant contre le monde des sens, contre tout ce qui seulement paraît exister, il fut regardé comme l'apôtre de l'athéisme et du néant.

Il s'affranchit des chaînes du monde et se réfugia dans la solitude; « car, dit-il, celui qui est libre peut seul délivrer les autres » : on l'appela alors Çakya monni, ou le moine de Çakya. Séparé des hommes, il fut visité par les démons, qui le tentèrent vainement, soit en cherchant à l'effrayer, soit en cherchant à exciter ses sens. Après des austérités qui épouvantaient les dieux, s'étant revêtu d'un linceul arraché d'un tombeau et lavé dans une mare, il se mit à parcourir la terre pour annoncer aux hommes la règle du salut. Comme il avait rejeté les traditions du temple en revêtant un sordide haillon, il rejeta celles de la loi en choisissant ses disciples, sans distinction de sexe, de rang ou de caste; les hommes ne furent inégaux devant lui que par la vertu. On l'appela le grand mendiant (maha bhikshou) : ses disciples aussi s'honorèrent du titre de mendiant. Il prêcha à Bénarès les brahmanes et les adorateurs

du feu ; il convertit sa tribu ; le roi de Magadha fut son disciple. Il se retira pour composer un livre, auquel deux autres furent ajoutés depuis par ses disciples réunis en concile. Son livre est un recueil d'aphorismes ; les autres se rapportent à la métaphysique et aux règles de la vie religieuse. Il mourut enfin, ou plutôt il alla se confondre dans l'infini, sans substance et sans forme ; il rentra dans le Nirvana, que les Chinois appellent Nie-pan. « Quoique son corps ait été brûlé, dit un dictionnaire bouddhique cité par M. S. Julien, le corps de la loi, c'est-à-dire sa nature spirituelle, immatérielle et subtile comme l'éther, existe perpétuellement. »

Après sa mort, sa doctrine envahit peu à peu les divers royaumes de l'Inde : elle enlevait à la caste des prêtres sa redoutable et stérile puissance ; elle avait donc pour elle les rois et le peuple. La secte cependant ne tarda pas à décliner : trois conciles ne lui donnèrent point l'unité ; leur but était surtout la réforme des religieux, et le nom de concile qu'on leur donne est assurément mal choisi. Mais, même dans leur humble tâche, ils n'eurent point beaucoup de succès : les prêtres réagirent contre la secte divisée, bientôt affaiblie ; sa précoce décadence fut le signal de sa proscription. Persécutée au cinquième siècle de notre ère, elle fut, au septième, entièrement expulsée du continent indien.

Le bouddhisme n'avait atteint le Thibet et le Japon qu'en 307 et en 418 ; mais il avait pénétré en Chine beaucoup plus tôt : on attribue généralement son introduction à Miñ-ti, de la dynastie des Xan. En 65 de notre ère, ce prince, ayant vu en songe un homme d'or, envoya chercher dans l'Inde les enseignements du bouddhisme.

Beaucoup de Chinois disent que Bouddha avait visité la Chine : cette opinion n'est pas soutenable ; mais le dictionnaire de Kañ-mi assure que déjà sous Hi xwan-ti, des Tsin, c'est-à-dire au troisième siècle avant le Christ, et vers le temps ou Mégasthène rencontrait dans l'Inde des sarmanes (çramanas, prêtres bouddhistes), il avait paru en Chine des ma-mön : on les avait emprisonnés, et un homme d'or avait ouvert les portes de leur prison. Sous Xan wu-ti, ou le Wu-ti des Xan, un siècle plus tard, on avait obtenu de l'Inde une image de Bouddha (Fo syañ), et ce sont, dit-on, les traits de cette image qui ont été constamment reproduits depuis dans les temples chinois.

Au commencement du cinquième siècle, le bouddhiste Fa-myen (Fa hian) avait visité l'Inde, et en avait rapporté des livres qui furent traduits en 418. Un siècle plus tard, deux autres pèlerins, Xwei-señ et Suñ-yun, parcoururent une partie des mêmes contrées. Au septième siècle, Hiyuen-tsañ, après un voyage plus étendu, revenait avec de nouveaux livres qu'il traduisait en 695. Les remarquables travaux de Rémusat, MM. Fr. Neumann et S. Julien, ont vulgarisé parmi nous ces relations.

Un Indou, appelé en Chine Fo-tu-tmeñ, était venu prêcher le bouddhisme au quatrième siècle ; ses miracles avaient opéré de nombreuses conversions. Avec Ta-mo,

prince indien et patriarche bouddhique, les chefs de la religion bouddhique avaient, au cinquième siècle, quitté l'Inde pour la Chine. Ils avaient rencontré en Chine quelque opposition : on avait un instant persécuté le bouddhisme ; plusieurs princes cependant lui avaient été favorables, avaient accepté ses règles, concouru même à traduire ses livres. En 950, l'empereur Kyen-ti avait envoyé dans l'Inde trois cents religieux chargés de lui en rapporter de nouveaux. La religion nationale ne fit pas obstacle au bouddhisme : il devait y avoir, et il y eut entre les prêtres des deux sectes quelque rivalité ; mais le Tao n'avait point de théologie, ou, s'il en avait une, son dieu (ou sa voie, ou sa raison, tao), vide et nul, sans pensée, sans action, sans nom qui puisse vraiment l'exprimer, ne pouvait s'effrayer de l'infini bouddhique ; et le bouddhisme, qui ne niait aucun dieu et était seulement indifférent, n'avait rien qui l'empêchât de sacrifier à la superstition publique et d'accepter toutes ses idoles.

Lao-tsö semble avoir voulu montrer seulement aux hommes une route vers le bien : c'est le sens que, d'après M. S. Julien, le mot *tao* paraît présenter le plus ordinairement dans ses écrits.

De même Bouddha a prétendu seulement enseigner une règle de conduite ; Lao-tsö recommande le silence, la méditation, le non-agir (wu wey) : telle est la pratique du Tao ; elle rend l'homme supérieur à tout ce qui est humain ; elle le fait triompher de la douleur et de la mort : cette doctrine est celle de Bouddha tout aussi bien que de Lao-tsö. Si Bouddha a détrôné les prêtres, il ne semble pas avoir combattu les dieux. Comme Lao-tsö et Confucius, s'il a laissé dans l'ombre la question de l'existence de Dieu, c'est peut-être qu'il regardait cette existence comme hors de doute et de discussion ; tout son enseignement moral la suppose, et cependant ses théories de l'éternité du monde semblent la repousser. Mais le bouddhisme ne consiste point dans un ensemble de dogmes nettement définis ; ce qui le constitue, c'est une certaine forme de la vie religieuse et l'hommage rendu à celui qui a institué cette forme, qui, bien qu'elle ait varié, bien qu'elle se soit corrompue, est la seule chose vivante que le bouddhisme puisse montrer.

Le bouddhisme va loin dans cette voie, lorsqu'il déclare qu'il y a quatre-vingt-quatre mille routes qui mènent au salut ; qu'en les suivant, c'est-à-dire en suivant une religion quelconque, on y arrive, comme la fourmi arrive au sommet d'une montagne ; mais que le culte de Bouddha, c'est-à-dire le culte contemplatif, mène l'homme au salut comme un vaisseau rapidement porté par les flots, les vents et ses voiles largement tendues. On voit dans des livres de dévotion le dessin de ce vaisseau, appelé Po-jo. Sur une de ses bannières, on lit : « Pour le monde très-heureux » ; et sur une autre : « Pour les régions occidentales. » Ces devises rappellent cette île des bienheureux où Ulysse reçut de Minos des préceptes moraux si singuliers.

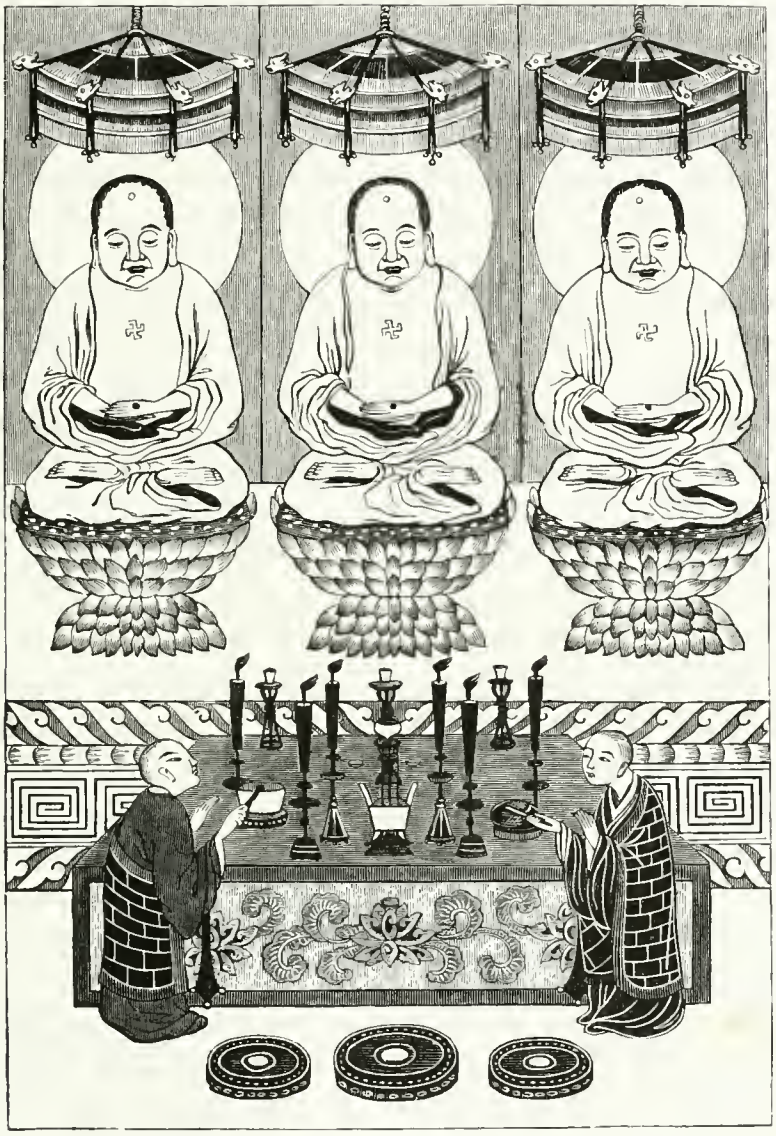
Le bouddhisme, au moins en Chine, c'est-à-dire sur son plus vaste théâtre, est sans foi, et n'a aucune conséquence qui puisse se reconnaître, soit dans les mœurs publiques, soit dans le gouvernement de l'État. Ceux qui ont connu le bouddhisme en Chine, et même ailleurs, lisent toujours avec surprise ce qu'on en écrit en Europe : il leur serait impossible, s'ils ne voyaient dans certains livres le mot de bouddhisme à chaque page, de deviner que c'est du bouddhisme qu'il y est question. Le savant Medhurst exprime, dans le *Chinese Repository,* avec plus d'autorité que moi, ce même sentiment : « J'ai, dit-il, passé six ans au milieu des bouddhistes, dans différentes contrées, et je puis déclarer aux savants de l'Europe que ces prétendus principes du bouddhisme, qu'ils ont fait surgir des livres des bibliothèques d'université, sont aussi peu admis par les sectateurs de Bouddha que les doctrines chrétiennes elles-mêmes. »

Assurément ce bouddhisme des livres a dans ces livres une existence; il a pu même exister, en quelque lieu et en un certain temps, en dehors de ces livres. Mais le christianisme est tout autre chose : il a des symboles autrement arrêtés, en supposant que le bouddhisme en ait d'une espèce quelconque : il a eu des conciles plus sérieux et des docteurs plus éminents. Quelle ne serait cependant pas l'erreur d'un Chinois qui chercherait dans saint Augustin la religion des paysans russes, ou dans quelques légendes irlandaises celle des Français? Le bouddhisme a si peu d'unité qu'on ne saurait en compter les formes, qui ne se comptent pas elles-mêmes et ne cherchent pas à savoir en quoi elles diffèrent l'une de l'autre; il a si peu de principes que, lorsque les prêtres de ses diverses fractions paraissent confesser des doctrines opposées, lorsqu'ils déclarent, par exemple, que le Nirvana est la vie éternelle, ou le néant complet, ou un terme moyen qu'ils arrivent peut-être à concevoir, nous ne saurions vraiment dire lesquels sont orthodoxes et lesquels sont hérétiques. Sur Bouddha même ils ne sont point d'accord, et ce désaccord leur est indifférent.

M. Barthélemy Saint-Hilaire, qui a beaucoup insisté sur le caractère et les effets de la doctrine du Nirvana, qu'il déclare être celle ou aboutir à celle du néant final, reconnaît cependant, avec une grande raison, le peu de netteté et le peu de puissance des doctrines attribuées au bouddhisme, et il cite ces lignes de Voltaire, que les philosophes et les savants ne liront jamais assez : « Prétendre que ces peuples sont athées est la même imputation que si l'on disait qu'ils sont anticartésiens; ils ne sont ni pour ni contre Descartes : ce sont de vrais enfants. Un enfant n'est ni athée ni déiste; il n'est rien. »

Les livres et les doctrines du bouddhisme, c'est-à-dire de ce qui fut ou de ce qui aurait pu être le bouddhisme, ont été étudiés et discutés par nos plus éminents orientalistes comme par nos métaphysiciens les plus profonds. Je n'ai point assez de science, je ne possède pas assez la métaphysique, et je ne suis pas assez maître en

l'art d'écrire pour remuer après eux les grands problèmes qu'ils ont soulevés. J'accomplirai une tâche plus modeste, mais d'une utilité pratique très-réelle, en donnant



AUTEL DÉDIÉ A LA TRINITÉ BOUDDHIQUE (SAN TSUN TA FO).

Deux prêtres, tête nue, vêtus du manteau rouge rayé d'or, célèbrent l'office. Sur l'autel on remarque un brûle-parfums et des chandeliers. Devant l'autel, des coussins ou prie-Dieu. Les images de Bouddha sont dorées et portent les saints stigmates sur le front, les mains et la poitrine : ce dernier stigmate s'appelle wan.

ici le peu que j'ai pu apprendre des notions religieuses des bouddhistes chinois. Ce peu sera peut-être tout ce qu'eux-mêmes ou du moins la grande majorité des gens de

leur espèce en connaissent, et l'explication que j'en donnerai, pour vraisemblable qu'elle me semble, ne les réunirait sans doute pas tous. Je marche ici dans les ténèbres, mais en des sentiers qu'une vraie lumière n'éclaira jamais, et qui ne valent pas la peine d'être éclairés plus complètement.

Les notions que j'expose sont chinoises; elles peuvent n'avoir cours ni dans l'Indo-Chine, ni à Ceylan, ni au Thibet, ni dans les couvents qui entourent Pékin, et que desservent des religieux à robe et chapeau jaunes soumis au pontife thibétain.

Les Chinois reconnaissent trois Bouddhas, ou du moins trois Bouddhas principaux, comme les tao-ssö reconnaissent trois êtres purs. On les appelle les trois êtres précieux, San pao et aussi San tsun ta fo.

Le premier en date est celui dont le règne est passé, Kwo-tuu fo; il est appelé O-mi-to fo.

Le second est celui dont le règne subsiste encore, Hyen-tsae fo : c'est Hö-kya a-ni fo, ou celui que nous appelons Bouddha, le véritable et seul fondateur du bouddhisme. Comme présent partout et actuellement venu, on l'appelle encore Ju-lay (en sanscrit, Tathagata).

Le troisième est celui dont le règne viendra, Tsyañ-lai fo : son nom est Mi-lo fo.

On consacre à cette trinité des autels particuliers : les trois Bouddhas y sont représentés sous les mêmes traits, dorés de même, et portant habituellement de même sur le ventre le signe d'heureux présage, appelé, je crois, en sanscrit, svastika, qui se lit en chinois wan, et paraît se confondre avec le signe wan, dix mille, dont la forme est toute différente.

On dit que Fo a trois corps (tuen); mais je crois que cela doit s'entendre des trois puissances Fo, Fa et Señ (en sanscrit, Bouddha, Dharma et Sanga), qui paraissent représenter la connaissance, le verbe, le lien religieux. On peut penser, du reste, que les trois Bouddhas personnifient ces trois puissances auxquelles on paraît attribuer aussi le nom collectif de San-pao.

Les trois Bouddhas peuvent eux-mêmes être considérés comme des êtres collectifs, les saints actuels pouvant devenir Bouddhas en se confondant dans le Bouddha régnant : les Bouddhas du Thibet seraient alors des manifestations successives de Hö-kya a-ni fo.

Le bouddhisme est appelé Fo-kyao, Fo-mön, Fo-fa, etc., c'est-à-dire religion, porte et loi de Fo, etc.; ses adeptes le nomment plus habituellement encore Hö-kyao.

Les Chinois parlent surtout quatre livres, qu'ils appellent Ta-tueñ kiñ, Syao-tueñ kiñ, Kin-kan kiñ et Nyé-pan kiñ. Ce dernier est le livre saint dans lequel est développé le Nirvana; les deux premiers sont probablement les deux véhicules, Mahayana et Hinayana.

Les bouddhistes admettent la métempsycose, leñ-xwey, et l'enfer, ti-yu; ils ont pour principe que le bien et le mal sont récompensé et puni, man nño pao-yin; ils ont dix préceptes, dont les cinq premiers défendent le meurtre, le vol, le mensonge, la luxure, l'ivrognerie, et les cinq autres combattent certaines habitudes de mollesse. Les bouddhistes recommandent la charité, la pureté, la patience, le courage, la contemplation et la science; ils invitent l'homme à maintenir la pureté de ses yeux, de ses oreilles, de son nez, de sa langue, de son cœur et de son corps; ils rappellent l'existence de la douleur; ils attribuent son origine au mal, déclarent que le Nirvana est le remède et la cessation du mal, enseignent la règle de salut par laquelle l'homme s'élève au Nirvana.

C'est par le non-agir, wɤ wey, et la méditation, men (dyana), que l'homme y arrive. La perfection est définie en ces termes : « Hlu ɤ tsi tsin, — pɤ men pɤ myen, — pɤ kya pɤ tsu »; c'est-à-dire, si j'ai bien compris : « Ne pas agir, être absolument aveugle (ou ne pas sentir); pas de race, pas de mort (ne pas engendrer, ne pas tuer); ne pas être épousée, ne pas épouser (pratiquer le célibat). »

La conscience humaine porte toujours et partout des jugements qui se ressemblent : la notion qui nous frappe n'échappait point au passé; ce qui nous paraît vertueux ou sublime a passé pour vertueux ou sublime dans les campements des premiers hommes; une même expression a revêtu de mêmes pensées; et depuis que l'humanité s'agite sur la terre, elle entend et répète les mêmes maximes. « Celui dont le cœur est droit, dit Confucius dans le Tuɤñ-yɤñ, ne fait pas à autrui ce qu'il ne voudrait pas qu'on lui fît à lui-même. » Comme le Christ et comme Salomon, Lao-tsö veut qu'on rende le bien pour le mal. « Le sage, dit-il au 63e chapitre du Tao-tö kiñ, venge ses injures par des bienfaits. » « Il est, dit une vieille sentence asiatique, comme le bois de santal qui parfume la hache qui le coupe. » Cette morale est trop pure peut-être, puisque, répétés d'âge en âge, ses préceptes ne sont point entrés dans la pratique des peuples : il faut que le mal continue à rencontrer le châtiment, il faut que l'homme se défende contre les embûches de l'homme; mais il faut aussi que la justice s'arrête où la vengeance cruelle commencerait; il faut que le pardon désarme le plus fort, et qu'avec la clémence la réconciliation entre dans le monde. L'inerte humanité ne se soulève qu'à des appels puissants; il faut lui montrer un but très-haut, très-éloigné, pour obtenir d'elle seulement quelques pas.

Le Christ a prêché le renoncement du monde et le sacrifice de soi-même; mais il enseigne encore cette active charité, cet ardent amour d'autrui, qui poussent le chrétien à chercher le pauvre pour le recueillir, le malade pour le soigner, l'affligé pour sécher ses larmes. Le bouddhisme veut aussi que l'homme renonce à tout; comme Lao-tsö, il veut que le fort cache sa force, le sage sa vertu, le philosophe sa lumière.

« Ne parlez pas, dit-il, du bien que vous pouvez faire; ne rappelez que les fautes que vous avez commises. » Il veut que l'homme passe muet, aveugle, inoffensif, à travers la vie; il veut qu'indifférent à tout ce qu'il peut subir, et plein d'une pitié sans bornes, il soit reconnaissant aux méchants du mal qu'il en reçoit. « Mais, demande un saint à un bouddhiste qui part pour enseigner les idolâtres, s'ils vous tuent, que penserez-vous d'eux? — Je penserai, répond l'apôtre, qu'ils sont bons, puisqu'ils me délivrent avec peu de douleur d'un corps rempli d'ordures. » Le bouddhisme, cependant, perdu dans les nuages de la contemplation, abaisse rarement ses regards sur la terre, et dédaigne d'apporter un vain soulagement à des souffrances passagères, seulement apparentes, purement imaginaires, et dont l'homme est guéri dès qu'il en détache son âme, dès que, suivant la règle stoïcienne, il refuse de croire à la douleur.

Les bouddhistes chinois honorent particulièrement Ta-mo tsʉ-ssö (Boddhidharma), Ti-tsañ wañ, roi des enfers, Kwan-yin, Tyen-xo et les dix-huit Lʉo-xan.

Ta-mo est l'apôtre de la Chine; son titre de Tsʉ-ssö équivaut à celui de Bouddha, ou au moins de Boddhisattva.

J'ignore la légende de Ti-tsañ wañ; je sais seulement qu'on l'appelle aussi Kwan-ti yu-ti pʉ-sa (Kwan-ti yu-ti Boddhisattva). Ti-tsañ wañ était fils du roi de Syen-lao, contrée de l'Indo-Chine. Bien que très en faveur parmi les tao-ssö, il n'en est pas moins essentiellement bouddhique ; on le représente d'ordinaire monté sur une chimère et coiffé de la couronne bouddhique; il est suivi de son porte-crosse nommé Mʉ-lyen sön, d'une sorte de patron de la richesse nommé Pan-yuan wae, et de deux pan-kwan, ou secrétaires, chargés de tenir note des actions des hommes.

Kwan-yin, ou Kwan-mö-yin, c'est-à-dire *voyant la rétribution des mortels,* ou encore Kwan-tsö-tsae, et en sanscrit, d'après une identification que je ne suis pas à même de contrôler, Avalôkitêçvara, ne doit pas être confondu avec la reine du ciel, Tyen-xo, dont le culte est analogue au sien, mais n'a ni la même puissance, ni la même extension, ni une date aussi ancienne.

Le culte de Kwan-yin, en effet, intimement associé à celui de Bouddha, à celui du Tao, et sans doute à d'autres encore, plus ancien peut-être que le bouddhisme, est répandu dans la plus grande partie de l'Asie orientale, Inde, Indo-Chine, Chine, Japon, Thibet, Asie centrale. Il serait difficile cependant de dire si Kwan-yin est une divinité, un Bouddha ou un Boddhisattva, c'est-à-dire un futur Bouddha. Si l'on interroge à cet égard les livres ou les prêtres, on en recevra les réponses les plus diverses : on sera d'autant plus facilement induit en erreur sur la nature et sur la légende de Kwan-yin qu'il y a plusieurs Kwan-yin, qui peuvent être regardés tantôt comme des aspects différents d'une même divinité, tantôt comme des manifestations successives d'un même Bouddha. Vénus, qui avait eu des contrées différentes des

mythes très-différents, et qui sous plusieurs noms et plusieurs formes était l'objet d'un culte si étendu dans l'antiquité, peut aider à comprendre la figure vénérée, mais indécise et mystérieuse de Kwan-yin.

Kwan-yin est presque toujours représenté sous les traits d'une femme. D'après quelques-uns, cependant, Kwan-yin est mâle, et n'est autre qu'un des premiers docteurs du bouddhisme; d'après quelques autres, c'est un être moral dans lequel les deux principes et les deux sexes se confondent. Dieu ou déesse, *quisquis est*, comme on disait à Rome, j'en parlerai ici au féminin, parce que les Chinois se représentent en général Kwan-yin comme une femme. Elle est, dit-on, juste et sévère; elle est affligée et irritée des fautes des hommes, dont elle détourne ses regards : on dit aussi qu'elle est la miséricorde et la bonté même, qu'elle écoute les prières qu'on lui adresse; qu'elle protége les marins et les sauve miraculeusement du naufrage; qu'elle prend pitié de ceux qui souffrent dans l'enfer; qu'elle intercède pour eux, soit près du ciel, soit près de Yu-xwañ ta-ti : cette intercession puissante leur fait obtenir le bénéfice de la métempsycose, qui, en les ramenant sur la terre, les soumet à de nouvelles épreuves et ouvre de nouveau devant eux les routes du salut.

Un livre bouddhiste, le Sɤ-men-ki, rapporte que Kwan-yin, dont le nom était Hhen, naquit d'abord dans le royaume de Kɤ-tmu. Après une première vie, elle naquit de nouveau dans le royaume de Pei-myué. Son père, qui était roi, avait été pour ses crimes condamné par le ciel à n'avoir que des filles : elle était la troisième. A l'âge de neuf ans, elle fit vœu de chasteté, et bientôt se retira dans un couvent bouddhique. Afin de la dégoûter de la vie religieuse, on la soumit aux travaux les plus fatigants et les plus abjects; les dieux et les génies vinrent s'en acquitter à sa place. Son père ayant fait mettre le feu au couvent, elle mordit un de ses doigts, et jetant sur le feu quelques gouttes de sang, l'éteignit à l'instant même. Enlevée plus tard du couvent et enfermée dans le palais, on tenta vainement de vaincre sa constance. Son père donna l'ordre de la décapiter, la hache se brisa; il fit alors étrangler sa fille, un tigre enleva le cadavre. L'âme de Kwan-yin visita les enfers, où elle reçut l'hommage des dieux et des génies infernaux; elle y fut vivement émue des souffrances des damnés. Dans le ciel, elle rencontra Hhö-kia fo, qui l'invita à se rendre dans l'île de Pɤ-to, qui fait partie de l'archipel de Chusan; elle traversa la mer, guidée et servie par les dieux, sur un pont de lotus. Lorsque son âme eut de nouveau quitté la terre, le souverain du ciel, à la demande de Lao-tsö, l'éleva au rang de déesse de la miséricorde et lui donna un trône de lotus; ses parents, qu'elle avait convertis, furent aussi divinisés. Kwan-yin est honorée à Pɤ-to sous le nom de Nan-xaé kwan-mö-yin, ou Kwan-yin de la mer méridionale; c'est sous ce nom que les marins lui rendent un culte très-assidu.

On honore sous le nom de Tsyen mao, et quelquefois de Tsyen mao Tsyen kao, et Tsyen mao Tsyen yen Kwan-yin, une Kwan-yin à mille mains, ou mille mains et mille pieds, ou encore mille mains et mille yeux. On dit que la Kwan-yin de Pŭ-to,

AUTEL DÉDIÉ A LA KWAN-YIN A VISAGE D'OR.

ayant appris que son père malade ne serait guéri que s'il mangeait les chairs des mains de sa fille, se hâta de les arracher et de les lui envoyer; le ciel lui donna alors mille mains. Il y a des Kwan-yin à mille bras, c'est-à-dire à plusieurs bras, au Thibet et à Ceylan; je serais surpris que leur histoire fût la même. Il y a encore une

Kwan-yin à onze faces, Hlö i lyen Kwan-yin; je ne sais pas sa légende. Sön-tsö Kwan-yin, ou la Kwan-yin qui envoie des enfants, tient dans ses bras un enfant qu'elle donne aux femmes stériles.

Kin-lyen ou Kin-myen Kwan-yin, ou la Kwan-yin au visage d'or, particulièrement vénérée à Nankin, a non-seulement le visage, mais encore tout le corps doré, comme celui de Bouddha, et rappelle la *Venus Aurea, Chrysè Aphroditè,* des anciens. Je citerai encore ici la Pae yi Kwan-yin ou la Kwan-yin aux vêtements blancs, à laquelle sont consacrées quelques chapelles.

La Kwan-yin thibétaine, particulièrement honorée par les sectateurs de la religion

KWAN-YIN THIBÉTAINE.

lamaïque, se rencontre fréquemment dans le nord de la Chine : on en fabrique, au Thibet, des images et des statuettes sans nombre, à destination de l'Asie centrale et de la Chine du Nord. Kwan-yin y est habituellement représentée coiffée d'une tiare bouddhique, dont la couronne des prêtres n'est qu'un diminutif, et qui est connue sous le nom de Kwan-yin tao; elle est assise sur le lotus, et tient un vase entre les mains; les statuettes creuses contiennent de petits rouleaux de prières en caractères sanscrits, avec addition de certains caractères employés au Thibet; la base en est fermée d'ordinaire par une pièce de bois ou de métal qui porte le Tai-ki chinois, entouré de fleurs de lis disposées en croix. La fleur de lis, qui ne doit pas être confondue avec le lotus, est un ornement bouddhique et asiatique des plus anciens.

La Kwan-yin qu'on voit le plus souvent figurée en Chine est celle dite aux bambous noirs, Tsö-tmɤ Kwan-yin : assise sur le lotus et près de bambous noirs, elle est enveloppée d'un long vêtement ; près d'elle, au milieu d'une mer agitée et debout sur une feuille de rose ou de nénuphar, est un enfant qui tient les mains jointes et implore la déesse. Quelques-uns le regardent comme son fils adoptif : on l'appelle Hlan-tsae, et encore Xɤñ-xae-örl. Un jeune guerrier nommé Wei-to et Xɤ-fa wei-to, c'est-à-dire Wei-to, le protecteur de la loi (nasr-ed-din), est chargé de la défendre. Dans quelques temples on place son image en face de celle de Kwan-yin, soit dans la même chapelle, soit dans une chapelle placée de l'autre côté de la même cour, afin que les regards de Kwan-yin tombent sur Wei-to, et ne rencontrent pas les hommes et leurs crimes. Kwan-yin a encore près d'elle sa suivante, Lɤñ-nyu, qui tient un vase de forme élancée, rempli d'eau très-pure, tsin pin, duquel sortent quelques branches de

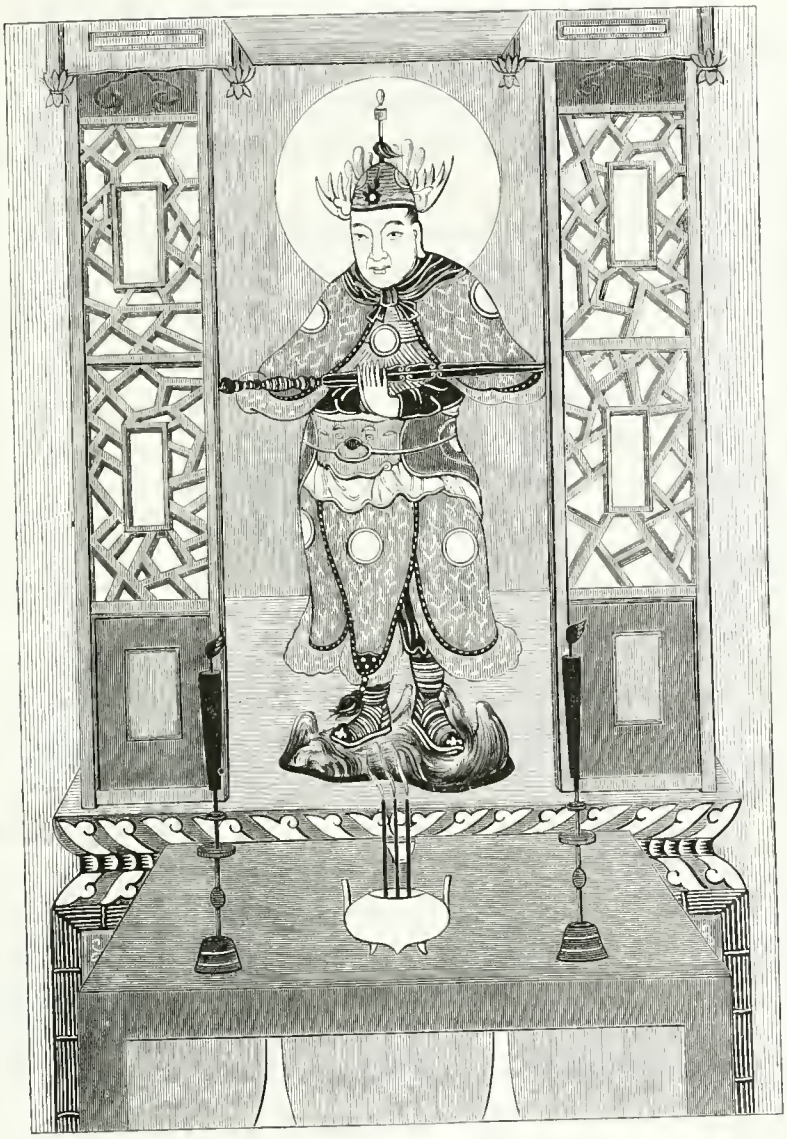
EMBLÈME BOUDDHIQUE FERMANT UNE STATUETTE DE KWAN-YIN.

saule, yañ tmu : ces branches, trempées dans l'eau du vase et secouées sur la terre, amènent une pluie bienfaisante ; secouées sur un cadavre, elles le rendent à la vie. Le même vase est attribué souvent à Bouddha et à plusieurs Lɤo-xan. Au-dessus de la tête de la déesse, on aperçoit dans le ciel une colombe tenant dans son bec un chapelet.

Kwan-yin tient souvent à la main une sorte de chasse-mouche appelé fe-tmen ou yun-tmao. Cet objet, d'un usage commun en Chine, y est souvent attribué aux divinités femelles. Il est à remarquer qu'on le rencontre sur des médailles romaines associé au *prefericulum*, au *pileum*, et peut-être à d'autres emblèmes pontificaux ou auguraux, tels que le *lituus*.

Tyen-xo, ou la reine du ciel, dont le nom était Lin, naquit dans le Fo-kyen, dans le district ou fɤ de Hlin-xwa ; d'après le Sɤ-men-ki, sous les Tañ, et d'après le Tyen-xo meñ-mɤ meñ tsi, ou les Saints vestiges de la sainte mère, reine du ciel, ouvrage que je possède, sous les Sɤñ, en la première année Kyen-lɤñ, c'est-à-dire en la pre-

mière année du règne de Tai-tsu, soit en 960 de notre ère. Sa mère avait reçu en songe, de Kwan-yin, une fleur qu'elle avait avalée; elle conçut alors, et, après quatorze mois, accoucha de Lin, dont la naissance fut marquée par une grande lueur



AUTEL DÉDIÉ A WEI-TO.

En face de l'autel dédié à la Kwan-yin au visage d'or.

céleste et par des parfums exquis dont l'atmosphère fut embaumée. Dès l'âge le plus tendre, Lin fut à même de lire les Kiñ bouddhiques et les livres de Lao-tsö; elle s'attacha surtout aux ouvrages qui traitaient de Kwan-yin, au culte de laquelle elle se

consacra, après avoir fait vœu de chasteté. Une nuit que ses frères étaient en mer, un orage s'éleva; leur navire se remplit d'eau, et ils allaient périr tous si Tyen-xo, prévenue par un songe, ne fût venue en esprit à leur secours. Comme elle n'avait pas été prévenue assez tôt, l'un de ses frères fut noyé.

La mort de Tyen-xo fut accompagnée des mêmes prodiges que sa naissance. Elle a depuis opéré des miracles sans nombre en faveur de ceux qui la prient; elle a sauvé plus d'une fois du naufrage des ambassadeurs et des généraux chinois : aussi des honneurs publics lui ont-ils été, à diverses époques, décernés par le gouvernement. Elle donne aussi des enfants mâles aux femmes qui viennent l'implorer. On l'honore surtout dans le Fo-kyen; son principal temple est à Mei-tmeɤ, dans une île dépendante de Hin-xwa, et dont la principale ville est Piñ-xaé : il est desservi par quelques prêtres, et une centaine de familles y vivent de la fabrication des images et des statuettes de Tyen-xo. Ces images sont placées sur les navires, et l'on brûle devant elles de l'encens et des cierges. On représente souvent Tyen-xo sur un char et sous un dais; elle est accompagnée de deux suivantes, Tɤñ-nyu, et deux esclaves, dont l'un, qui est rouge, Tsyen-li-yen, voit à mille li de distance, c'est-à-dire fort loin, et l'autre, qui est noir, Hun-tɤñ-örl, entend tout ce qui se dit sur la terre et sur les flots; elle est précédée, de plus, de cinq guerriers qui marchent au milieu des eaux : on les appelle Hɤei-fɤ ɤ tsyañ.

Rémusat a publié, d'après un livre japonais, un mémoire sur trente-trois patriarches bouddhiques. La Chine connaît seulement dix-huit personnages appelés Lɤo-xan, en tête desquels figure Hö-kya a-ni fo lui-même. Lɤo-xan, corruption de o-lɤo-xan (o-lo-han), en sanscrit arhan, sert ici à désigner des Bouddhas, ou tout au moins des Boddhisattvas, auxquels on conserve souvent les titres qui désignaient en ce monde leur rang et leurs fonctions religieuses, tels que xo-mañ, prêtre, et tsun-tmö, qui paraît signifier supérieur ou abbé. Les images de ces dix-huit saints se retrouvent dans presque tous les temples bouddhiques : on dit en Chine les dix-huit Arhan, Hö pa lɤo-xan, et encore les dix-huit Syen de Fo, ou les dix-huit Fo, comme on dit en Europe les douze apôtres; on n'en imagine ni un plus grand, ni un moindre nombre. Il est évident, d'ailleurs, que si la religion de quelque livre et celle des temples diffèrent, c'est celle des temples qui mérite vraiment notre intérêt, puisque c'est celle qui vit dans l'âme du peuple, et que, quant aux arhan, si leur histoire véritable nous était accessible, elle n'aurait que peu d'intérêt. Il importe peu de savoir ce qu'ont dit ou fait des idiots, des fous, ou tout au moins des hommes bizarres et exaltés; il importe seulement de savoir à peu près ce que la superstition publique voit en eux.

Celui qui vient après Hö-kya a-ni fo se nomme Mo-o-kya-yé tsun-tmö; c'est sans doute le Mahakaya de Rémusat. Il avait été brahmane et devint Bouddha, après avoir

gardé l'immobilité pendant quatre-vingt-onze ans : on le représente habituellement un livre à la main.

TENTATION DE MA-MIÑ.

Le troisième, brahmane aussi et élève du précédent, se nomme Hö-tsö-pi-tuyes tsun-tuö ; sa légende est assez niaise. Il en est de même de la plupart des autres ; et bien que j'aie pris la peine de les recueillir, je les omettrai ici, me contentant de

noter seulement quelques traits dans lesquels l'esprit bouddhique est plus profondément empreint.

Le quatrième, Ma-miñ tsun-tmö (Açvaghôcha), figure dans la liste de Rémusat, qui assure que ce Boddhisattva est le Pu-sa pris par des Chinois peu instruits pour la déesse de la porcelaine. Je dois dire que Ma-miñ ne ressemble point à une déesse; que c'est Kwan-yin qui a pu être nommée la déesse de la porcelaine, et que ce nom lui a, sans aucun doute, été donné par quelque subrécargue ou quelque marchand de bric-à-brac européen: car il n'y a pas un Chinois, même musulman ou chrétien, qui soit assez ignorant des choses de son pays pour ne pas connaître Kwan-yin, la divinité la plus populaire de toute l'Asie.

Dans le royaume de Xwa-mö, que je ne saurais définir d'une manière plus précise, Ma-miñ, plongé dans la contemplation, fut tenté pendant sept jours par des démons, qui firent apparaître devant lui les formes les plus effrayantes et celles qui étaient le plus propres à séduire ses sens; son âme, séparée de la terre et planant dans le ciel, échappa à toutes les tentations. La gravure que je donne ici de la tentation de Ma-miñ, d'après un tableau chinois souvent reproduit dans les albums bouddhiques et dans les temples, rappelle singulièrement par ses détails certaines tentations de saint Antoine. Il ne serait pas impossible que l'auteur du tableau original, probablement peu ancien, se fût inspiré de gravures européennes importées en Chine par les missionnaires; il faut toutefois remarquer que le personnage de Ma-miñ, dont le dessin est assez habile, et la reproduction de ce personnage au-dessus d'une nuée, sont, comme conception et exécution, purement bouddhiques et purement chinois. On représente souvent Ma-miñ tenté par un dragon d'or.

Kyeu-mo-lwo-to tsun-tmö, probablement Koumarada, était fils de brahmane et natif du royaume de Yué-ti. Ses voyages l'ayant conduit en face d'une grande idole, il lui demanda pourquoi lui qui était bon avait moins de succès que les méchants. L'idole répondit : « Hian mño pao-yin » (Les bons et les méchants seront traités suivant leurs mérites). Il embrassa alors la vie religieuse: les joncs qu'il arrachait autour de sa cabane devenaient des nénuphars : il est devenu Fo.

Lwo-xwo-lwo-to tsun-tmö (Ragourata), après avoir visité cinq Bouddhas, remonta la rivière d'Or, et, suivi d'une foule considérable, se rendit auprès du saint Sen-kia-nan-ti (Senganandi), qui vivait affranchi des besoins du corps et qui lui enseigna les voies de la sainteté. C'est le contraire de ce que rapporte Rémusat; mais cela importe peu à l'histoire.

Hön-tsan tman-ssö s'appelait Tmen : on dit qu'il avait une voix très-forte et une corne sur la tête. Après une vie agitée, il fut ramené au bien par les conseils d'un ami, et devint un modèle de vertu et de sainteté.

Tsʁñ-nyen tman-ssö, dont le nom était Xao, habitait dans sa jeunesse le temple dit Xʁ-tʁñ yuan; il se soumit à la brûlure des neuf points, na kyae, marque des hommes qui se vouent à la contemplation. Il mourut à l'âge de cent vingt ans.

Xwei-tsan tman-ssö était archer et vivait de sa chasse. Un cerf s'étant réfugié dans le temple de Ma-sʁ mñan, Xwei-tsan, qui le poursuivait, se vit arrêter par un religieux qui lui dit d'une voix sévère qu'au lieu de tuer ce cerf il devait se tuer lui-même. Xwei-tsan comprit qu'il devait en lui tuer le vieil homme : il brisa son arc, rasa sa tête, et adopta la vie religieuse. On le représente d'ordinaire avec un cerf couché à ses pieds.

Tsö-tsay tman-tsö (Içvara?) s'appelait Li et vivait dans le royaume de Kiñ-man. Interrogé un jour par le religieux dont il était disciple sur la nature de Fo, il répondit : « Le cœur est Fo. » Par le mot cœur, il faut entendre ici l'âme humaine, qui, suivant les Chinois, a son siége et son symbole dans le cœur. « Mais, lui demanda son maître, y a-t-il d'autres Fo? — Le cœur n'est pas Fo, répondit Tsö-tsay. — Qu'est-ce à dire? reprit le maître. — Cela signifie, dit Tsö-tsay, que dans l'homme méchant le cœur est Fo, mais que l'homme parfait est Fo dans toutes les parties de son être. » Ce qui reviendrait à dire que l'homme se divinise par la vertu; mais que pour méchant qu'il puisse être, sa conscience garde toujours une étincelle de la lumière divine. « Ce n'est pas moi qui vis, disait saint Paul, c'est Jésus-Christ qui vit en moi. »

Tao-tʁñ s'appelait Xo; il était du Lu-kyañ : son père était magistrat. Converti par la lecture du Lin-kya kiñ, il se fit religieux : son directeur, Ma-tso, atteignit, comme Tao-tʁñ, un haut degré de sainteté.

Foñ-yu, du royaume de Tyen-tae, habitait le temple appelé Kwo-tsin ssö. Il avait des cheveux sur tout le front, portait une fourrure et montait un tigre; il chantait et prédisait l'avenir.

Xan-man-tsö, natif de Hi-foñ myen, habitait une froide caverne, ne possédait qu'un livre en écorce d'arbre et vivait des restes d'un couvent voisin.

Hu-tö-tsö, disciple de Foñ-yu, eut des aventures dignes d'un tel maître. Ayant volé des mets offerts aux dieux, il frappa un oiseau qui venait en prendre sa part; mais cet oiseau était Tmyé-lañ pʁ-sa. Effrayé des conséquences de son impiété, Hu-tö-tsö s'enfuit dans le désert et fit pénitence.

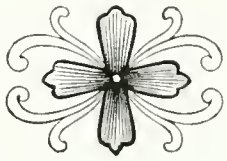
Pʁ-tae xo-mañ, comme Bias, portait tout avec lui; il n'avait point de demeure fixe, mais dormait dans la neige sans en être touché; il parlait un langage inconnu : il prédisait cependant l'avenir; on lui donne parfois trois yeux. Au troisième mois de la troisième année de Tmen-miñ des Leañ, se trouvant assis sur une pierre, à l'est du temple dit Yao-lin ssö, il mourut après avoir prononcé les paroles suivantes : « Mi

lo tmön mi lo, — Fen men tsyen pa i, — Hlö mö mö mö jen, — Hlö jen tsö pɤ mö », — qui paraissent signifier : « Mi-lo était son nom (ou je suis Mi-lo fo); je puis me partager en mille; j'avertis les hommes, ils ne me connaissent pas. »

Nyao-tsao tman-ssö s'appelait Pan. Sa mère, nommée Tmɤ, ayant rêvé qu'elle avalait un rayon de soleil, le conçut. Des prodiges marquèrent sa naissance : à neuf ans, il entra en religion; à vingt ans, il reçut les neuf marques dans le temple dit Kwo-yuan ssö, à Kin-tmeɤ, dans le Xɤ pey. Bientôt il se retira sur le mont Tsin-wan et se logea dans les branches d'un pin, d'où il fut appelé l'oiseau (Nyao). Un magistrat étant venu le visiter, lui représenta que son arbre n'était pas solide. « La situation que j'occupe est inébranlable, répondit-il; la tienne ne l'est pas. — Je n'ai rien à craindre, dit le magistrat. — Tu ne sais pas, reprit le saint, qu'en ce moment même tes administrés se révoltent. » Le magistrat lui ayant demandé quelle était sa religion : « Il faut faire le bien, répondit Nyao-tsao; c'est toute la règle. — Tous les enfants savent cela, s'écria le magistrat. — Les enfants le savent, reprit le saint, et les hommes de quatre-vingts ans n'arrivent pas à l'observer. » Nyao-tsao mourut à l'âge de quatre-vingt-quatre ans, en la quatrième année Tmañ-tmin, soit en la quatrième et dernière année du règne de Mɤ-tsɤñ des Tañ (825 après J.-C.).

Xwei-yuan tman-ssö, dès l'âge le plus tendre, aimait l'étude et passait sa vie à lire les livres de Lao-tsö. Devenu religieux, il posséda la crosse appelée si-tmañ, dont le contact faisait jaillir l'eau de la terre. En frappant ainsi le sol, à Sin-yañ, dans le Kyañ-si, où les habitants souffraient de la sécheresse, il fit tomber une pluie abondante. Il mourut ou se bouddhifia à l'âge de quatre-vingt-trois ans.

Tmɤ-tmö (ou Tmɤ-ti) xo-mañ a une légende inintelligible pour moi. Il résout une énigme en levant le doigt en l'air : c'est dans cette position qu'on le représente.



ENFERS CHINOIS

Doctrine. — Chapelles des morts. — Les dix enfers. — Métempsycose.

Les Chinois n'ont de doctrine bien arrêtée ni sur l'existence de Dieu, ni sur l'avenir reservé à l'homme. Les diverses religions de la Chine, n'ayant ni pontifes sérieux, ni conciles, n'ont point non plus de doctrines fixes. Quand donc on parle de l'enfer des Chinois, on ne saurait prétendre exposer complétement toutes les théories que cette question a pu faire naître. J'ai tenté seulement de fixer les traits communs à la plupart de ces théories, et j'ai cherché la religion chinoise là où seulement on peut la rencontrer, c'est-à-dire dans les convictions populaires, le sentiment général des prêtres, enfin les petits livres qui se vendent le plus (1). J'ai poursuivi cette enquête dans des provinces différentes, et jusque dans la capitale, ce qui me permet de considérer la théorie dont l'exposition va suivre comme la plus généralement admise par l'ensemble du peuple chinois.

Si l'on se plaçait à ce point de vue étroit et faux d'après lequel il y aurait en Chine trois religions, celle de Confucius, ou la religion officielle, celle de Lao-tsö ou du Tao, ou religion nationale, enfin la religion naturalisée de Bouddha, on ne saurait comprendre que le même enfer, expliqué dans le même livre, puisse être admis par les sectateurs de ce qu'on est tenté de prendre pour trois systèmes religieux arrêtés et complets.

(1) Entre autres les révélations de Tan-tchö tsun-tchö, qui fut admis à visiter les enfers et y reçut un livre qu'on pourrait appeler le Guide du damné.

Il en est cependant ainsi : Confucius et ses disciples n'ont point prétendu résoudre le problème de la vie à venir; mais il n'y a pas de sectateur de leur doctrine qui ne révère quelque idole ou n'admette quelque donnée d'un autre culte. On peut donc dire que les sectateurs de Confucius, n'ayant pas d'enfer qui leur soit propre, se servent volontiers de celui des autres.

L'enfer chinois est une sorte de compromis entre les partisans de Tao et ceux de Bouddha. Ils évitent de se damner mutuellement sous le seul prétexte de la religion, bien qu'en théorie la loi de Bouddha regarde le meurtre des animaux comme un grand crime, et que les sectateurs du Tao commettent ce crime sans répugnance. C'est qu'en effet les bouddhistes chinois pourraient dire qu'il y a longtemps qu'ils ont changé tout cela, et que ce qu'ils enseignent et ce qu'ils font eux-mêmes n'a que peu de rapport avec les enseignements ou les actes de leur fondateur. Les dieux, les génies ou les princes de l'enfer sont acceptés également par les deux religions. Chacune, cependant, en révère plus particulièrement quelques-uns, auxquels elle-même a donné naissance. C'est ainsi que quelques fonctions infernales sont exercées à la fois par deux personnages qui semblent représenter les deux cultes. Les deux sectes ne sont pas non plus parfaitement d'accord sur le lieu de l'enfer : les bouddhistes ne le déterminent pas nettement et l'appellent simplement Ti-yu; les tao-ssö, au contraire, le placent sur la terre, ou presque sur la terre, et en font une cité du nom de Foñ-tö tmeñ, dont l'entrée serait dans le Ssö-tmuen. Je suis porté à croire qu'il n'a jamais existé de ville terrestre de ce nom, et il est possible que les tao-ssö du Ssö-tmuen placent l'enfer dans une autre province.

L'enfer des bonzes japonais est régi par un juge suprême des morts nommé, d'après Kaempfer, Jemma O, devant lequel toutes les fautes des hommes viennent se peindre dans un miroir. Les talapoins, ou bonzes siamois, comptent huit grands enfers, entourés chacun de seize et de quarante enfers plus petits, et leur imagination a inventé pour chacun de ces enfers des tortures différentes. Les bonzes chinois sont, pour le plus grand nombre au moins, étrangers à ces deux doctrines. Comme les autres Chinois, ils comptent dix enfers ou régions infernales (Ti-yu), qui comportent soixante-douze étages ou degrés. Tous les morts descendent aux enfers et y sont jugés. Les bons ne font que les traverser pour arriver à une métempsycose heureuse. Les méchants, d'après le nombre et le degré de leurs fautes, y séjournent plus ou moins longtemps, mais non pas éternellement; ce n'est, à proprement parler, qu'un purgatoire dont ils peuvent être délivrés par de pieuses prières ou une sainte intercession. Ce n'est pas qu'il n'y ait dans le bouddhisme des crimes irrémissibles, tels que le parricide et l'expulsion ou la dispersion des prêtres; mais le bouddhisme chinois n'ose pas être si sévère.

Le premier intercesseur auquel on puisse s'adresser en faveur des morts est Tmeñ-xwañ. C'est à sa pagode que les morts sont d'abord portés. On y brûle des pétitions qu'on lui adresse en faveur de ces morts, afin qu'il les recommande à Yu-xwañ ta-ti. De cette pagode, les morts sont habituellement conduits dans celle de Toñ-yo ta-ti : on y présente d'abord le cercueil à l'idole principale, placée dans la partie la plus reculée du temple. A droite et à gauche de cette chapelle, des deux côtés de la cour qui y conduit, se trouvent dix autres chapelles plus petites qui représentent les dix enfers et possèdent chacune la figure d'un des dix princes infernaux.

Pendant dix jours, le cercueil que nous venons de voir présenté à l'idole principale passera par toutes les chapelles en ne s'arrêtant qu'un jour dans chacune d'elles. Ce n'est qu'après ces différentes stations que commencent les cérémonies funéraires dont nous parlerons plus tard. Pour le moment, il vaut mieux nous transporter dans l'enfer, où le mort a déjà, d'ailleurs, pénétré depuis quelque temps.

Le gouvernement suprême des enfers, comme le dernier jugement de tous les morts, appartient à Yu-xwañ ta-ti, qui habite un lieu nommé Lin-syao pao-tyen.

Outre Yu-xwan ta-ti, nous trouvons encore plusieurs dieux dans l'enfer des Chinois. C'est d'abord le demi-dieu Lɤñ-yo ta-ti : il est assis sur un trône ; deux serviteurs placés derrière lui portent des bannières marquées d'une étoile. Il a quatre assistants et un certain nombre de pañ-kwan, qu'il est permis de regarder comme les employés administratifs de l'enfer ; ils compulsent et mettent en ordre les notes des morts.

Après lui vient Ti-tsañ wañ, appelé, sur son oriflamme (fan), seigneur de la religion des enfers.

Foñ-tɤ ta-ti apparaît ensuite. Il a deux bannières marquées de son signe, deux kya-tsyañ chargés de l'informer de ce qui se passe, un employé administratif, sorte de chef du personnel des morts, et un diable inférieur armé de ce que l'on appelle la lance diabolique, qui n'est autre chose qu'un trident. Foñ-tɤ ta-ti est, d'après les tao-ssö, le roi de Foñ-tɤ tmeñ, la ville infernale, ou l'enfer des tao-ssö dont j'ai parlé plus haut. En général, il règne une certaine indécision sur l'étendue des attributions ainsi que sur les honneurs et préséances des dieux.

Tsao-tmun, par exemple, qui est un personnage consacré par la religion du Tao, en même temps qu'il est le dieu de la cuisine, dispute à l'employé de Foñ-tɤ ta-ti la surveillance et l'inscription des actions des hommes. On assure qu'il habite la terre ; que les vivants sont interrogés par lui pendant leur sommeil ; enfin, que le vingt-troisième jour du douzième mois de chaque année il quitte la terre, sur laquelle il ne revient que le trentième jour du même mois, et va rendre ses comptes à Yu-xwañ ta-ti.

Les dieux ou demi-dieux dont je viens de parler constituent avec Tmeñ-xwañ, cité plus haut, le gouvernement supérieur des enfers. Chacun des dix enfers principaux a, de plus, son prince ou son roi (wañ). Celui qui gouverne la première région infernale s'appelle Tsin-kwan : il est assis derrière une table sur laquelle on lit les deux caractères Kʉñ, Kwo (le bien et le mal). Un guerrier à tête de bœuf se tient à sa gauche ; il a, de plus, un écrivain et un disciple. C'est devant lui que les morts franchissent le pont difficile et dangereux appelé Nae-xo kyao : les méchants trébuchent et tombent dans un fossé plein de serpents et d'autres animaux venimeux.

La seconde région est administrée par Tsʉ-kiañ, assisté, comme tous ceux qui vont le suivre, d'un secrétaire ; il a, de plus, à son service un diable à tête de cheval. Sa région s'appelle Xan-piñ ti-yu (enfer de la froide glace), parce que les damnés y sont plongés dans la glace.

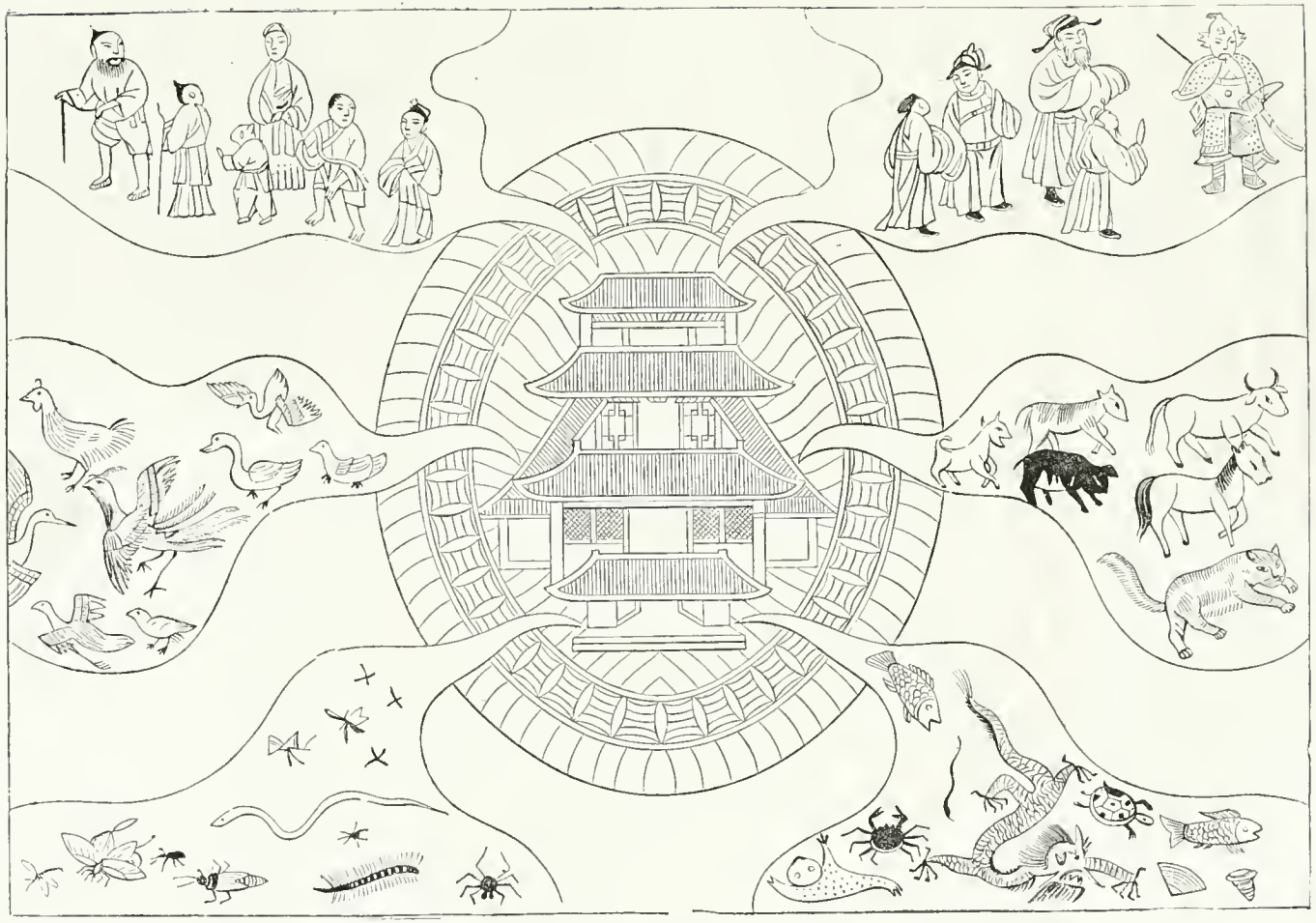
Le roi du troisième enfer, Sʉñ-ti, est également servi par un diable à tête de cheval. La région qui lui est confiée s'appelle Pʉo-tʉ ti-yu (enfer du déchirement des entrailles).

La quatrième région infernale, caractérisée par un bassin de sang pourri (en chinois, mie-ʉ-tmeʉ), dans lequel sont plongés les damnés, appartient à Wʉ-kwan. Il est assisté d'un personnage nommé Ti-fan, qui est vêtu de blanc, porte sur la tête un immense bonnet conique également blanc, écarquille les yeux et tire la langue ; ce qui rend inévitable un rapprochement entre lui et le personnage comique de Pierrot.

Le cinquième enfer est gouverné par Yen-loo, servi par un diable à tête de bœuf. Il ne porte pas, comme les autres princes infernaux, un bonnet de prince, quoiqu'il ait le même titre qu'eux, mais bien un chapeau qui ressemble aux coiffures usitées dans les universités anglaises. Sa région s'appelle Tao-tsyañ-man, ou encore Tsyen-tao-man, à cause des sabres dont le sol est hérissé de toutes parts, et sur lesquels les diables font courir ou précipitent les damnés. C'est là que se rencontre la tour appelée Wañ-myañ tay, sur laquelle montent les morts bons ou méchants, et du haut de laquelle ils peuvent voir ce qui se passe chez eux. L'inventeur de cet enfer suppose assez légèrement, ce me semble, que tout se passe bien chez les bons et que tout va mal chez les méchants.

Le sixième enfer est gouverné par Pyen-tmañ, assisté d'un diable que les Chinois disent très-cruel : cet enfer s'appelle Nñan-tman ti-yu, parce que c'est là que le corps des damnés est lacéré et découpé avec des scies. On y trouve une forteresse où sont enfermés ceux qui, par leurs calomnies, ont fait périr des innocents.

Tai-man, assisté d'un diable à tête de tigre, gouverne le septième enfer, appelé Yeʉ-kwön ti-yu, ou enfer de l'huile bouillante.



LA MÉTEMPSYCOSE.

Gravure extraite d'un livre sur l'Enfer.

Le huitième enfer appartient à Tɤ-mö, assisté d'un employé civil et d'un employé militaire. Cet enfer est appelé Kayé-tañ, et aussi Tmɤ-kyaé ti-yu, c'est-à-dire enfer où l'on ouvre le ventre, ou enfer dans lequel les damnés sont torturés avec des scies.

La neuvième région, Kao-mö ti-yu, ou enfer des chiens dévorants, est administrée par Piñ-töñ, qui a les mêmes assistants que le précédent.

Le dixième enfer, Tmyao-ya ko-mö ti-yu (enfer où l'on brise les dents et où l'on coupe les langues), appartient à Tmɤan-löñ, qui est assisté par un diable à tête de bœuf.

Ici finit la série des enfers. Ceux qui ont le malheur d'y être précipités ne peuvent en sortir que par des prières ferventes adressées à la bienfaisante Kwan-yin, dont l'intercession est toute-puissante.

Les morts ayant achevé de traverser l'enfer, leur sort est placé dans une roue que des diables font tourner; il en sort six genres de métamorphoses : 1° les morts vertueux renaissent au sein de l'opulence, deviennent magistrats, etc.; les autres, suivant leurs mérites, deviennent, 2° mendiants ou prisonniers; 3° oiseaux ; 4° insectes ou serpents; 5° animaux aquatiques ou dragons (cette dernière métamorphose est assez estimée); 6° enfin, quadrupèdes. Bien des gens qui ont occupé un rang élevé dans le monde y reparaissent alors dans une condition tout autre : cette doctrine est assurément consolante. On assure que la plupart des magistrats renaissent une dizaine de fois comme bêtes de somme. Les Chinois attribuent volontiers le mal qui leur arrive aux fautes commises pendant quelque existence antérieure : lorsque j'étais prisonnier à Pékin, mes compagnons expliquaient ainsi ce qui m'était arrivé; ils oubliaient même parfois assez leur propre histoire pour chercher au delà de leur naissance les causes de leur incarcération.

Ce n'est qu'après un nombre variable de transformations que l'homme vertueux arrive, selon les tao-ssö, à vivre d'une vie éternelle et divine; comme dit Lao-tsö, à se confondre avec le Tyen; selon les bouddhistes, à pénétrer dans le ciel occidental, où l'on contemple Bouddha et où l'on entend célébrer ses louanges, ou à rentrer pour jamais dans le néant, ou encore à faire partie de Bouddha, c'est-à-dire peut-être de l'âme universelle du monde, comme l'ont pensé Pythagore et Platon.

CULTE POPULAIRE

Exorcistes. — Bouddhistes. — Religieux. — Vie religieuse. — Temples. — Chapelles. — Usage des temples. Tours. — Monastères. — Fêtes du Tao. — Fêtes bouddhiques. — Cérémonies. — Divination. — Culte domestique.

L'empereur est le seul pontife; mais à côté de cet Agamemnon en prière pour sa race, il y a d'innombrables Calchas, devins, exorcistes, guérisseurs, adeptes du grand œuvre, ou contemplateurs, ermites, fainéants et moines vagabonds.

Les docteurs du Tao, ou tao-ssö, n'ont pas encore découvert le breuvage qui donne l'immortalité, quoiqu'ils l'aient vendu souvent déjà, surtout à des princes. Comme les prêtres bouddhistes, et mieux qu'eux, ils disent la bonne aventure; chassent par l'attouchement, par diverses simagrées, ou en faisant avaler une prière réduite en cendres, les maladies occasionnées par le mauvais œil ou des maléfices; ils combattent les démons, les contraignent à sortir du corps des possédés, et les poursuivent avec tant d'acharnement qu'on doit s'étonner qu'il en subsiste encore quelques-uns, et que les Chinois sont amenés à croire que leurs prêtres sont comme les taupiers, qui laissent vivre quelques taupes, ou comme certaines polices qui imaginent des conspirateurs.

Les tao-ssö sont pourvus contre les diables d'incantations et de talismans de diverse nature; ils emploient souvent, même dans les temples, le miroir. Les diables en ont la plus grande peur; ils ne peuvent, paraît-il, supporter la vue de leur effroyable image. Les tao-ssö ont encore de véritables armes, des sabres à deux tranchants appelés pao-kyen, avec lesquels, sautant et hurlant, ils frappent sans merci leurs ennemis impalpables. C'est ainsi qu'Apulée nous représente les prêtres

TAO-SSÖ DEVANT LE TEMPLE DE TCHEÑ-XWAÑ.

On voit sur les portes du temple la représentation de trois des quatre gardiens appelés Ssö-tyen ta-wañ, et, plus bas, trois des quatre lions qui décorent l'entrée des édifices publics auxquels le temple de Tcheñ-xwañ est assimilé.

de la déesse syrienne « s'avançant les bras nus, agitant des glaives tranchants, et sautant au son de la flûte. » Le chant des frères Arvales rappelle la même pratique : *Limen sali! sta! berber! — Triumpe!* C'est-à-dire, très-probablement : « Saute sur le seuil! debout! Frappe! saute! »

Celui qui exerce sur les diables le plus de pouvoir, et qu'ils redoutent le plus, est le chef de la secte des tao-ssö, ou du moins d'une partie très-notable de cette secte : on l'appelle le tuañ-tyen-ssö. Son pontificat est héréditaire et conservé depuis des siècles dans sa famille; il habite non près du tombeau et du temple de Lao-tsö, situé dans le Xo-nan, près de Lɤ-i uyen dans le fɤ ou district de Kwei-tö, mais fort loin de là, dans le Kyañ-si, à Kwei-tui uyen dans le fɤ de Kwañ-sin; il a sous ses ordres un grand nombre d'exorcistes ambulants qu'il envoie aux personnes qui demandent son secours, et qu'on rencontre parfois sur les routes faisant leur tour de Chine.

Ce pontife est marié; je crois que ses subordonnés le sont aussi. Il y a d'autres tao-ssö qui observent d'autres règles et gardent le célibat.

Les tao-ssö ont, comme les anciens Chinois, les cheveux relevés au sommet de la tête en une petite touffe; ils portent habituellement un bonnet et une longue robe d'étoffe foncée à larges manches.

Les prêtres bouddhistes sont généralement connus sous le nom de xo-uañ; on les appelle aussi ssö, ta-ssö, sön. Ceux de la secte lamaïque sont qualifiés de ua-mön (çramanas). On appelle fañ-tuañ et tsun-tuañ les supérieurs de couvent. Le mot de fañ-tuañ sert aussi à désigner les chefs d'un temple : ceux du Tao s'appellent tao-tuañ; enfin, on nomme yin-fo sön ceux à qui leur règle permet l'usage de la viande. Les fañ-tuañ et les uan-ssö ou tuan-ssö n'en mangent point. Les bouddhistes appellent tous les laïques uö-tuɤ, ou bienfaiteurs; ce qui veut dire que quiconque n'est pas moine doit faire vivre les moines par ses aumônes : les pauvres, en donnant un peu de riz ou quelque monnaie; les riches, en réparant les couvents et en offrant à ceux qui les habitent les repas de légumes qualifiés de ta-tuaé, qui se mangent doucement et sans parler, bien différents en cela des repas meilleurs que font les heureux du monde.

Il y a dans les grands monastères, dans ceux de Sɤ-tuɤ et de Tuañ-tuɤ, par exemple, des supérieurs, fañ-tuañ, qui exercent sur d'autres couvents et sur les temples une surveillance religieuse. Une surveillance d'un autre genre est exercée sur les mêmes établissements par des individus en nombre égal à peu près, c'est-à-dire deux, trois ou quatre par province, qui ont le titre de sön-kwan, ou magistrats chargés des prêtres, et sont choisis par l'empereur parmi les prêtres eux-mêmes.

On voit que le gouvernement chinois aime, comme les gouvernements européens, à mener ceux qui dirigent les âmes. Je suis convaincu qu'il se prêterait volontiers

XO-CHAÑ EN GRAND COSTUME DEVANT LE TEMPLE DE TOUTES LES FÉLICITÉS.

Le xo-chañ est coiffé de la couronne bouddhique et porte le manteau rouge rayé d'or; l'assistant qui est près de lui porte sa crosse (si-tchañ).

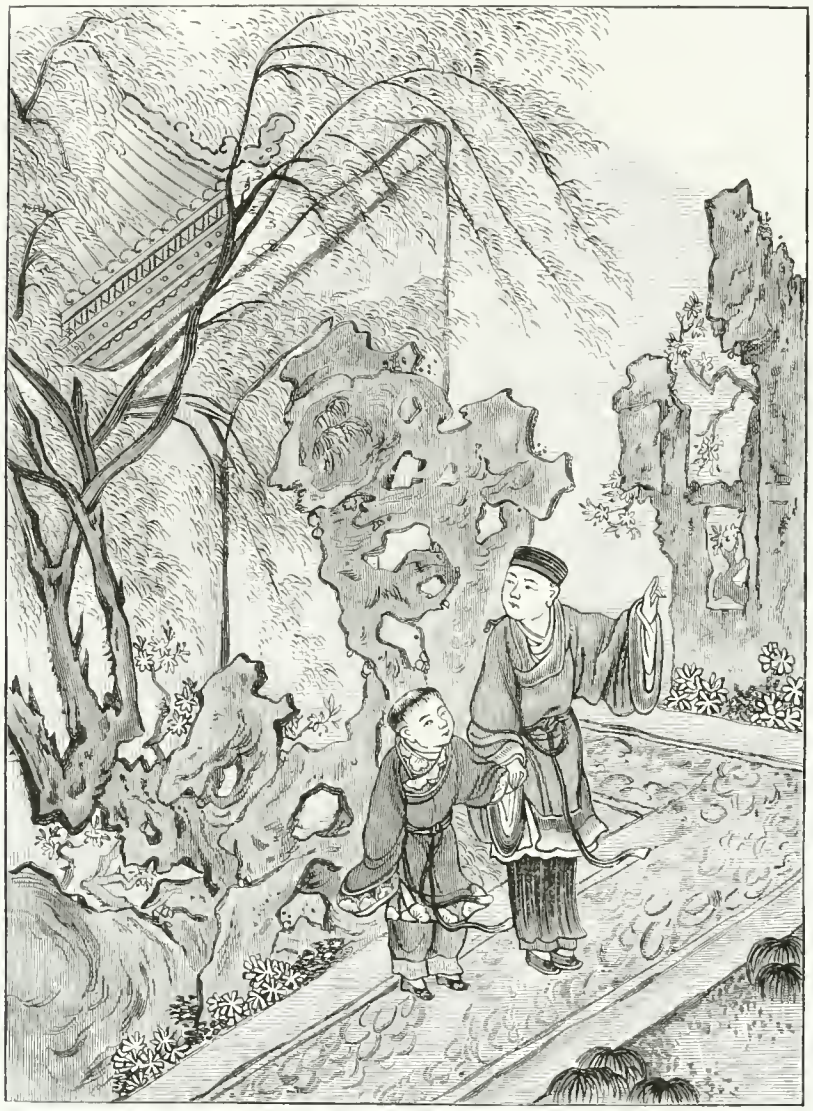
à nommer des évêques et des curés; il leur donnerait même un rang officiel et des traitements, pourvu qu'il fût le maître de les choisir et qu'ils fussent tenus de servir ses vues. Je doute seulement que l'Église de Chine soit jamais disposée à troquer

TAO-KOU, OU RELIGIEUSE DU TAO.

l'indépendance même menacée, qui est sa force, contre une situation que le christianisme connaît, mais qu'il n'aime pas.

Les xo-mañ portent habituellement de grandes robes jaunes, grises ou bleues; lorsqu'ils prennent part à des cérémonies, ils y ajoutent le manteau, d'origine indienne probablement, appelé kya-mañ, qui est rouge, traversé de fils d'or qui se

croisent, bordé ordinairement d'une bande bleue, et qui s'attache au-dessous de l'épaule droite à l'aide d'un crochet de métal. Ils portent souvent alors des souliers jaunes, et coiffent la couronne bouddhique. Ils ont une sorte de crosse nommée



NI-KOU, OU RELIGIEUSE BOUDDHISTE.

si-tmañ, ordinairement portée par un assistant : on assure que si cette crosse touchait la terre, la terre s'ouvrirait : afin d'éviter une catastrophe aussi redoutable, on interpose quelque objet, un papier, par exemple, sur lequel sont tracées des prières, entre le si-tmañ et le sol.

Il y a des religieuses tao-ssö et bouddhistes : les premières s'appellent tao-kö, les

UN ERMITAGE EN CHINE.

D'après un grand tableau à l'encre sur papier non collé.

autres ni-kʉ. Les tao-kʉ portent un vêtement composé de losanges de diverses couleurs, comme l'habit d'Arlequin; les ni-kʉ portent des robes de couleur grise ou bleue, à larges manches, et des bonnets noirs plats et arrondis.

Les prêtres et les religieuses se recrutent parmi les classes les moins éclairées et les moins honnêtes de la nation. Les prêtres ont presque toujours auprès d'eux un jeune assistant; les religieuses élèvent aussi des petites filles. Ces enfants, destinés à la vie religieuse, sont souvent des enfants trouvés ou volés. Il arrive cependant quelquefois que des parents ayant un enfant très-malade, et désespérant de le sauver par d'autres moyens, le vouent à Bouddha, à Kwan-yin ou aux dieux du Tao, soit pour porter l'habit religieux ou les couleurs divines pendant quelques années, soit pour les garder toute sa vie.

Les Chinois, comme tous les hommes, considèrent le renoncement aux choses de ce monde comme la condition et la marque de la sainteté. Humbles et obéissants, pauvres et chastes, tels doivent être les saints; tels cherchent à devenir ou feignent d'être les religieux.

Je ne saurais dire si tous les prêtres de Bouddha reçoivent, en Chine, les neuf marques ou les neuf brûlures (na kyae, mao kyae) : j'en ai vu chez qui elles étaient visibles, d'autres n'en présentaient point de trace; quelques-uns laissent croître une partie de leur barbe, mais tous, et toutes les ni-kʉ, ont la tête rasée. Chez les Grecs, il était ainsi d'usage de sacrifier sa chevelure à Apollon quand on voulait en obtenir quelque grand secours : cet acte est comme une renonciation formelle à l'élégance d'une vie molle, à la beauté, à l'amour; c'est le signe de la vieillesse qui a droit d'enseigner les hommes, et le symbole de l'esclavage par lequel le prêtre se soumet aux dieux.

Les religieux sont pauvres; ils ne peuvent posséder que leur misérable habit, un rasoir, quelques minces objets, et le vase avec lequel ils vont quêtant de porte en porte, non tout à fait sans demander et sans se faire voir, mais généralement sans se rendre incommodes et sans se servir eux-mêmes.

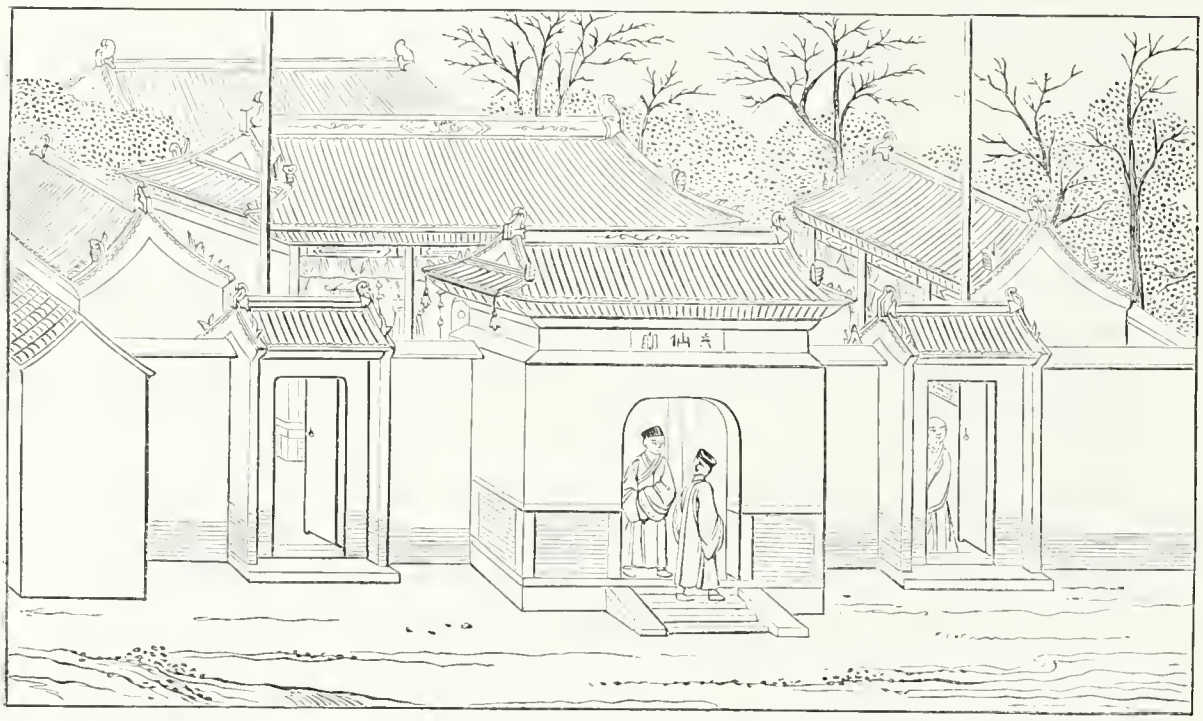
Les xo-mañ vivent, ainsi que les ni-kʉ, les tao-kʉ et une partie des tao-ssö, dans le célibat. Chez les anciens, il y avait plusieurs sacerdoces qui imposaient le célibat soit aux hommes, soit aux femmes : il suffit de rappeler les vestales. Les prêtres musulmans peuvent être mariés; mais la plupart des derviches ne se marient pas, et le peuple estime les derviches plus que les prêtres, de même que dans l'Europe chrétienne les gens pieux accordent plus de crédit au clergé régulier, plus séparé du monde, qu'au clergé séculier. Le célibat des prêtres est conforme au sentiment général de l'humanité : il fait la vérité du sacerdoce et sa puissance. L'Église catholique l'a établi non comme une règle absolue, puisqu'elle tolère dans le Liban des

prêtres mariés, mais comme une règle sainte et comme une règle habile. L'Église grecque marie ses prêtres, mais non ses moines, et c'est dans leurs couvents qu'elle cherche ses évêques. Si l'Angleterre a voulu que tout son clergé fût marié, c'est que l'Angleterre, fatiguée de la domination de son Église, y voulait à tout jamais mettre un terme : aucune nation peut-être ne possède des évêques et des prêtres plus savants ni plus vertueux que les siens; beaucoup ont pour eux le rang et la fortune; la loi leur attribue quelque pouvoir : ils sont cependant sans influence, et s'il y a une action religieuse forte dans le pays, ils n'en sont pas les maîtres. Le cardinal Wiseman possède une force qui leur manque; l'évêque Hughes l'avait à New-York. Le célibat fait la moitié de cette force; ne rien devoir à l'État ou à ceux qui le mènent en fait l'autre moitié.

Mais la nature humaine est faible, et lorsque, comme en Chine, c'est la paresse qui peuple les couvents, on ne saurait s'attendre à ce que le célibat tienne tout ce qu'il a promis. Je crois que la porte des couvents et des temples s'ouvre quelquefois à la débauche, que l'on ne médite pas toujours beaucoup plus saintement dans les salles de méditation bouddhique que dans celles où s'enferment les derviches musulmans. Le spectacle inattendu d'une méditation païenne faillit arracher jadis à Lucius, métamorphosé en âne, le cri de : *Porro quirites!* Jean Bodin trouve vraisemblable la métamorphose de Lucius. Sans être aussi hardi, j'admets très-volontiers ce qu'Apulée nous raconte des prêtres : je crois, de plus, que les casuistes chinois ont découvert des distinctions très-subtiles, à l'aide desquelles la foi et la chair sont plus ou moins satisfaites, comme l'opinion publique peut l'être par l'absence du scandale; mais le mal qui triomphe ne prouve pas l'impossibilité du bien, et tous les lieux communs que répéteront des fraters ne prouveront pas qu'il n'y ait dans le monde non pas seulement des prêtres, mais bien des clergés qui sont chastes, sans que la santé des prêtres en souffre ou que leur existence en soit abrégée. La religion doit élever l'homme; elle doit lui montrer le ciel, et non le promener sur la terre; elle doit demander ce qui est difficile et dur, et non se contenter de ce qui est facile et doux. Nous n'aurions pas besoin d'elle pour si peu; notre faiblesse réclame des exemples que nous ne pouvons tous suivre, des leçons d'une vertu que nous n'atteindrons que rarement, mais qui nous entraînent malgré nous, pour si peu que ce soit, vers une inaccessible perfection.

Peu de pays possèdent des édifices religieux aussi multipliés que la Chine : il y a un certain nombre de cultes officiels qui, dans chaque ville, doivent avoir leurs temples; il y a de plus les temples dédiés à des divinités locales, et les temples, les oratoires, les couvents assez nombreux élevés par la dévotion des particuliers riches.

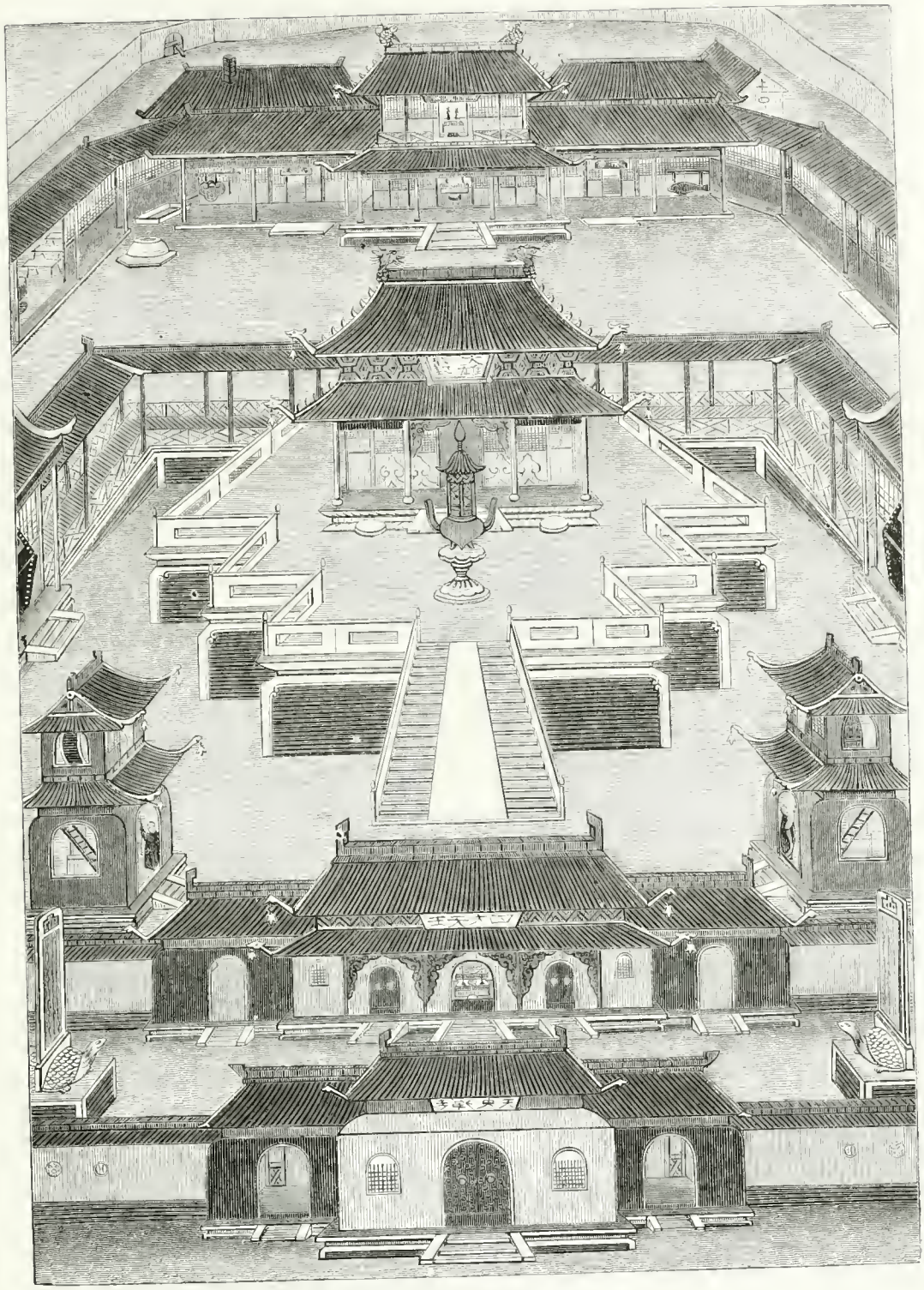
On connaît sous le nom générique de Jɤ-myao les temples consacrés à des divinités reconnues par la secte des lettrés, jɤ-kyao. Parmi eux, on distingue souvent celui de Confucius par le titre de Wen-myao, ou temple littéraire, et celui de Kwañ-fɤ-tsö par le titre de Wɤ-myao, ou temple militaire. L'appellation de Myao s'applique à tous les temples bouddhistes et du Tao; les premiers, toutefois, sont souvent appelés Ssö et Ñan, et les seconds, en outre de ces appellations, possèdent exclusivement celle de Kwan.



TEMPLE DES GÉNIES CÉLESTES, A PÉKIN.

Gravure chinoise.

La construction des temples, comme celle de tous les édifices en Chine, est habituellement très-légère : le bois et la brique y sont surtout employés. Le bois peint, exposé à toutes les inclémences du ciel, se détériore assez rapidement : aussi les temples ont-ils généralement une apparence malpropre et délabrée. Lorsqu'ils sont neufs, ils ne manquent pas d'une certaine élégance : leur architecture, assez monotone du reste, est gracieuse; les toits sont très-soignés et ornés souvent avec goût; enfin les temples sont fréquemment entourés de jardins ou d'arbres, placés sur le bord des routes de façon à fournir un agréable point de vue, ou près de l'eau, ou sur le sommet d'une colline, d'un rocher, d'une île accidentée et couverte de verdure.



VUE PERSPECTIVE D'UN TEMPLE DE NANKIN.

Ils comprennent une ou plusieurs cours, dont chacune a ordinairement une chapelle ou salle, tañ, sur chacune de ses faces. La chapelle ou l'oratoire principal tient le milieu du temple. Ces chapelles sont habituellement exhaussées de quelques marches : il est rare qu'il y ait un étage au-dessus, et je crois que quand cet étage existe, il sert de magasin, mais ne saurait être habité.

L'entrée des temples est souvent gardée par la représentation de quatre personnages armés appelés Ssö ta-tyen-wañ et peints sur les portes. Au milieu des cours, on trouve quelquefois des puits ou des bassins, plus ordinairement un vase en bronze appelé, en raison de sa situation, tañ-tmɤñ, qui sert à brûler des papiers. Les deux côtés de la première cour sont quelquefois bâtis et consacrés à des logements : au-dessus des portes on voit souvent un étage auquel on parvient par une échelle placée sous l'une des portes et par une trappe : c'est le théâtre, ouvert sur la cour, pourvu en arrière de deux ou trois cabinets dans lesquels les acteurs s'habillent et se peignent le visage, et sur les côtés de loges souvent grillées, dans lesquelles les magistrats ou ceux qui donnent le spectacle prennent place. Lorsqu'il y a un théâtre, il arrive souvent que les bâtisses de la cour sont pourvues d'un étage divisé en loges, ou garni de bancs, pour les spectateurs aisés ou riches.

Le théâtre chinois a pris naissance dans les temples par des mystères, comme le théâtre grec et le théâtre du moyen âge. Me réservant d'en parler ailleurs avec plus de détails, je reviens au temple lui-même.

Chaque chapelle renferme un ou plusieurs autels surmontés des images, des statues des dieux, ou de tablettes écrites. Les statues, syañ, sont quelquefois en bois, mɤ-yu, quelquefois en terre, quelquefois en bronze ; elles représentent des types peu séduisants. Des deux côtés de l'autel, contre les murs, on voit souvent les statues de divinités ou de personnages moindres, pourvus de divers attributs ou tenant des kwey. Le nom générique de ces personnages est Tmai-jen, c'est-à-dire satellites.

Sur l'autel, tmɤo-wey, ou myañ-ki, sont placés des chandeliers, la-tey, portant des chandelles rouges de suif, la-tmo. Les bougies de cire d'arbre, étant très-rares et très-coûteuses, ne sont employées qu'à certains usages et dans certaines circonstances, telles que les concours littéraires. Un brûle-parfums, myañ-lɤ (*thuribulum*), occupe le milieu de l'autel, chargé souvent de fleurs naturelles ou en carton, d'ornements de diverse nature, d'assiettes de fruits, de gâteaux et d'offrandes de plus de valeur. Dans les temples consacrés plus spécialement à la divination, on y voit aussi les cent flèches, tsyen, ou baguettes, debout dans un étui cylindrique, tsyen-tɤñ, et l'objet appelé kao-tsö. En avant de l'autel sont placés un ou plusieurs coussins ou des sortes de prie-Dieu, kwei-tañ ou pać-tañ : on voit souvent dans les chapelles des porte-cierges, sur lesquels les dévots placent et allument les chandelles qu'ils ont apportées, et des

brûle-parfums de plusieurs dimensions. On y remarque aussi quelquefois, suspendus au plafond, autour de l'autel ou au-dessus de la porte, des ex-voto, tels que tableaux, modèles de navires, béquilles, etc. Près de la chapelle principale, on remarque souvent une petite pièce appelée men-tañ : c'est la salle consacrée à la méditation; d'autres fois, cette salle est placée ailleurs. Quelques petites chapelles reçoivent des cercueils et des morts qu'on y laisse plusieurs mois. Derrière la chapelle principale, et sur les côtés des dernières cours, se trouvent les logements des prêtres, assez rarement donnés aux étrangers. C'est dans des chambres qui leur sont spécialement destinées, ou dans les chapelles elles-mêmes, qu'on les fait coucher. J'ai passé moi-même bien des nuits en la société des dieux; j'ai fait faire ma cuisine au pied de leurs autels, qui m'ont servi de table et de bibliothèque. Cette familiarité ne blesse pas les prêtres; elle est dans les usages : ce n'est pas même une inconvenance que d'allumer une pipe aux chandelles qui brûlent en l'honneur de la divinité. Les temples et les couvents sont autant d'auberges ou de caravansérails; la piété de ceux qui les ont élevés a été intelligente, et la façon dont leurs intentions sont comprises est vraiment libérale. Il y a dans les villes des édifices destinés aux voyageurs de distinction, et qu'on appelle des kʁñ-kwan; il y a aussi des auberges et des cabarets pour les campagnards. J'ai habité des kʁñ-kwan et d'autres édifices du même genre; ils m'ont paru moins bien tenus que les temples, qui sont aussi mieux situés, plus gais, plus aérés, plus vastes, et dans lesquels on dispose de tous les prêtres, très-empressés à rendre service, à faire de petites commissions, à conduire les domestiques au marché, à aller chercher de l'eau, du charbon, etc., et qui gagnent bien ainsi la petite offrande qu'on leur fait en partant et qu'ils ne réclament pas.

Les temples étant des auberges, il est naturel que les gens de tel pays descendent plus habituellement dans tel temple, et ceux de tel autre pays dans tel autre temple; il peut se faire que certain dieu ait plus de dévots dans le Nord, tel autre dans le Midi, etc. Il en résulte que chaque corps de nation, ou l'ensemble des gens de chaque province étrangère établis dans une ville, a son temple, aux réparations et aux frais duquel il prend part, et dans les cours duquel ont lieu ses meetings; car les réunions publiques en vue d'élections de syndics, d'élections municipales, de vote de témoignage de reconnaissance, et pour bien d'autres objets, ne sont point interdites en Chine, comme dans des contrées où l'on se prétend très-avancé parce qu'on ne s'aperçoit pas que le mouvement rapide que l'on constate s'effectue à reculons.

C'est dans le temple de Tɯeñ-xwañ qu'ont lieu les réunions des gens de la ville même, à moins que quelque temple plus vaste n'offre plus d'avantages.

En temps ordinaire, il y a dans les cours des temples des mendiants, des chanteurs,

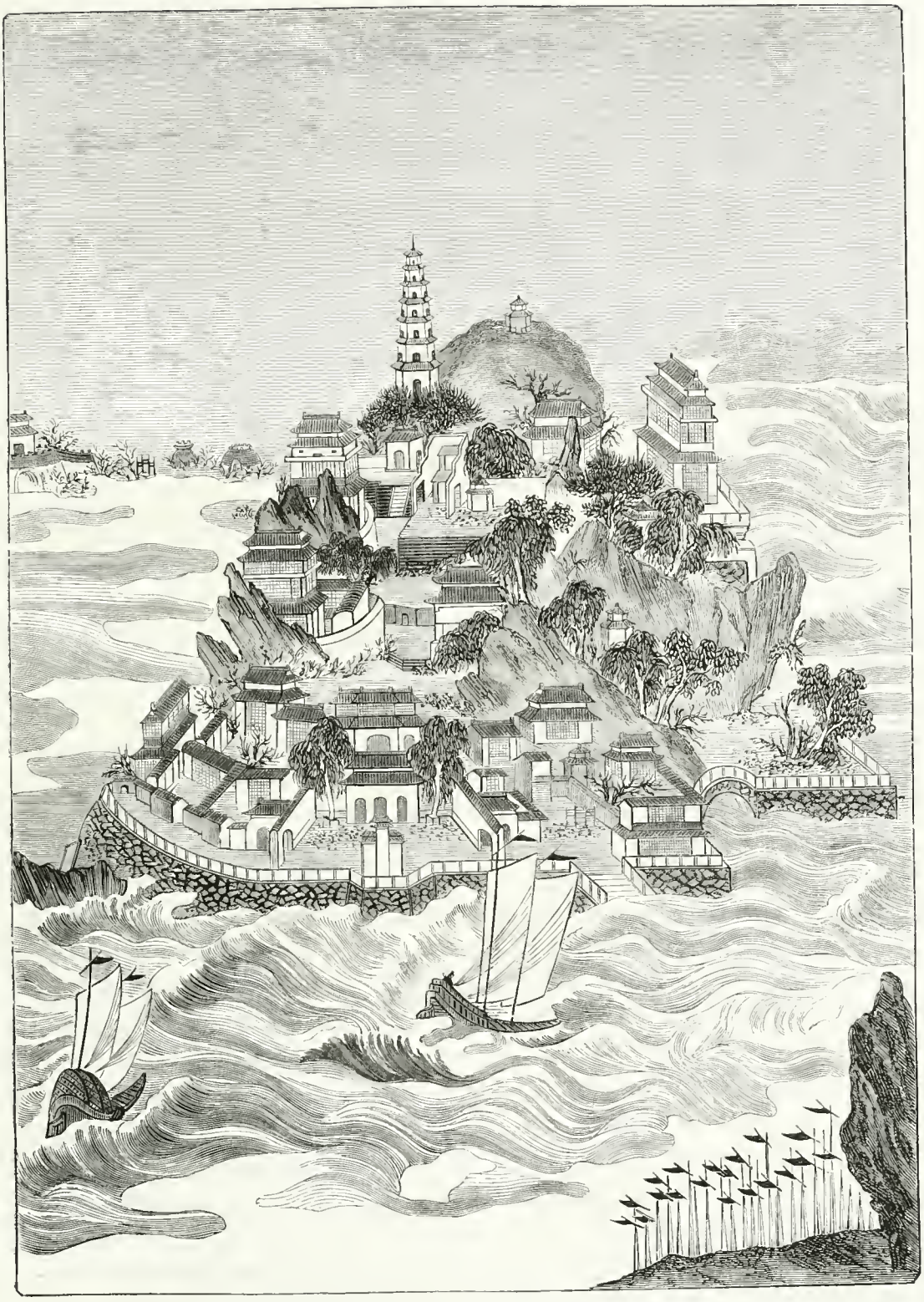
des conteurs, des poëtes comme à Rome dans les bains, des marchands de toute espèce, quelquefois des boutiques. On y joue des gâteaux et des bonbons, les enfants viennent s'y ébattre, les saltimbanques y avalent des sabres et y rendent de la filasse enflammée. Ces cours sont les forum du peuple chinois, et les chrétiens qui ne les fréquentent pas sont par cela seul comme hors du forum et de la cité.

Les temples chinois, les couvents surtout, ont souvent leur tour, comme les mosquées ont leur minaret, et nos églises leur clocher. Ces tours, appelées ta (1) et pao-ta, ou tours précieuses, ordinairement isolées, servent à abriter les cloches ou les instruments que nous appelons gong, et que les Chinois nomment tmin dans les temples et ne nomment gong nulle part; instruments à l'aide desquels on mesure le temps et signale les prières. Ces tours se ressemblent assez : celle de Nankin, revêtue en porcelaine et appelée tour d'émail, Lyeu-li ta, est la plus célèbre. D'après la notice donnée par les prêtres, elle paraît avoir été construite en 1430; mais le monastère auquel elle appartient, le Pao-nñan ssö, ou couvent de la reconnaissance, est extrêmement ancien. Elle fut frappée par la foudre et rebâtie aux frais de l'empereur Kya-kiñ en 1801. Je ne sais si les rebelles ne l'ont pas abattue depuis. Sa hauteur est de 329 pieds chinois et 49 centièmes; elle a neuf étages, en l'honneur des neuf cieux; elle supporte en dehors cent vingt-huit lampes et cent cinquante-deux cloches. On a placé tout en haut un vase en bronze consacré au ciel, des offrandes, des amulettes, et quatre volumes traitant de Ti-tsañ wañ, d'O-mi-to fo, de Hlö-kia a-ni fo et de Tsi-jen. J'ignore ce qu'on entend par Tsi-jen, ou Tsi jen.

On monte souvent dans ces tours, du haut desquelles on jouit d'un panorama très-étendu et en général riant ou pittoresque; car la Chine, qui présente les aspects les plus variés, est généralement très-belle, ici en raison de sa fertilité, là en raison de ses reliefs, partout en raison de la douceur chaude de son climat, ou du moins de la chaleur vivifiante de ses étés.

Les monastères, habités les uns par des hommes, les autres par des femmes, ne diffèrent des temples que par l'addition de nombreux pavillons, quelquefois réunis et quelquefois isolés, destinés au logement des religieux. Le nombre de ces religieux s'élève quelquefois à plusieurs milliers; ils habitent alors de petits villages, ou des huttes disséminées, ou même des grottes taillées dans le roc. Quelques couvents ont des bibliothèques; il semble, toutefois, que les offices et la récitation du chapelet y

(1) On tay et t'ay. Ce mot est un de ceux, en petit nombre, dans lesquels le *t* est habituellement, mais non par tous les gens instruits, prononcé avec emphase, comme le ط arabe. Je ne note pas cette prononciation emphatique, parce qu'elle est rare, peu constante, et constitue seulement un degré dans l'articulation d'une même lettre. Si toutefois l'on voulait reproduire d'une manière absolue la prononciation des mots chinois, on devrait la marquer; mais il faudrait marquer bien d'autres choses encore.



COUVENT SUR UN ILOT DU YAN-TSÖ KYAÑ, PRES DE TCHEÑ-KYAÑ.

On aperçoit à gauche, sur le dernier plan, les murs de Tcheñ-kyañ et deux tours basses, dont l'une porte trois pots à fumée : c'est un télégraphe ou tour à fumée (yen-tay).

emploient tout le temps des moines, qui se livrent peu à la lecture et qu'on entend répéter constamment : « O-mi-to fo! O-mi-to fo! »

Les monastères les plus célèbres sont situés sur des hauteurs ou dans des îles, afin d'isoler autant que possible les religieux. Leurs oratoires sont alors fréquentés seulement par les voyageurs, les marins, et des pèlerins venus quelquefois de fort loin.

Presque tous les monastères sont bouddhistes : les tao-ssö en ont cependant aussi dont l'aspect est à peu près le même. Ceux des ma-mön, ou bouddhistes de la secte thibétaine, se rencontrent fréquemment dans le Nord : nous en avons occupé quelques-uns pendant la dernière campagne. Leurs moines, qui habitaient souvent de petites maisons et cultivaient de petits jardins, paraissaient plus pieux et plus intelligents que les autres : ils portaient de longues robes jaunes et un chapeau jaune d'une forme aplatie, comme celui de nos marins; ils avaient toujours un énorme rosaire à la main.

Le monastère de Pö-to, sur l'île de ce nom, à l'est de l'archipel de Chusan, est l'un des plus importants de la Chine; on y compte cinq mille religieux. C'est là qu'est l'oratoire principal de Kwan-yin, où Bouddha est honoré en même temps qu'elle : on en attribue la fondation à un prince de la dynastie des Leañ. D'après les petits livres qu'on y distribue, les barbares à cheveux rouges, c'est-à-dire les Hollandais, l'auraient pillé en 1666; leur flotte se serait rendue de là au Japon, et, à son retour, chargée des marchandises les plus précieuses, aurait été assaillie par une tempête et aurait entièrement péri, en châtiment de son impiété. Deux choses sont probables dans ce récit : l'attentat reproché aux Hollandais et la destruction de leur flotte par un typhon; c'est, comme disent les Indiens d'Amérique, deux vérités contre un mensonge, c'est-à-dire tout ce qu'on peut raisonnablement exiger des moines de Pö-to.

L'oratoire de Tyen-xo, dans l'île de Mei-tuen, est du même genre; mais il est gardé et servi par un petit nombre de prêtres seulement. J'en possède une belle description, avec une vue panoramique des diverses constructions et des divers temples de l'île : on y remarque une chapelle de Bouddha, une chapelle de Kwan-yin, et un immense rocher qui, par sa forme et sa position, parait être une pierre levée, un menhir, et que l'on appelle Kwan-yin mö, ou la pierre de Kwan-yin. Les murs de la ville de Piñ-xae terminent le tableau.

Plusieurs des îles du Yañ-tsö kyañ ont aussi leurs couvents célèbres. Je donne ici, d'après un tableau chinois, la vue d'un couvent situé près de Tueñ-kyañ.

J'indiquerai ici, avec leur date, les principales fêtes ou anniversaires et naissances, meñ-ji, des tao-ssö. Le premier chiffre donne le numéro du mois chinois, et le second indique le jour de ce mois dans lequel tombe la fête.

	Mois.	Jour.
Fête de Yu-xwañ ta-ti	1er	9e
Tai-yañ pɤ-sa	2e	1er
Tɤ tɤ-ti pɤ-sa	»	2e
Lao-tmun	»	15e
Hyuen-tyen mañ-ti	3e	3e
Tyen-xo nyañ-nyañ	»	23e
Lu-mui nyañ tsɤ-ssö	4e	14e
Yen-kwan nyañ-nyañ, qui guérit les maux d'yeux	»	20e
Loei ti pɤ-sa, dieu du tonnerre	5e	5e
Tɤ-tmen xwañ-ti, le premier des lares	»	11e
Tmañ-tyen ssö	»	18e
Xɤo-men pɤ-sa	6e	23e
Loei-tsɤ pɤ-sa, premier dieu du tonnerre	»	24e
Ti-tsañ wañ pɤ-sa	7e	30e
Tai-yin pɤ-sa	8e	15e
Tao-mɤ nyañ-nyañ	9e	9e
Ta-mo tsɤ-ssö	10e	5e
Kɤñ fɤ-tsö (Confucius)	11e	4e
Tsao-wañ pɤ-sa, qui préside à la cuisine	12e	24e
Tmɤ-men mya-kyae, descente de tous les dieux sur la terre	»	30e

On remarquera dans cette liste, qui m'a été dictée par des prêtres, la présence de Confucius, dont les bouddhistes ne célèbrent en général pas la fête, et celle de personnages et surtout de titres bouddhiques. J'ai écrit Loei ti pɤ-sa; on m'avait dicté aussi Xɤo-men ti pɤ-sa, Tai-yin ti pɤ-sa : la présence de la syllabe ti semble mettre le premier mot au génitif; on aurait alors : fête du Pɤ-sa du tonnerre, du Pɤ-sa du génie du feu, du Pɤ-sa du Yin parfait, etc.; ce qui attribuerait au mot Pɤ-sa la valeur d'idole, de représentation, ou peut-être celle d'incarnation, ou de révélation, ou même d'esprit et d'âme. Le mot Pɤ-sa est souvent employé de telle façon qu'il est impossible de lui attribuer un autre sens que celui d'idole; d'autres fois il en a évidemment un autre. Il ne faut pas toujours s'arrêter à ce que disent les livres, ou aux valeurs primitives des mots, plus fallacieuses encore que l'étymologie : les langues vivent en se parlant; ce qui en est écrit n'est que leur cadavre : l'anglais possède plus de deux mille mots français dont l'acception, en Angleterre, est tout autre que chez nous. D'un siècle à l'autre, et même d'une génération à l'autre, nous avons vu les mêmes expressions représenter des idées toutes différentes : la vanité usurpe sur les mots, ne

pouvant usurper sur les choses; elle laisse les noms déconsidérés, et s'empare de ceux qu'on estime et que sa bassesse a bientôt ravalés. La France est pleine de titres : que valent-ils? Les serviteurs sont, de nos jours, devenus domestiques comme les médecins et les poëtes de Louis XIV; les tailleurs actuels ont des clients, ni plus ni moins que l'orgueilleuse maison des Claudes : qu'y ont gagné les uns et les autres? Et par une étrange contradiction que la servilité du Bas-Empire explique seule, les secrétaires d'État s'appellent en Europe des ministres, comme ceux qui versaient le falerne aux modestes soupers du poëte Horace.

On croit que je sors ici de mon sujet; nullement. Des prêtres ont fait en Chine, pour des dieux morts et muets, ce que d'autres sots font en Europe pour la décoration de leur propre sottise : ils ont fait de leurs dieux des Boddhisattvas, c'est-à-dire des gens ayant vécu saintement. C'est beaucoup pour des dieux; ceux des Grecs en seraient embarrassés, et bien que ceux de la Chine soient plus chastes et moins cruels, bien qu'il y ait eu dans les premiers disciples de Bouddha plus de piété que de sagesse, je n'oserais point dire que de si faux dieux vaillent des saints même si médiocres.

Les tao-ssö ont de belles fêtes, et des fêtes antiques : il y a du goût et de l'art dans la décoration de leurs temples et de leurs autels; il y a quelque chose d'inattendu, de bizarre, dans quelques-unes de leurs cérémonies : ils sautent au jour de la fête de Ti-tsañ wañ; ils dansent et tournent autour d'un grand feu, frappant les diables d'une épée droite comme les épées romaines, et quelquefois se frappant eux-mêmes, comme le faisaient jadis les prêtres de Baal, de Moloch, de Vénus, de Mars et d'autres dieux encore.

Les processions sont assez fréquentes : on y promène des idoles, des bannières; les rues sont élégamment décorées sur leur parcours; on brûle des baguettes parfumées, on présente des offrandes, on fait partir des pétards sur leur passage. Les processions de Tyen-xo sont fort belles; on en fait au dragon de la pluie, et on lui offre des sacrifices sur un autel élevé, man-mön, quand la sécheresse dure trop longtemps.

Les bouddhistes ont moins de fêtes que les tao-ssö, mais leur culte est plus assidu. Voici les noms de leurs fêtes principales et les époques auxquelles on les célèbre :

	Mois.	Jour.
La naissance de Kwan-yin.	2e	19e
Celle de A-ni-fo	4e	8e
La fin de la mission de Kwan-yin.	6e	19e

Et les trois fêtes des génies qui président au ciel, à la terre et à l'océan, à savoir :

	Mois.	Jour.
Hañ-yuan tyen-kwan pʁ-sa	1er	15e
Tuʁñ-yuan ti-kwan pʁ-sa	7e	15e
Hya-yuan uʁei-kwan pʁ-sa	10e	15e

Ils chantent des litanies qu'ils appellent meñ wen, ou pièces rhythmées, frappent un tambour de bois nommé uʁ-jʁ, offrent des parfums et exécutent des prosternations entremêlées de diverses évolutions dont je ne saurais exposer le détail.

Ils assistent dans les couvents à des offices multipliés, auxquels se joignent la récitation du chapelet et la méditation.

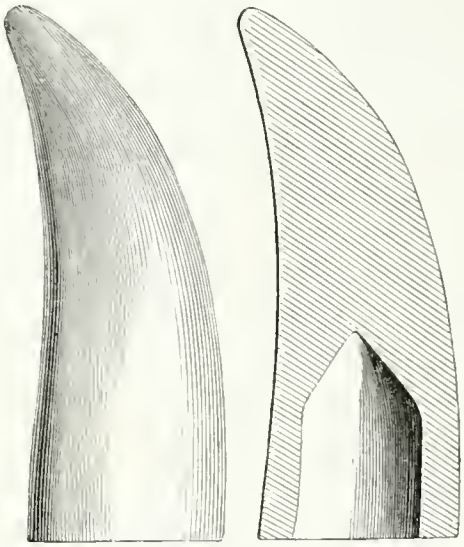
Les trois sectes, jʁ-kyao, fo-kyao et tao-kyao, expriment habituellement l'idée de prier par trois mots différents, qui sont : uin-myañ pour la secte des lettrés, tsan pour celle de Bouddha, et pae pour celle du Tao. Pae s'emploie néanmoins pour tous les dieux et tous les saints de la Chine. On dit : pae ti, adorer la terre ; pae pʁ-sa, adorer les idoles, etc.

Les fêtes se prolongent quelquefois pendant plusieurs jours et sont accompagnées de représentations théâtrales, souvent deux par jour : l'une dans l'après-midi, et l'autre le soir. Les cours des temples présentent pendant ces fêtes le spectacle le plus animé : la foule s'y presse, et les dévots, se succédant les uns aux autres, viennent s'agenouiller sur les coussins ou les prie-Dieu de bois placés devant l'autel, pour y accomplir un certain nombre de prosternations ; ils allument ensuite des baguettes parfumées, myañ ou tañ myañ, et des chandelles, qu'ils achètent quelquefois à la porte, et qui, éteintes et remplacées presque au même instant, forment le principal bénéfice des prêtres. Le nombre des offrandes varie de trois à sept ; il est souvent de six, mais ce nombre n'est pas obligatoire. Quelques jours avant chaque fête, les prêtres ont l'habitude d'envoyer aux gens qu'ils connaissent et à toutes les personnes riches du quartier ou de la ville des invitations sur papier rouge : ces invitations rappellent la date prochaine de la fête, engagent à venir en ce jour au temple présenter à la divinité les hommages que le rituel détermine, le repentir de ses fautes, les louanges et les prières d'un cœur pur ; elles insistent sur les bénédictions qui s'attachent aux offrandes soit d'or, soit d'encens, et finissent habituellement par ces mots : « Arrêtez-vous et ouvrez votre cœur », ou : « Rentrez en vous-même et que votre âme se prépare à recevoir la grâce divine. »

Certains temples sont plus spécialement consacrés à la divination : deux personnages divinisés, San-kya ta-ti du Kwañ-si et Hañ yuen-tsö du Kyañ-si, y sont d'ordinaire honorés. Le second, qui vivait vers le milieu du neuvième siècle, était astro-

nome ou astrologue de la cour; ses descendants remplirent les mêmes fonctions jusqu'au temps où ces fonctions furent confiées à des musulmans et à des chrétiens. Ils se sont fort multipliés, et, comme les descendants de San-kya ta-ti, les Hañ vivent en disant la bonne aventure.

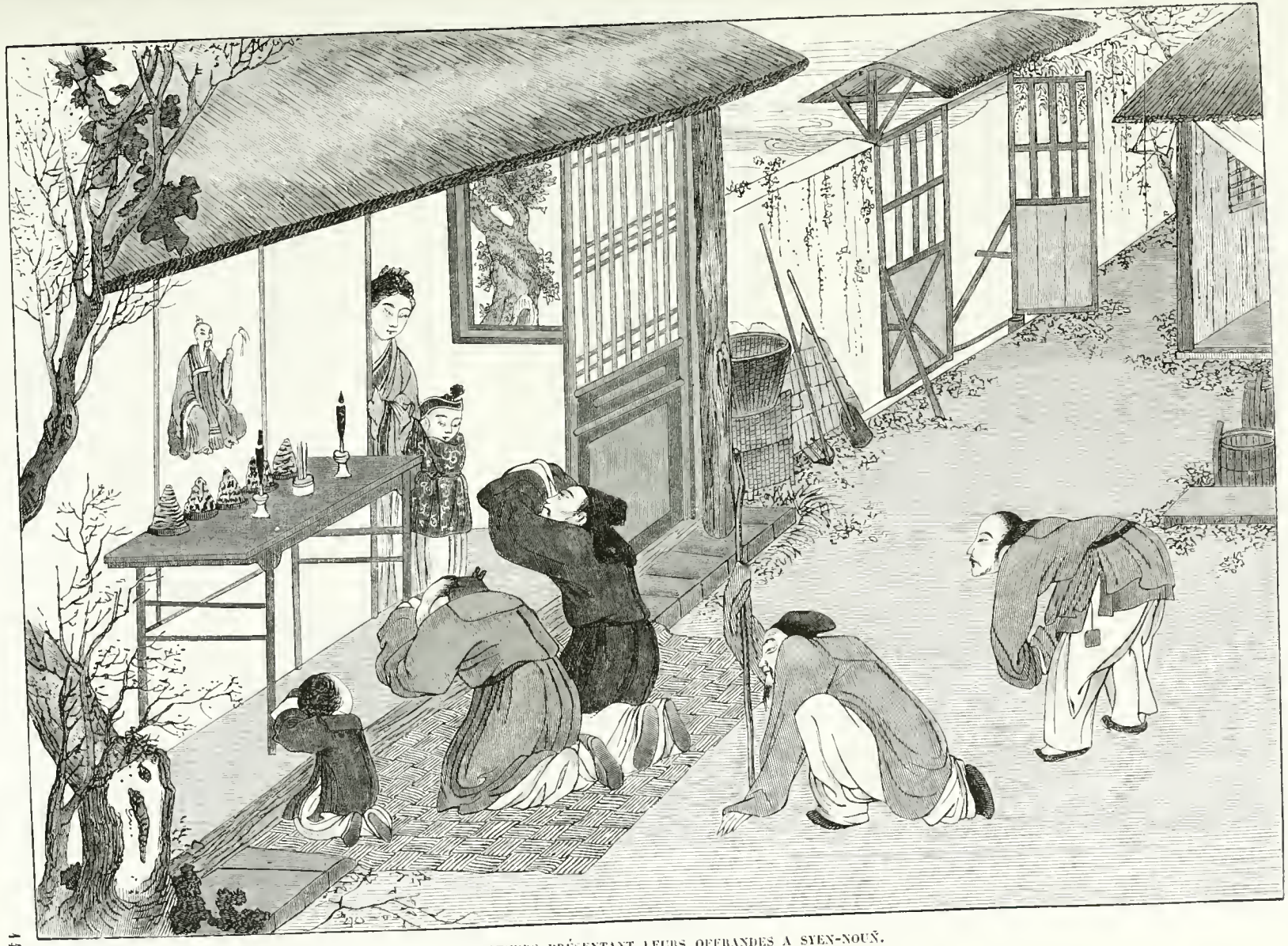
Celui qui désire consulter le sort, après une prière et quelques prosternations, prend sur l'autel la boîte cylindrique qui contient les tsyen, et la secoue jusqu'à ce qu'une flèche en ait jailli. Lorsque cette flèche est tombée, *alea jacta est,* le prêtre la ramasse et l'examine. La boîte contient cent flèches, et chaque flèche a quatre séries de signes se rapportant à autant de prédictions différentes marquées dans un livre



KAO-TSÔ DANS LA POSITION CHEÑ-KAO.

que le prêtre consulte. Il écrit le résultat de sa recherche sur un petit papier appelé aussi tsyen, qu'il donne au consultant; il reçoit en échange quelque petite monnaie, plus ou moins, suivant le consultant et suivant l'oracle. Le jet de la flèche s'appelle tyeʁ-tsyen. Suivant que l'oracle est bon, médiocre ou mauvais, on l'appelle mañ-mañ, tmʁñ-tmʁñ, ou mya-mya.

On consulte aussi le sort à l'aide de deux morceaux de bambou formant comme les deux moitiés d'une corne évidée, fendue dans le sens de sa longueur : ces objets s'appellent kao ou kao-tsö. Les ayant pris dans les deux mains, on les agite et les lance devant soi, ce qui s'appelle tao-kao. Si les deux parties du kao tombent le dos en l'air, l'oracle est dit yin-kao; si elles tombent toutes deux sur le dos, il est dit yañ-kao : dans les deux cas, la réponse du sort est négative et défavorable. Mais si une des



CULTIVATEURS PRÉSENTANT LEURS OFFRANDES A SYEN-NOUÑ.

D'après une peinture chinoise.

..... — *Mollibit aversos penates. — Farre pio et saliente mica.* (HORACE.)

pièces du kao tombe d'une façon et l'autre de la façon contraire, l'oracle est affirmatif et favorable, et est dit meñ-kao (1), c'est-à-dire kao vainqueur.

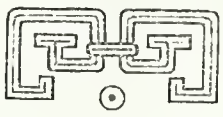
En outre des temples, on rencontre partout de petites chapelles, soit adossées à des murailles, soit accrochées au-dessus des portes, soit placées au milieu des chemins, sur une sorte de table, et enfermées dans une espèce de boîte. Celles qu'on rencontre le plus ordinairement sont dédiées à Tɤ-ti pɤ-sa ou à Ssu pɤ-sa, c'est-à-dire au dieu pénate et au dieu de la soie, auxquels on fait des offrandes de grains et de soie. La statuette ou l'image de Tɤ-ti est souvent accompagnée de celles de cinq génies mâles appelés ȣ tuañ, et de celles, placées plus bas, d'un autre génie mâle nommé Tɤ-ti kɤñ, et d'un génie femelle nommé Tɤ-ti po.

Hö pɤ-sa, le dieu des communes, ou leur patron, leur pénate, a beaucoup d'oratoires aussi, et l'on y remarque à ses côtés Hö-kɤñ, qui est mâle, et Hö-mɤ, qui est femelle.

Sur les barques, on trouve Kwan-yin et Tyen-xo; chez les ouvriers, leurs divers patrons et quelquefois les San sin (Fɤ, Lɤ et Hao), ou les huit génies. Chez les commerçants, on voit Tsai-men; chez les magistrats, Tɤ-ti et Kwañ fɤ-tsö, quelquefois Confucius, mais dans la bibliothèque seulement. Kwan-yin est honorée dans beaucoup de maisons; enfin, les tableaux généraux des dieux, Tsɤñ-men, sont assez répandus : les chapelles domestiques sont soit à l'entrée des maisons, soit dans la pièce qui occupe le milieu du bâtiment placé au fond de la cour. Ces chapelles, placées sur une table ou quelque autre meuble, ou dans une niche, s'appellent men kan-tsö; lorsqu'on n'y voit que des tablettes portant le nom des parents décédés, on les appelle men hɤ pae-tsö.

Je ne parlerai ici ni du culte des ancêtres, ni de diverses autres superstitions; je me réserve de traiter ces deux sujets avec l'étendue qu'ils comportent en parlant des cérémonies funèbres et des coutumes du peuple chinois.

(1) Ces deux caractères seraient susceptibles d'être prononcés tchañ-tyao, ou chañ-tyao, ou encore chön-tyao. Je m'en tiens ici à la prononciation des prêtres : un même caractère change d'ailleurs souvent de son en changeant de signification.



CULTES ÉTRANGERS

Juifs de Kai-foñ. — Islamisme en Chine. — Danger de l'islam. — Missions catholiques. — Missions protestantes. — Avenir des missions.

L'existence d'israélites en Chine est connue depuis très-longtemps : les pères Gaubil, Domenge, Gozani et d'autres, ont publié sur ces israélites beaucoup de renseignements ; le *Chinese Repository* ne contient pas moins de quinze articles relatifs aux juifs de l'extrême Asie ; en 1843, James Finn a résumé tout ce qu'on en savait ; en 1777 et 1779, Olaf Gerhardt Tychsen avait écrit en hébreu aux juifs de Chine ; en 1815, Morrisson leur fit passer une lettre semblable, envoyée de Londres, qu'ils ne purent lire ; d'autres tentatives restèrent sans résultat, en raison de la crainte qu'éprouvaient les juifs de se compromettre vis-à-vis de l'autorité en se liant avec les Européens.

C'est à Kai-foñ, autrefois Pyen, capitale actuelle du Xo-nan, bâtie près du Xwañ xo ou fleuve Jaune, que les jésuites avaient rencontré ces juifs. Kai-foñ a été visité depuis. En 1850, deux chrétiens chinois, munis d'une lettre écrite par un négociant israélite d'Europe, établi en Chine, s'y rendirent, y passèrent quelques jours et y recueillirent de précieux renseignements. L'authenticité de leur voyage ne saurait être mise en doute, puisqu'ils en ont rapporté plusieurs livres ou portions de livres saints, dont la comparaison avec les textes que nous connaissons présente de l'intérêt. Ces acquisitions, déposées probablement aujourd'hui à Londres, se composaient : des six premiers et deux autres chapitres de l'Exode (XXXVIII à XL) ; des chapitres XIX et XX du Lévitique ; des chapitres des Nombres XIII à XV ; du Deutéronome II à XVI et XXXII ;

de quelques parties, enfin, du Pentateuque et des Psaumes. Le docteur Smith, évêque de Victoria, a publié en 1851 les résultats de cette exploration du judaïsme chinois; le révérend A. Wylie a dernièrement donné, dans le *Chinese and Japanese Repository*, deux articles pleins d'intérêt sur le même sujet, qui paraît à peu près épuisé, et sur lequel, en conséquence, je ne m'étendrai pas.

Les juifs ont paru en Chine sous la dynastie des Xan, peut-être avant Jésus-Christ, plus probablement au premier siècle de notre ère, sous Xan miñ-ti, entre les années 58 et 75 après Jésus-Christ.

On croit qu'ils venaient alors de la Perse, à laquelle ils semblaient avoir emprunté quelques termes et quelques usages, et qu'ils avaient séjourné assez longuement à Samarcande.

Leur religion est appelée tyen-tuo (1) kyao, c'est-à-dire religion indienne, et tyao-kin kyao, ou religion de ceux qui enlèvent les tendons (de la viande qu'ils mangent).

Ils appellent Dieu Tyen et Hlyen (2); le mot de Tyen paraît être le plus usité. Ils honorent Confucius. Lorsqu'ils vinrent en Chine, ils comptaient soixante-dix familles; il n'en existe plus que sept, comprenant environ deux cents individus, presque tous dans la misère. Ils paraissent être sans rabbi depuis un demi-siècle et ne comprennent plus leurs livres; on dit qu'ils ne pratiquent plus la circoncision : ils gardent toutefois le sabbat et ne mangent point de porc; ils peuvent avoir deux femmes, qui doivent être de leur race ou de leur religion.

D'après une inscription de leur synagogue, elle aurait été bâtie en 1164; elle a été rebâtie en 1296 et 1511, date à laquelle y a été placée l'inscription dédiée par les familles juives appelées Yen, Li, Kao, Tuao, Kin, I et Tuañ. Une autre inscription, de 1489, donne des détails curieux sur la communauté juive et ses familles, désignées toutes par des noms chinois. Ce temple paraît être aujourd'hui dans un état de délabrement complet. Les juifs ont pétitionné l'empereur afin d'en obtenir les sommes nécessaires à sa reconstruction; le fils du ciel n'a pas répondu. Les israélites sont nombreux en Europe; beaucoup d'entre eux sont riches; ils donnent chaque jour, par l'abondance des aumônes qu'ils distribuent soit en Europe, soit à Jérusalem, la preuve d'une piété profonde et d'une charité très-large : puissent-ils se rappeler un jour leurs pauvres frères de Kai-foñ! Il ne serait pas difficile de les atteindre aujourd'hui que la Chine est ouverte, et il ne serait pas bien coûteux de leur fournir les secours matériels et moraux que leur situation malheureuse réclame.

(1) Ne pas confondre avec tyen-tchou kyao, religion du seigneur du ciel, catholicisme : la prononciation est la même, mais les caractères chinois sont différents pour les deux tyen-tchou.

(2) Caractère formé de la clef des sacrifices et de Tyen, ciel.

Les musulmans sont très-nombreux en Chine : on en rencontre surtout dans le Hlen-si, le Hlan-si, le Xo-nan, le Xɤ-pey, le Yun-nan et le Kwañ-Tɤñ. Il y en a beaucoup encore dans le Tui-li; la province qui en compte le moins est peut-être le Kyañ-sɤ.

Il est évident que l'islamisme a été introduit par des Arabes par mer et par le sud, et par des Turcs par l'Asie centrale, l'ouest et le nord. On ne saurait affirmer que les uns aient paru avant les autres. On voit cependant, près de Canton, un tombeau musulman nommé Hlyañ fan, ou tombeau de l'Écho, à cause d'un écho qui s'y rencontre. Ce tombeau, d'après une inscription qui l'accompagne, aurait été élevé à un oncle maternel de Mahomet, roi de Médine, envoyé en Chine pour y faire connaître la nouvelle loi, en la sixième année de l'hégire. Dans le nom chinois qui est donné à cet oncle du Prophète, il est difficile de retrouver un nom arabe, et le Prophète avait sans doute plus d'oncles que nous n'en connaissons. Il est certain que de son temps, et du temps des quatre khalifes légitimes qui lui succédèrent, des musulmans d'un rang élevé furent envoyés à divers princes pour les sommer d'embrasser l'islamisme quand ils les croyaient faibles, ou les y inviter quand ils les trouvaient forts. C'est ainsi, paraît-il, qu'Eyoub se rendit à Constantinople, dont il est aujourd'hui le patron.

Nous savons qu'Aroun-er-Rachid envoya des ambassadeurs en Chine; nous savons que plus tard les Arabes commerçaient à Kan-pɤ, ville située sur les côtes de la province actuelle de Tuö-kyañ; nous savons encore que, dans les mers de Chine, ils avaient devancé les Portugais et les Espagnols. Nous avons même des relations arabes; elles ne méritent malheureusement aucune confiance : les Arabes sont des enfants ignares et menteurs; le plus célèbre de leurs voyageurs, Ibn-Batoutah, n'est qu'un autre Sinbad. Il n'y a dans ce qu'il dit de la Chine rien d'intéressant, ni même de probable. Comment croire un conteur qui, au quatorzième siècle, rencontrait à Calicut quinze vaisseaux chinois dont chacun portait mille hommes? Quiconque a vu les navires chinois ou connaît un peu l'histoire de la Chine ne peut que sourire à de pareilles imaginations. Ce qui pouvait se conter à des Arabes n'est pas toujours digne de nous être conté. Ibn-Batoutah avait vu aussi une nation de protées, affranchie des besoins terrestres, et dont le regard donnait la mort. Ces récits anciens, pleins de fables qu'on prétend expliquer, pleins de noms inventés qu'on s'empresse, sans la moindre critique, d'identifier avec d'autres noms, sont le plus grand écueil des études historiques.

Les musulmans que j'ai rencontrés dans le nord de la Chine m'ont dit que leur religion y était entrée seulement en la deuxième année Tuen-kwan du règne de Tai-tsɤñ, deuxième empereur de la dynastie des Tañ, c'est-à-dire vers 628 de notre ère.

Des musulmans venus de loin, soit du Turkestan, soit de l'Inde, étaient parvenus à chasser des diables qui tourmentaient l'empereur et l'avaient contraint à faire périr son propre fils. Trois mille musulmans, formant trois corps de troupes de mille hommes, furent alors appelés dans l'empire et concoururent à sa défense. L'empereur leur donna trois mille femmes. Les chefs de deux des troupes mentionnées plus haut étant morts, le troisième réunit tous les musulmans sous ses ordres. Il me semble que je n'avais trouvé aucun informateur qui sût son nom; en tout cas, je ne le sais point en ce moment.

Ces musulmans étaient sunnites ou orthodoxes, comme le sont encore leurs descendants et ceux qu'ils ont convertis. On sait que l'orthodoxie de l'islam admet quatre rites, qui ne diffèrent que peu l'un de l'autre. Les musulmans dont je parle suivent le rite de l'imam Azam Abou-Hanifa, qui est le plus ancien et le plus estimé : c'est celui des Turcs, des Turcomans et des Indous. Les Arabes sont plus généralement attachés : ceux de Syrie, d'Algérie et du Soudan, au rite de l'imam Malek; ceux d'Égypte et d'Arabie, au rite de l'imam Chafey. Le quatrième imam, Hanbal, n'a que peu de sectateurs, presque tous en Arabie.

Les chiites, ou schismatiques musulmans, qui ont pour berceau la Perse, parurent en Chine il y a une centaine d'années; ils y sont peu nombreux encore et ne possèdent que deux des vingt-quatre mosquées de Pékin. Je n'ai point eu l'occasion d'en voir.

J'ai trouvé chez les autres la plupart des ouvrages renommés des théologiens du rite hanefi, ceux des disciples de l'imam Azam, par exemple. Ces ouvrages sont trop connus de ceux qui s'occupent de l'Orient musulman pour que j'aie besoin d'en parler ici. Beaucoup de ces livres avaient été écrits (car ce sont toujours des manuscrits) hors de la Chine; d'autres étaient des copies faites en Chine, avec le soin le plus scrupuleux. Les caractères chinois n'y étaient employés que pour le numérotage des volumes ou d'autres indications extra-religieuses.

Un fait extrêmement remarquable, c'est qu'il n'existe ni aucune grammaire arabe écrite en chinois, ni aucun dictionnaire arabe-chinois, de telle façon que l'enseignement élémentaire de l'arabe est en Chine purement traditionnel, et qu'à un degré plus élevé cet enseignement a pour unique base les traités arabes eux-mêmes. On comprend que, dans des conditions semblables, il faille des années pour arriver à lire le Coran. Très-peu de musulmans sont à même de le faire, bien que chaque imam s'applique à former quelques élèves. Ce qui empêche la tradition de se perdre, c'est l'arrivée assez fréquente de nouveaux imams nés en Arabie ou dans un pays où l'arabe est assez généralement entendu. Un tiers ou un quart des imams appartiennent à cette classe; et lorsqu'on a sous les yeux un certain nombre de musulmans chinois, on ne manque jamais de remarquer parmi eux des figures qui rappellent le type des Arabes

jaunes ou bronzés du Hedjaz, de l'Yémen et de l'Oman. Les Chinois prononcent mal le Coran. Il leur manque, en effet, plusieurs des articulations de la langue arabe, et ils ne peuvent arriver à rendre les combinaisons de consonnes, si fréquentes dans cette langue; quand donc ils rencontrent deux consonnes qui se suivent, ils ont soin de les séparer par une voyelle. Les musulmans ne font usage de la langue chinoise pour traduire ni le Coran, ni aucun ouvrage religieux du premier ordre. On dit qu'ils donnent à Dieu les noms de Tyen (ciel) et de Tuɤ (seigneur). C'est peut-être pour être entendus des idolâtres : entre eux, ils ne parlent de Dieu que sous son appellation arabe d'Allah. Les Turcs, du reste, et les Persans emploient dans la conversation les mots de Tanri et Koda (*gott*) comme synonymes de l'arabe Allah, qui est seul usité dans le culte et dans les livres religieux. Les musulmans chinois possèdent tous un nom arabe, mais ne sont désignés d'ordinaire que par leur nom chinois. En Chine, du reste, les étrangers eux-mêmes reçoivent ou prennent tous un nom ou sobriquet chinois, en raison de la difficulté qu'éprouvent les indigènes à faire entendre et à se rappeler des sons étrangers.

Il y a parfois dans les mosquées des inscriptions chinoises; elles imitent de très-près, mais ne me paraissent pas traduire littéralement des versets du Coran.

A Tsaï-tsun, j'ai lu Tmi sin pɤ xɤn, c'est-à-dire (Dieu est) très-pur, sans impureté (pas trouble).

A Tyen-tsin, j'ai lu les trois inscriptions suivantes :

Tsin tmen tɤ i. — Wey i ɤ örl. — Tmen tsin tmun i.

Soit à peu près :

(Dieu est) pur, vrai, seulement un. — J'affirme (je témoigne) un, pas deux. — Vrai, pur, invariable.

Dans le logement des imams, on voit un calendrier chinois et arabe donnant la concordance des mois de l'année courante. En tête de ce calendrier est placée une inscription arabe qui varie d'année en année. Celle de cette année portait les mots : Soum, Zekia, Salata, Chehadè; c'est-à-dire : Jeûne, aumône, prière, profession de foi. Il n'était pas question du cinquième précepte de l'islamisme, le pèlerinage (*el hadj*). L'imam auquel j'en parlai me répondit que ce précepte était d'un accomplissement à peu près impossible pour eux, en raison de la distance de la Mecque et des difficultés ou de la cherté du voyage.

Les calendriers sont imprimés à Pékin et envoyés de là à toutes les mosquées. On m'en avait donné un, mais je l'ai perdu avec tous mes effets.

Je ne crois pas avoir besoin de décrire ici l'islamisme des Chinois et ses pratiques. L'islamisme et ses pratiques sont les mêmes partout, et j'ai pu me convaincre que la Chine ne faisait pas exception à cette règle.

La seule particularité que l'islamisme m'ait présentée en Chine, c'est que les musulmans morts ne sont pas placés dans une bière plus ou moins fermée, comme cela a lieu dans les autres pays musulmans, mais sont portés par quatre hommes dans une sorte de grande civière couverte, dont la partie inférieure s'ouvre comme une trappe lorsqu'on est arrivé sur la fosse mortuaire, livrant ainsi directement le cadavre à la terre. C'est, du reste, une tradition (*hedissa*) du Prophète, que les tombeaux doivent rester entr'ouverts, afin de laisser une chance de salut à ceux qui, tombés en léthargie, seraient enterrés par erreur. Cette tradition est presque partout tombée en désuétude.

Les mosquées chinoises sont généralement propres et bien tenues; elles ressemblent à toutes les mosquées par leurs traits principaux. Elles sont d'ordinaire flanquées d'une tour carrée de peu d'élévation, qui rappelle un minaret, mais ne sert point à l'annonce de la prière, cette annonce (*eddan*) se faisant dans la cour même de la mosquée ou sur les marches du sanctuaire.

Sur la porte des mosquées on lit souvent : Xwei-xwe tañ (salle des Xwei-xwe), les musulmans étant connus en Chine sous ce nom ou sous celui plus abrégé de Xwei-tsö. Ils se qualifient aussi, comme leur foi, de Kyao-mön; mais entre eux ils prennent toujours le titre de mousoulmani.

Musulman est un mot turc; c'est, à peu de chose près, le pluriel du mot arabe *muslim* (résigné), pluriel *muselmin*, qui a le même sens, et dont la racine est aussi celle du mot islam.

Les musulmans se distinguent des idolâtres par de petits bonnets hémisphériques de toile bleue et peut-être blanche : je n'en ai toutefois jamais vu que de bleus. Ils placent dans leur maison la représentation de l'aiguière (en arabe, *ibrik;* en chinois, tañ-xö) qui sert aux ablutions.

Les mosquées s'appellent en chinois Li-paë ssö, ou temples hebdomadaires, comme les synagogues. Les musulmans les nomment aussi Tsin tmen ssö, temples du (dieu) pur et vrai (1). Les imams sont appelés lao-mö-fö (vieil instituteur), terme très-honorable aux yeux des Chinois, et quelquefois pa-pa, ce qui signifie tout simplement papa, ce mot de la langue universelle, usité par presque toute la terre, n'étant pas moins employé par les enfants de Pékin que par ceux de Paris ou de Londres.

Les musulmans se soumettant à certaines cérémonies chinoises, acceptant le culte de Confucius, par exemple, peuvent être magistrats. Beaucoup sont employés par le

(1) On ne saurait traduire ici, bien que la langue chinoise s'y prête également, les mots chinois par ceux de temple pur et vrai ou de temple de la pureté ou de la vérité, parce que les mots Tsin et Tchen, soit qu'on les traduise par pur et vrai, soit qu'on les rende par évident et sincère, expriment des attributs et sont presque des appellations d'Allah, comme on le voit par les noms propres Abd-et-Taher, Abd-es-Sadik (serviteur du Pur, serviteur du Sincère), etc.

gouvernement; on en rencontre surtout un grand nombre dans l'armée; quelques corps irréguliers, fournis par l'Asie centrale, doivent en être exclusivement composés.

Mais l'islamisme est intolérant et agressif : ses temples en Chine sont même un contre-sens, comme à Paris, car, légalement, la *khotba,* ou le prône, qui nécessite la mosquée, ne peut se faire sur le sol de l'étranger et de l'ennemi, *harbi,* ou, comme disaient de même les Romains avec ce double sens, *hostis.* Légalement, les *kitabis,* c'est-à-dire les chrétiens et les juifs, peuvent être soufferts, pourvu qu'ils se soumettent et payent la capitation, *djizié.* Quant aux idolâtres, à ceux qui adorent ou passent pour adorer des idoles (*ellazina yabedou el isnam*), ils doivent être tués partout où on les trouve; les laisser vivre est une impiété, car leur vie est comme un blasphème permanent. Ces beaux principes n'ont pas en Chine toute latitude; ils sont un peu contenus partout : l'islamisme, fouetté, a été mis en cage; mais la bête est méchante, et, même quand elle lèche la main, on voit qu'elle a des dents. Il y a des princes et des gouvernements bien aveugles; il y en a de bien imprévoyants : tous ceux cependant qui ont des musulmans à régir finissent par comprendre que l'islamisme est une véritable conspiration perpétuellement en éveil contre toute domination non musulmane; annuellement cette conspiration se renoue à la Mecque. Je sais ici que je parle à des sourds; mais on dira plus tard qu'en parlant aujourd'hui je remplissais un devoir. Annuellement les musulmans de l'Inde, de la Circassie et de l'Algérie, tout ce qui est soumis au chapeau (*taht borneta*), envoient à la Mecque une partie des leurs. Raillés et insultés là par les autres, ces gens, fanatiques déjà, reviennent exaspérés, et rapportent des conciliabules de la ville sainte le mot d'ordre des rébellions nouvelles.

Les musulmans ne connaissent qu'un seul souverain, le khalife. Quelques-uns prétendent que c'est l'empereur du Maroc; la plupart s'accordent à dire que c'est celui des Turcs : c'est pour le prince des fidèles (*émir el moumenin*), le victorieux khan (*ghazi khan*), Abd-el-Aziz khan, fils du victorieux khan, Mahmoud khan, qu'on prie le vendredi dans presque toutes les mosquées du monde, en face des drapeaux de l'Angleterre, de la Russie, de la France, de la Hollande; et si la force publique contraignait à omettre son nom, il serait seulement sous-entendu dans la prière.

L'islamisme en Chine est donc un péril pour l'État; ce péril se révèle par des conspirations et des révoltes fréquentes, non-seulement du côté du Turkestan et dans l'Asie centrale, mais encore dans les provinces chinoises de l'empire : récemment dans le Han-si, le Hen-si, le Xo-nan, le Han-tsi et les environs mêmes de Pékin; il y a quelques années, dans le Yun-nan, qui n'est pas encore rentré dans l'ordre. Il faut, du reste, dire ici que le despotisme inquiet de la Chine avait provoqué cette révolte. On prétend que le gouverneur du Yun-nan rêvait le massacre des musulmans; il est

certain qu'il a été massacré lui-même. L'islamisme est en Chine une grande force; les Anglais n'en sauraient faire usage, parce que ce serait trop près de l'Inde, et qu'ils inspirent trop de haine aux musulmans de ce pays pour gagner la confiance des autres. Nous serions pour cela mieux placés, l'Algérie étant plus loin; mais l'islamisme est une force dangereuse à employer; il ne faut ni s'en appuyer, ni lui prêter aucun secours : si la Chine était musulmane, ce serait un immense Maroc; nous en serions violemment repoussés, et le pays déclinerait si vite sous une règle fanatique et paresseuse qu'il ne vaudrait même plus la peine d'y retourner.

Introduit une première fois en Chine par le nestorien Olopen, c'est avec Michele Ruggiero et Matteo Ricci que le catholicisme y rentra pour n'en plus sortir. J'ai parlé ailleurs de ce grand événement; je n'ai pas besoin d'y revenir. J'ai dit comment les querelles des missionnaires avaient compromis leur œuvre, et j'ai montré que la protection armée des gouvernements européens, inutile à Dieu, était seulement un danger pour l'Église et un embarras pour les princes.

Proscrite quelque temps, mais faiblement poursuivie, autorisée plus tard, pleinement libre aujourd'hui, la religion catholique ne fait point de progrès. En condamnant le culte de Confucius et des ancêtres, elle a séparé ses adeptes du reste de la nation, elle leur a fermé le forum et la cité; ils ne peuvent plus prétendre aux emplois, aux honneurs dont le culte officiel est l'accompagnement obligé. Ce n'est donc plus que parmi les classes laborieuses des villes et parmi les habitants des campagnes qu'on en rencontre un petit nombre. Il y en a cependant dans toutes les provinces; il n'est point de district où le zèle des missionnaires n'ait porté la croix; mais partout où nos officiers ou nos commerçants ont pénétré, ils ont trouvé les chrétiens en très-petit nombre; et c'est probablement aller aussi loin que possible que de supposer qu'il en existe en Chine un demi-million. Les provinces qui paraissent en compter le plus sont le Kyañ-nan, le Ssö-tmuen, le Xɤ-kwañ et le Tmi-li; on pourrait ajouter peut-être le Kwañ-tɤñ et le Fo-kyen. La Chine est partagée entre les missions étrangères, qui en tiennent le sud, les dominicains espagnols et les franciscains italiens, qui tiennent les uns le Fo-kyen, les autres le Xɤ-kwañ, le Hfan si et le Hlen si, les jésuites, qui ont repris le Kyañ-nan, théâtre de leurs premiers triomphes et de leurs premières épreuves, et les lazaristes, répandus au midi, au centre et au nord. Ces prêtres, vêtus à la mode chinoise et vivant de peu, mènent une vie de fatigues et de souffrances que la foi seule peut leur faire supporter. Humbles et sans ambition, ils ont cru mieux servir les intérêts du ciel en exigeant que leurs chrétiens leur parlassent à genoux comme à leurs magistrats, et en poursuivant le rêve du gouvernement civil des populations chrétiennes.

Je crois qu'ils ont fait fausse route et que, cherchant le seul royaume de Dieu, ils reviendront sur leurs pas. J'ai entendu des chrétiens se plaindre d'être obligés de s'agenouiller. Je ne sais depuis combien de temps cet usage existe en Chine, mais je sais qu'il répugne justement à tout le peuple, et qu'il y a même des gens dont le métier est de porter devant les magistrats les affaires d'autrui bien moins pour les discuter que pour dispenser ceux qu'ils représentent d'un hommage humiliant. Que cet esprit soit ancien ou nouveau, qu'il soit une réaction contre la conquête ou résulte seulement du contact de l'Europe, je l'approuve pleinement, et je suis convaincu qu'il n'est pas un homme libre ni un homme civilisé, dans le monde, qui pense autrement que moi ou qui ose le dire.

En outre de quelques établissements en Europe, tels que le séminaire chinois fondé à Naples par le père Ripa, les missions catholiques ont à Pinang, à Singapour, à Macao, à Sikawey, près de Chang-haï, des écoles, des colléges, des séminaires. Je regrette d'avoir à dire qu'on y enseigne peu de chose, et que c'est par les missionnaires protestants ou par des hommes étrangers aux missions que la science européenne entre aujourd'hui en Chine. Le premier et le plus grand de ces protestants, Morrisson, fondateur du collége anglo-chinois de Malacca, parlant des anciens jésuites, a dit, cependant, que les Chinois leur devaient tout ce qu'ils savent : « To » them the Chinese are indebted for all the sciences they possess. » — « On nous écoute avec faveur, parce qu'on voit en nous des hommes savants », disait un de ces premiers apôtres. Les temps ont changé, mais le passé peut renaître, et tant de couvents fermés en Italie ont peut-être une porte destinée à s'ouvrir sur la Chine.

En attendant, les missionnaires enseignent aux Chinois le latin : il y a certainement quelque chose de grand dans la persistance de cette langue royale qui, n'étant celle ni de la Bible, ni de l'Évangile, après s'être imposée à l'Église, veut, devenue catholique, s'imposer par l'Église à l'univers converti. Ni l'Église, ni cette langue, ne se sont laissé abattre ou intimider par aucun échec, aucune révolution. Le vieux monde, tout en ruines, les voit encore debout, calmes et fières, sur un sol branlant. C'est cependant une protestation vaine que cette protestation du latin, et non point même du latin de Virgile, mais du latin de l'Église, contre le temps qui emporte les idiomes comme les peuples qui les ont parlés et les souvenirs qu'ils gardaient. Et puisque l'Église reconnaît un rite grec, un rite arménien, un rite syriaque, peut-être aurait-elle pu reconnaître un rite de plus, au lieu de prétendre lier la Chine, à travers tant d'espace et de temps, au fantôme de Rome. Le monde se meut, les hommes vivent, le théâtre change, et l'homme doit étudier surtout ce qui est vivant et donne la vie; ce n'est pas à la cité de Marius, c'est aux comptoirs de l'Europe marchande que la Chine, riche et populeuse, doit se rattacher. Sans doute, l'Église est neutre, et ni le français,

ni l'anglais, ni le chinois, ne sont sa langue : elle peut cependant parler toutes les langues, comme ses premiers apôtres; elle peut enseigner chacun dans son idiome, et pour hâter le règne de Dieu, pour travailler à la fraternité de tous les hommes, c'est l'Europe vivante qu'elle doit ouvrir à l'Asie.

C'est avec R. Morrisson D. D. que commencent en Chine les missions protestantes. Il y vint en 1807 et y mourut en 1834. Il avait pris d'abord l'habit chinois; il y renonça. « Mon intention était bonne, dit-il; mon inspiration était mauvaise. » Peut-être se trompait-il. Le christianisme n'a point d'habit; il n'est d'aucune nation : « L'homme sage, dit Confucius, s'habille comme les peuples qu'il visite. » Nos coutumes, notre habit, éloignent de nous les Asiatiques; je crois même que les missions protestantes rencontrent dans la présence des femmes des missionnaires leur obstacle le plus grand. Ces femmes se signalent assurément par un sentiment élevé de tous leurs devoirs, par la plus généreuse abnégation, par une charité admirable; et cependant il y a dans les habitudes libres des Européennes quelque chose qui répugne à la pudeur de l'Asie, pudeur moindre que la nôtre en bien des choses, mais plus facile à choquer en quelques autres. Si, de plus, notre costume, suffisamment familier aux Asiatiques, n'excite plus que rarement leur surprise, le bizarre et disgracieux accoutrement de nos femmes, les crinolines démesurées, les chapeaux étranges, produisent toujours sur eux un effet dont la religion ne saurait tirer de profit (1).

Morrisson, sinologue éminent, traduisit la Bible avec l'aide de Milne : elle fut publiée en chinois en 1823. Il a fondé le collége de Malacca; il a composé un dictionnaire fort incomplet, mais dans lequel on trouve des indications d'une grande valeur sur ce qui regarde les connaissances et les mœurs des Chinois; et, comme le dit son épitaphe, il fut de ceux qui, par leurs études et leurs livres, ouvrirent la Chine aux Anglais.

Depuis R. Morrisson, qui appartenait à la Société des missions de Londres, jusqu'en 1851, dix-huit associations différentes anglaises, américaines, suisses et alle-

(1) Cette façon de se vêtir nous paraît naturelle, tant nos yeux y sont faits; pour comprendre ce qu'elle a de disgracieux, il nous suffit cependant de reporter nos regards sur le véritable dessin des formes humaines, sur les Vénus de nos musées : tout ce qui rappelle la nature est beau, tout ce qui la défigure est laid et prête à rire quand on le voit pour la première fois. Un ambassadeur marié perd en Asie la moitié au moins de son prestige. Beaucoup de gens pensent que nous ne devons rien sacrifier à l'opinion de l'Asie : je crois que nous devons montrer à l'Asie tout ce qui chez nous est véritablement grand et beau, mais non point ces petitesses que le vulgaire européen ne distingue pas du reste. Nous ne pouvons espérer qu'elles entraîneront tout d'un coup l'admiration de peuples innombrables; que la danse, qu'ils rattachent, comme nos maîtres les Romains, à la prostitution, leur semblera le plus noble exercice dès qu'ils verront danser tristement des Européens vêtus de noir et des Européennes vêtues de rose. On a vu des princes musulmans donner des fêtes aux femmes européennes; leurs propres femmes n'y assistaient pas.

mandes, épiscopales, presbytériennes, anabaptistes et autres, avaient envoyé en Chine et dans l'Indo-Chine cent cinquante missionnaires, dont quarante-sept anglais, quatre-vingt-huit américains, quinze d'autre origine. Vingt-cinq d'entre eux avaient succombé à des actes de violence, au climat ou sur mer; quarante-huit s'étaient retirés, presque tous avec une santé profondément altérée. Dix-neuf de ces missionnaires étaient médecins, et ouvrirent des hôpitaux ou des dispensaires; presque tous fondèrent des écoles qui furent très-suivies. En outre de Morrisson, on doit signaler parmi eux W. Milne, W. Medhurst, J. Legge, tous trois docteurs en théologie, envoyés par la société de Londres; l'évêque Boone, C. Bridgman, D. Abeel, S. Wells Williams, tous quatre docteurs en théologie et américains; les révérends C. Gutzlaff, hollandais; Th. Hamberg, de Bâle; Wylie, J.-H. Young et Milne fils, anglais; Ira Tracy, Macgowan et Bridgman fils, américains.

Les missions de Londres avaient envoyé trente-quatre missionnaires; la société dite *American Board of Commissionners for foreign Missions,* vingt-six; celle dite *Board of foreign Missions of the (american) presbyterian Church,* vingt.

Je manque de renseignements sur l'état actuel des missions protestantes en Chine; je sais seulement qu'il y a été envoyé des missionnaires français, et je crois que les chiffres précédents donnent une idée suffisante de l'état de ces missions, qui ont pu faire quelques progrès, mais dont la situation et la proportion relative ont peu varié.

Je ne crois pas que ces missions aient opéré beaucoup de conversions : elles ont souvent été exploitées par des hypocrites, par ce que les Portugais appelaient des chrétiens de riz. Les missions catholiques ont plus d'une fois été trompées de même par des gens dont la devise était : « Pas de riz, pas de messe », et qui dénonçaient les missionnaires dès qu'ils sentaient leur hypocrisie découverte.

On a reproché aux protestants de ne pas s'éloigner des côtes; ce reproche est souverainement injuste : Ricci et les missionnaires catholiques n'ont pas du premier coup abordé le centre de la Chine. La Chine était, au commencement de ce siècle, plus difficile à parcourir qu'au temps de Ricci; les catholiques y avaient des chrétientés où ils pouvaient être reçus et cachés; les protestants n'y avaient encore aucun asile. On a prétendu aussi que les missionnaires protestants ne s'occupaient que de commerce; cette insinuation malveillante est sans fondement : ce ne sont pas des gens pauvres et isolés, mais des sociétés riches, nombreuses, ayant des ramifications par tout le monde, qui peuvent se livrer au commerce. On a beaucoup reproché aux jésuites de l'avoir fait; ils ont été beaucoup trop loin dans cette voie, mais il m'est impossible de voir rien de criminel ou même de blâmable dans des opérations loyalement conduites et dont le produit reçoit une destination pieuse.

Les diverses missions chrétiennes, en Chine, se trouvent en face d'un peuple qui

n'est point neuf comme les Arabes de Mahomet, les Francs de Clovis ou les sauvages de la Polynésie; c'est un peuple, au contraire, fort avancé, plus ancien que tous les autres, et chez lequel il n'est point de système philosophique ou religieux qui n'ait eu le temps et l'occasion de se produire, de se débattre, et de conquérir au milieu des autres systèmes une petite place que l'indifférence générale ne lui dispute plus. Le monde romain fut amené au christianisme par les Barbares; la réforme de Luther souleva l'Allemagne et l'Angleterre: sans les violences qui lui furent opposées, elle eût peut-être soulevé l'Espagne. Ces contrées, peu civilisées, peu éclairées alors, avaient une foi naïve, inquiète, facile à surprendre. L'Italie, reine de l'Europe, avait, par la voix de Dante, jugé le pontificat avec plus de sévérité; elle l'avait condamné avec plus d'éloquence que la réforme n'en déploya jamais: ni Dante, ni l'Italie, cependant, ne désertèrent l'Église. La renaissance empêcha la réforme de naître sur cette terre mère de la sagesse et des arts; elle la poursuivit en France, et la tua. Ce n'est pas la Saint-Barthélemy, c'est le sourire de Montaigne qui l'a chassée de Paris; et si Voltaire a fait peu de mal à l'Église, qu'il a tant combattue, on peut cependant dire qu'il a fermé la France à la théophilanthropie, au catholicisme français, au mormonisme et à bien d'autres rêveries.

Des peuples moins avancés que les Chinois, les musulmans, repoussent le christianisme, parce qu'ils nourrissent contre lui des préventions ardentes. Les Chinois, sans le repousser, ne l'acceptent pas: leurs temples et leurs idoles suffisent à la dévotion grossière du peuple, indifférent à tous les dogmes; leurs livres ont rendu sceptique tout ce qui les a lus. Les Chinois répondent donc, quand on leur parle de révélation, que Dieu est inaccessible et muet; quand on leur parle de création, que le monde est éternel et qu'on n'y voit naître et périr que les formes dans lesquelles ses éléments viennent successivement se grouper; quand on leur parle de la Bible et des juifs, ils répondent qu'ils ont aussi de vieux livres, des livres qu'ils croient même plus anciens, que leur nation est la plus nombreuse de la terre, qu'elle était civilisée quand les juifs vivaient sous la tente, et qu'elle ne peut, sur le passé ni sur la sagesse, rien apprendre ni de ces barbares, ni des Européens, que la Chine a devancés plus encore.

Les premiers missionnaires, en portant à la Chine nos sciences, l'avaient éblouie et presque conquise. Les Chinois poursuivent l'étude alors commencée; mais ce n'est plus des missions, ou du moins ce n'est plus des missions seules que la lumière vient: la science laïque ne démontre pas tout ce que le récit biblique, mal interprété peut-être, semble rapporter. L'Église catholique n'aborde la Bible qu'avec une sage prudence; le protestantisme croit devoir en multiplier les incertaines traductions et répand partout ce livre, dans lequel un de ses premiers pasteurs, l'évêque mission-

naire Colenso, a vu cependant une pierre d'achoppement. Les *tracts* ne sauraient avoir de succès dans un pays où l'on imprime déjà beaucoup plus qu'on ne peut lire : les Chinois les acceptent poliment, parce qu'il est d'usage, chez eux, d'offrir ainsi des compositions littéraires ou de petits ouvrages. Les prêtres chinois croient être plus polis encore en y répondant par des *tracts* de leur fabrique, relatifs à leurs dieux, et des invitations aux fêtes qui se célèbrent dans leurs temples.

Il y a deux siècles, une foi ardente animait toute l'Europe : la piété des navigateurs les attachait aux missionnaires ; le respect dont ils les entouraient, l'assiduité de leur dévotion, édifiaient l'Asie et lui montraient unis et confondus l'Europe, le christianisme et la civilisation. La foi a, de nos jours, perdu quelque peu de cette puissance. Dans les archipels du Pacifique, les navigateurs regrettent ces faciles amours et cette candeur commerciale de l'âge d'or que la présence des missionnaires a fait cesser, en rendant, comme on l'a dit avec esprit, les femmes plus sauvages, et en éclairant les hommes sur leurs intérêts. Partout où les missions ont mis le pied, le commerce a paru à son tour : des marins, des marchands, des voyageurs, des soldats, se portent partout en grand nombre : la foi naïve des néophytes s'étonne de ne pas rencontrer chez eux une foi pareille, et se demande si ce n'est point en Europe qu'il serait utile d'envoyer des missionnaires. Il se trouve parfois même que ces Européens sont hostiles à la religion, et la combattent dans l'esprit des Asiatiques aussi souvent qu'ils en trouvent l'occasion.

Les missions catholiques souffrirent un rude échec lorsque les dominicains et d'autres vinrent en disputer la possession aux jésuites. La situation est plus difficile encore aujourd'hui qu'à cette époque : les dominicains opposaient aux jésuites une religion qu'ils disaient plus pure ; les protestants, aujourd'hui, opposent de même leur réforme aux catholiques ; et ces protestants, divisés en un grand nombre de sectes, songent plus à discuter et à se combattre les uns les autres qu'à convaincre les Asiatiques et à combattre pour Jésus-Christ. Ils ne sont d'accord ni avec les catholiques, ni entre eux, sur la traduction chinoise du nom de Dieu, ni sur celle de la plupart des termes usités dans la Bible ou dans les catéchismes. Il semble qu'ils affectent même de ne pas parler le même langage ; ils ont créé ce que l'on appelle déjà le *chinois missionnaire*, sorte de langue hybride et variable qui n'aura jamais son académie ; et il est naturel que les Asiatiques, témoins des querelles des chrétiens, leur offrent de se convertir seulement quand ils auront pu s'accorder les uns avec les autres. Les choses vont quelquefois plus loin, et un profond discrédit est jeté sur la religion par des hommes respectables et convaincus, mais poursuivis par des rêves bizarres, tels que la croyance au millénium, au spiritisme, ou atteints de la manie des quakers.

Si donc il est permis de raisonner humainement des choses divines, je dirai que je

ne crois point que le christianisme fasse en Chine plus de progrès qu'il n'en a fait dans les contrées musulmanes ou dans l'Inde.

J'ai dit ce que deviendrait pour nous la Chine si elle était musulmane : il serait beau qu'elle fût chrétienne; mais à regarder les choses de cette faible hauteur où le soin de nos intérêts nous maintient, nous devons reconnaître que, protestante comme Genève, ou catholique comme l'Espagne, elle ne nous serait pas plus ouverte qu'elle ne l'est aujourd'hui, et que s'il est noble et pieux de lui souhaiter une religion meilleure que les religions fausses dans lesquelles elle s'égare, il est juste cependant de savoir à ces religions et au peuple qui les suit quelque gré de leur tolérance. Nous pouvons, en face des images de leurs dieux, montrer la sainte figure du Christ; mais nos mains seraient vraiment impies si elles renversaient une seule pierre de ces temples hospitaliers, si elles brisaient une seule de ces idoles qui ont partagé si souvent leur logement avec nous. Si Polyeucte n'est pas mort, c'est à la Mecque qu'il faut l'envoyer; la Chine n'a pas besoin de lui.

VOCABULAIRE RELIGIEUX[1]

NOMS DES DIEUX ET GÉNIES.

帝大皇玉 Yu-xwañ ta-ti.

童金 Kin-tsñ

女玉 Yu-nyu.

帥天 Tyen-ssö.

官靈 Liñ-kwan.

拘無 ɤ-kyu.

娘娘姥斗 Tao-mɤ nyañ-nyañ.

女童 Tsñ-nyu.

官將 Tsyañ-kwan.

娘娘錦雲 Yun-kin nyañ-nyañ.

帝大微紫 Tsö-wey ta-ti.

監內 Noé-kyen.

祖雷 Loei-tsɤ.

公雷 Loei-kɤñ.

母電 Tyen-mɤ.

君星陽太 Tai-yañ sin-tmun.

君星陰太 Tai-yin sin-tmun.

星六斗南 Nan-tao leɤ sin.

星七斗北 Pei-tao tsi sin.

(1) Ces listes ont été écrites à ma demande par des prêtres, et j'en donne seulement le fac-simile. On y trouvera quelques noms qui manquent dans mon travail : il y avait beaucoup de répétitions que j'ai fait disparaître en partie. Le nom de Wei-to est écrit de deux manières : ces variantes sont communes, en chinois, dans la transcription des noms propres et des noms de lieux.

姑仙何 Xo-syen-kɤ.
賓洞呂 Lu-tɤñ-piñ.
舅國曹 Tsao-kwo-kyeɤ.
離鐘漢 Xan-tmɤñ-li.
子湘韓 Xan-syañ-tsö.
老果張 Tmañ-kwo-lao.
拐鐵李 Li-tye-kway (Tye-kwai-li).
何采藍 Lan-tsao-xo.

星福 Fɤ-sin.
星祿 Lɤ-sin.
星壽 Hao-sin.

帝大武眞 Tmen-wɤ ta-ti.
童道 Tao-tɤñ.
官將 Tsyañ-kwan.

帝大官三 San-kwan ta-ti.
師祖茅三 San-mao tsɤ-ssö.

薩菩王藏地 Ti-tsañ wañ pɤ-sa.
僧連木 Mɤ-lyen sön.
外員麗 Lɤñ-yuen-wey.
官判 Pan-kwan.

羲伏 Fɤ-mi.
農神 Hen-nɤñ.
帝黃 Xwañ-ti.

人老極南 Nan-tmi lao-jen.
女童仙 Syen-tɤñ nyu.

王大四龍金 Kin-lɤñ ssö ta-wañ.
王龍海 Xae-lɤñ wañ.

君帝昌文 Wen-tmañ ti-tmun.
童書 Hɤ-tɤñ.
衣朱 Tmɤ-i.

娘娘母王 Wañ-mɤ nyañ-nyañ.

娘娘后天 Tyen-xo nyañ-nyañ.
眼里千 Tsyen-li-yen.
耳風順 Hun-foñ-örl.

士大音觀 Kwan-yin ta ssö.
女龍 Lɤñ-nyu.
兒孩紅 Xɤñ-xae örl.
馱韋 Wei-to.

子夫關 Kwan fɤ-tsö.
平關 Kwan-piñ.
倉周 Tmeɤ-tsañ.

子孔聖至 Tmi-meñ kɤñ-tsö.

仙張子送 Sɤñ-tsö tmañ syen.

白太李 Li-tai-pa.

神財路五 Ɤ lɤ tsai-men.
公馬 Ma-kɤñ.

歲太年治 Tmi-nyen tai-ssé.

壇玄虎黑 Xei-xɤ myuen-tan.
童道 Tao-tɤñ.

神財德福 Fɤ-tö tsai-men.
子童財招 Tmao-tsai tɤñ-tsö.
官仙市利 Li-mö syen kwan.

班張 Tmañ-pan.
班魯 Lɤ-pan.

神花 Xwa-men.

神光眼 Yen-kwañ men.

位太三楊 Yañ san tai-wey.

仙二合和 Xo-xo örl syen.

帝皇今當 Tañ-kin xwañ-ti.

王馬 Ma-wañ.

王牛 Nyeɤ-wañ.

王蛇 To-wañ.

薩菩隍城 Tmeñ-xwañ pɤ-sa.
薩菩令社 Hö-lin pɤ-sa.

軍將猛劉 Leɤ-moñ tsyañ-kymn.
童道 Tao-tɤñ.

公相施 Hi-syañ kɤñ.

王李 Li-wañ.

神灸 Tsañ-men.
神稻 Tao-men.
神戶 Xɤ-men.
神斗 Too-men.

爺老地土 Tɤ-ti lao-ye.
薩菩王灶 Tsao-wañ pɤ-sa.

神痘 Tao-men
神痧 Ha-men.

神喜 Hi-men.

娘娘子送 Sɤñ-tsö nyañ-nyañ.
娘娘生催 Tsɤei-señ nyañ-nyañ.
娘娘母痘 Tao-mɤ nyañ-nyañ.

保叔秦 Tsin-mɤ pao.
公遲尉 Wei-tmɤ kɤñ.

公太姜 Kyañ tai kɤñ.

神土 Tɤ-men.

神紙 Tmó-men.

魁鐘 Tmɤñ-kwe.

子童泉井 Tsin tmuen tɤn-tsö.

當敢石山太 Tai-man-mö kan-tañ.

曹天 Tyen-tsao.

子夫孟 Moñ fɤ-tsö.

仙元華 Xwa-yuen syen.

神風 Foñ-men.

神橋 Kyao-men.

寶靈 Liñ-pao

乙太 Tai-yi.

海劉 Leɤ-xae.

官天福賜 Sɤ-fɤ tyen-kwan.

將五府水 HIui-fɤ ɤ tsyañ.

母聖五 ɤ meñ-mɤ.

聖五 ɤ meñ.

娘娘聖五 ɤ meñ nyañ-nyañ.

娘娘晴掃 Sao-tsiñ nyañ-ñyan.

神火 Xʊo-men.

王葯 Yuo-wañ.

剪楊 Yañ-tsyen.

星女織 Tmö-nyu sin.

女使 Hlö-nyu.

娘娘光眼 Yen-kwañ nyañ-nyañ.

婆黃 Xwañ-po.

LIEUX, MINISTRES, OBJETS DU CULTE, PERSONNAGES BOUDDHIQUES, ETC.

菴 Nñan (temple).

觀 Kwan (idem).

寺 Ssö (idem).

廟 Myao (idem).

教道 Tao-kyao.

君老 Lao-Tmun (ou Kyun).

師天張 Tmañ-tyen-ssö.

士道 Tao-ssö.

姑道 Tao-kʊ.

姑尼 Ni-kʊ.

几香 Hlyañ-ki (autel).

爐香 Hlyañ-lʊ (brûle-parfums).

臺蠟 La-tey.

筒籤 Tsyen-tʊñ.

籤 Tsyen (flèche des sorts).

子筥 Kao-tsö (corne des sorts).

筥陰 Yin-kao.

筥陽 Yañ-kao.

筥勝 Hteñ-kao.

磬 Tmeñ ou Tmin (gong).

魚木 Mʊ-yu (idole de bois).

鐘 Tmʊñ (cloche).

鼓 Kʊ (tambour).

櫈拜 Pae-tañ (prie-Dieu).

齋打 Ta-tmae (repas maigre).

主施 Hlö-tmʊ (laïque).

佛大尊三 San tsun ta fo.
佛陀彌阿 O-mi-to fo.
音世觀眼千手千 Tsyen-mao tsyen-yen kwan-mö-yin.
音世觀面一十 Шö-i-lyen kwan-mö-yin.
音世觀竹紫 Tsö-tmɤ kwan-mö-yin.
音世觀衣白 Pae-i kwan-mö-yin.
音世觀海南 Nan-xae kwan-mö-yin.
薩菩音觀 Kwan-yin pɤ-sa.
佗韋法護 Xɤ-fa wei-to.

佛尼牟迦釋 Шö-kya a-ni fo.
者尊葉迦訶摩 Mo-a-kya-ye tsun-tmö.
者尊丘比子師 Ssö-tsö-pi-kyeɤ tsun-tmö.
者尊鳴馬 Ma-miñ tsun-tmö.
者尊多羅摩鳩 Kyeɤ-mo lɤo-to tsun-tmö.
者尊多羅脈羅 Lɤo-xɤo-lɤo-to tsun-tmö.
師禪讚神 Шen-tsan tman-ssö.
師禪諗從 Tsɤñ-nyen tman-ssö.
師禪藏惠 Xwei-tsan tman-ssö.

師禪在自 Tsö-tsaé tman-ssö.
師禪通道 Tao-tɤñ tman-ssö.
師禪于豊 Foñ-yu tman-ssö.
子山寒 Xan-man-tsö.
子得拾 Шu-tö-tsö.
尚和袋布 Pɤ-tae xo-mañ.
尚和窠鳥 Nyao-tsao xo-mañ.
師禪遠慧 Xwei-yuan tman-ssö.
尚和胝具 Tmɤ-ti xo-mañ.
漢羅八十 Шö pa lɤo-xan.
尚和 Xo-mañ.
丈方 Fañ-tmañ.
門沙 Ша-mön.
師禪 Tman-ssö.

INSCRIPTIONS MUSULMANES.

壹獨淨真 Tmen tsin tɤ i.
二無真清 Tsin tmen ɤ örl.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE CAHIER

AVANT-PROPOS . . . . . pages 3 et 4

MOUVEMENT RELIGIEUX. — Unité du culte. — Religion primitive. — Religions prophétiques. — Impuissance des dogmes. — Premières divinités. — Unité divine. — Culte symbolique. — Fanatisme. pages 5 à 15

RELIGION DES CHINOIS. — Confusion religieuse. — Indifférence générale. — Monothéisme en Chine. — Noms de Dieu. — Cosmogonie. — Le ciel et la terre. — Culte impérial. — Culte de Confucius. pages 17 à 36

OLYMPE CHINOIS. — Rôle des dieux. — Titres divins. — Dieux principaux. — Trinités diverses. — Premiers hommes. — Le Pa-kwa. — Astres et météores. — Dieux protecteurs. — Génies célestes. — Dieux pénates. — Héros et sages . . . . . pages 37 à 57

BOUDDHISME CHINOIS. — Date de Bouddha. — Légende de Bouddha. — Apôtres bouddhistes. — Caractère du bouddhisme. — Doctrine bouddhique. — Préceptes moraux. — Kwan-cho-yin. — Diverses Kwan-yin. — La reine du ciel. — Les dix-huit saints. . . . . pages 59 à 78

ENFERS CHINOIS. — Doctrine. — Chapelles des morts. — Les dix enfers. — Métempsycose. pages 79 à 84

CULTE POPULAIRE. — Exorcistes. — Bouddhistes. — Religieux. — Vie religieuse. — Temples. — Chapelles. — Usage des temples. — Tours. — Monastères. — Fêtes du Tao. — Fêtes bouddhiques. — Cérémonies. — Divination. — Culte domestique. . . . . pages 85 à 106

CULTES ÉTRANGERS. — Juifs de Kai-foñ. — Islamisme en Chine. — Danger de l'islam. — Missions catholiques. — Missions protestantes. — Avenir des missions. . . . . pages 107 à 120

VOCABULAIRE RELIGIEUX . . . . . pages 121 à 127

TYPOGRAPHIE DE J. BEST, RUE SAINT-MAUR-SAINT-GERMAIN, 15.

MÉMOIRES
SUR LA CHINE

PAR

LE COMTE D'ESCAYRAC DE LAUTURE

RELIGION

AVANT-PROPOS.
MOUVEMENT RELIGIEUX.
RELIGION DES CHINOIS.
OLYMPE CHINOIS.
BOUDDHISME CHINOIS.
ENFERS CHINOIS.
CULTE POPULAIRE.
CULTES ÉTRANGERS.
VOCABULAIRE RELIGIEUX.

PARIS. — LIBRAIRIE DU MAGASIN PITTORESQUE
QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, 29

AOUT 1864

Tous droits de traduction et de reproduction réservés.

RUE DES GRANDS-AUGUSTINS, 5.
PARIS. — TYPOGRAPHIE PILLET ET DUMOULIN.

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

DS
706
E77
1877
v.3

Escayrac de Lauture, Stanislas
La China et les Chinois